



# **Rendez-moi ma fille**

**Cohen-Ahnine, Candice**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

Candice Cohen-Ahnine

# RENDEZ-MOI MA FILLE !



UNE FRANÇAISE

DANS L'ENFER SAOUDIEN

**l'Archipel**

CANDICE COHEN-AHNINE

**RENDEZ-MOI  
MA FILLE**

*l'Archipel*

*Pour des raisons évidentes,  
les noms des protagonistes  
de ce récit ont été modifiés.*

[www.editionsarchipel.com](http://www.editionsarchipel.com)

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu au courant de nos publications,  
envoyez vos nom et adresse, en citant  
ce livre, aux Éditions de l'Archipel,  
34, rue des Bourdonnais 75001 Paris.

Et, pour le Canada,  
à Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,  
Montréal, Québec H3N 1W3.

eISBN 978-2-8098-0792-9

Copyright © L'Archipel, 2011.

# Sommaire

Page de titre

Page de Copyright

PROLOGUE

LA RENCONTRE

2 - UN COUPLE COMME TANT D'AUTRES

SADDAM CHANGE

SE PERDRE ET SE RETROUVER

LA RECONQUÊTE

UN NOUVEAU DÉPART?

LE FAUX MARIAGE

LA DEUXIÈME ÉPOUSE

LA GUERRE

FUIR RIYAD

II - QUITTER SADDAM

NOTRE RELATION ÉVOLUE

L'ENLÈVEMENT

PRISONNIÈRES

AIDEZ-MOI !

NÉGOCIATIONS

LA STRATÉGIE

TE PERDRE À NOUVEAU

ÉPILOGUE - LA VIE SANS MA FILLE

# PROLOGUE

Avant de vous raconter mon histoire, et celle de ma fille Haya, qui a aujourd'hui dix ans, je dois vous dire ceci: j'ai aimé follement, passionnément, l'homme dont je vais vous parler dans ce livre. Des années durant, cet amour m'a nourrie. J'ai vécu pour, et par lui. C'était un voyageur: pour être libre de le rejoindre, partout dans le monde, j'ai interrompu mes études. Afin de me rendre toujours disponible pour lui, j'ai accepté de ne pas travailler, et de dépendre de lui financièrement. Oui, j'ai aimé cet homme. Je l'ai choyé, j'ai voulu être pour lui une amante, une amie, une sœur. Pour le garder, par peur de le perdre, j'ai accepté des choses que je ne me serais jamais cru capable d'accepter. Cet homme aussi m'a profondément aimée, aujourd'hui encore j'en suis persuadée. Il m'a donné le plus beau des cadeaux : ma fille.

Puis il me l'a reprise.

J'étais très jeune lorsque je l'ai rencontré, je n'avais pas encore vingt ans. Plus une adolescente, pas tout à fait une adulte. Est-ce une excuse pour avoir été aussi crédule? J'aimerais croire que oui, ainsi culpabiliserais-je moins. Ainsi comprendriez-vous mieux les lourdes erreurs que j'ai pu commettre. Au fil de ces pages, à un moment ou à un autre, vous allez me trouver bien naïve. Peut-être même stupide. Vous vous direz que j'avais perdu tout jugement. Certains me reprocheront de m'être laissé humilier, d'autres de n'avoir pas mieux protégé ma fille, d'autres enfin se diront même, peut-être, que j'ai mérité ce qui m'est arrivé. Tous ces reproches, je me les suis déjà maintes et maintes fois adressés. La culpabilité m'a longtemps habitée, mais l'énergie dont je dois faire preuve quotidiennement pour me battre est trop précieuse pour que je la gaspille. Aujourd'hui, mon seul but est de retrouver enfin mon enfant : elle m'a été enlevée il y a déjà trois ans.

# LA RENCONTRE

Depuis quelques années, mon petit frère Salomon et moi vivons à Paris. Avant, nous habitions dans le Sud: Juan-les-Pins. Papa est à la tête de plusieurs salons de coiffure sur la Côte d'Azur mais aussi à Paris. Il est donc contraint de faire très souvent la navette entre la capitale et la côte, et, un jour, maman en a eu assez. Mes années de collège et de lycée se déroulent tranquillement. On peut dire que je vis une enfance et une adolescence heureuses. Papa est un gros bosseur et gagne très bien sa vie. Maman ne travaille pas, elle consacre son temps à ses deux enfants. Une maman poule. Il faut dire que toute notre famille est très unie. Mon père est issu d'une famille nombreuse: il a treize frères et sœurs ! Maman, quatre !

Et presque tous se voient régulièrement. Toute mon enfance, toute ma jeunesse, maintenant encore, j'ai pris l'habitude des repas avec, au minimum, une quinzaine de convives. Oncles, tantes, cousins, notre famille a vraiment le sens de la famille, et pour moi c'est fondamental. Je pense que cette culture familiale, ce socle, m'a donné de la force, et que cette force, ce souffle m'aide encore aujourd'hui à tenir, malgré les drames. Chaque jour, je remercie mes parents de m'avoir élevée ainsi.

Au collège, puis au lycée, j'ai deux « meilleures amies » : Shana et Rachel. En seconde, Shana choisit une orientation professionnelle, elle quitte alors l'école mais nous nous retrouvons tous les week-ends. En terminale, je mène une vie plutôt sage: lycée, cafés avec les copines, un vague petit copain... Les études longues, ce n'est pas pour moi : je veux gagner ma vie. Après le bac, et pour rassurer mes parents, je trouve très vite une solution : je m'inscris au CAPA, capacité en droit, à l'université de la Sorbonne-Tolbiac – après deux ans de cours du soir, si je le souhaite, j'aurai un vrai métier, assistante juridique. À moins que je ne préfère continuer mes études, auquel cas je pourrai m'inscrire en licence de droit. En attendant, pour gagner de l'argent de poche, je vais travailler deux jours par semaine en extra dans l'un des salons de coiffure de papa et je m'inscris dans une agence pour être hôtesse dans les salons, congrès, etc.

Toute cette année-là, contrairement à mes habitudes, je vais être d'un sérieux absolu. Je ne loupe quasiment aucun cours, et pourtant... je travaille à mi-temps dans les salons de mon père à Bastille, et trois fois par semaine je vais aux cours du soir de la Sorbonne. Je rentre



rarement chez moi avant 23 heures. Une fois par mois environ, je suis hôtesse d'accueil durant tout le week-end. Je vis chez mes parents, je gagne un peu d'argent, et le week-end, si je ne travaille pas, je révise à la bibliothèque de la Sorbonne avec ma nouvelle copine, Rébecca, étudiante comme moi aux cours du soir. J'ai décidé que, coûte que coûte, je passerai en seconde année de CAPA...

À la fin du mois, je fête au champagne mon passage en deuxième année. Je suis fière de moi: j'ai réussi à suivre des cours difficiles, le soir, tout en travaillant un peu la journée pour ne pas dépendre totalement de mes parents. Mes études s'annoncent bien, j'ai confiance en l'avenir. L'été arrive, je vais enfin pouvoir profiter de mes vingt ans qui approchent!

Mon amie Rébecca, elle aussi, a vingt ans. Pour son anniversaire, sa famille lui offre un séjour à Londres, à l'hôtel, près de Knightsbridge. Elle me propose de l'accompagner. Ce sera la première fois que je partirai avec une copine à Londres! Avec mes économies, j'ai de quoi m'offrir quinze jours de vacances. La première semaine de juillet 1997, nous grimpons dans l'Eurostar : à nous la liberté!

Cet été-là, la chance nous sourit: au-dessus de Londres règne un ciel sans nuages, le soleil brille parfois si fort qu'il nous semble aussi brûlant que celui de la Côte d'Azur. La chambre du Halkin Hotel est suffisamment spacieuse pour nous deux... Qui de toute façon n'allons faire qu'y dormir! C'est la première fois que je visite la capitale britannique. Tout m'enchanté : les boutiques, très mode ou très kitsch, les parcs suffisamment nombreux pour pouvoir respirer, contrairement à Paris... Et les Britanniques eux-mêmes : ici chacun s'habille comme il le souhaite, personne ne se retourne sur un passant dans la rue... Sauf nous, les *Frenchies* ! Il règne un parfum de liberté, et nous en profitons au maximum. Nos journées ne commencent jamais avant midi ou 13 heures. En général, ce sont les femmes de chambre de l'hôtel qui nous réveillent, à force d'insister pour entrer faire le ménage.

Dès que nous sommes prêtes, Rébecca et moi allons faire du lèche-vitrine et nous promener. Chacune d'entre nous a assez d'argent de poche. Nous arpentons Oxford Street et King's Road, nous bronçons sur le gazon de Hyde Park... En début de soirée, nous rentrons à l'hôtel, pour nous préparer, car chaque soir est l'occasion d'une nouvelle sortie. Rébecca connaît beaucoup de monde à Londres. Contrairement à moi, elle y est déjà venue très souvent, et y a des amis, surtout français. Et ça tombe bien, car ici les discothèques sont plutôt des clubs privés, où l'on dîne en général au premier étage, surplombant une grande piste de danse au rez-de-chaussée. Nous fréquentons à peu près toujours les mêmes boîtes, l'Emporium, dans Soho, le Café de Paris à Piccadilly, ou Brown's, sur Hackney Road. En

général, nous dînons d'un sandwich ou d'un *Take away* : des plats au poisson ou végétariens, dans des barquettes en carton, à manger en marchant dans la rue, habitude si chère aux Anglais. Puis nous rejoignons la petite bande de Rébecca. Dans ces soirées, nous ne sommes jamais moins d'une dizaine, et l'atmosphère est très gaie. Rébecca a renoué avec un ancien petit ami, Sofiane, qu'elle avait déjà rencontré à Londres. Il est saoudien. Rébecca, elle, est française d'origine algérienne. Ils se retrouvent de temps en temps en boîte. En général, nous prenons une table à plusieurs, à l'étage, et nous partageons une ou deux bouteilles de champagne. Le petit ami de Rébecca, lui aussi, a une bande. De très jolies filles, toujours très maquillées, et des garçons tirés à quatre épingles, tous saoudiens. Nous les croisons très souvent, surtout au Brown's. Ils parlent tous anglais. L'un d'eux se prénomme Jafar, c'est un petit brun très branché, qui vient souvent s'installer à notre table, et surtout c'est un danseur extraordinaire, un sosie de Michael Jackson ! Comme j'adore ça, je m'éclate avec lui sur la piste. On ne peut pas dire qu'il me drague, il est juste très prévenant, et très rigolo. Lui aussi est saoudien. À sa table, il y a presque toujours un jeune homme assez beau, un grand brun, au visage étroit et au menton volontaire. Il nous salue invariablement d'un demi-sourire et d'un hochement de tête, mais ne se mêle pas à nous quand nous dansons. On nous dit qu'il appartient à la famille royale saoudienne. Cela me fait rire: un vrai prince? comme celui des contes de fées de notre enfance ? Plus tard, j'apprendrais que le prince, car c'est bien un prince, m'a « repérée » dès mon arrivée. Un soir, nous décidons Rébecca et moi de rester tranquillement, toutes les deux, seules, à une table au premier étage, au-dessus de la piste de danse. Nous regardons la bande danser et chahuter. Nous sommes un peu fatiguées de ces nuits blanches qui s'enchaînent. Sans que nous l'ayons commandé, un magnum de Cristal Roederer rose surgit comme par miracle à notre table. Le serveur nous précise qu'elle nous est offerte par le prince Saddam... Et, depuis sa table, à une vingtaine de mètres de nous, le fameux prince Saddam nous fait un petit signe de tête et lève sa coupe de champagne en notre honneur. J'avoue qu'il ne manque pas de classe...

Nuit après nuit, nous devenons évidemment de plus en plus proches de la bande saoudienne et, très vite, Jafar devient l'organisateur de toutes nos soirées. Vers 13 heures, chaque jour, il appelle à l'hôtel et nous demande ce que nous prévoyons pour le soir. Jamais de rendez-vous dans la journée: les Saoudiens sont, encore plus que nous, des oiseaux de nuit. Ils se réveillent en fin de matinée comme nous, mais leur planning à eux est rythmé: une heure dans la salle de sport de l'hôtel avant le déjeuner qu'on leur sert dans leur chambre. Quand Jafar téléphone, nous nous mettons d'accord sur le lieu du rendez-

vous, c'est-à-dire la boîte de nuit dans laquelle nous allons nous retrouver. Car nous faisons souvent plusieurs clubs par nuit, toujours avec les cartes de membres de nos amis... Côté saoudien, le chef de bande, c'est Saddam, le prince. Eux et nous finissons toujours à l'aube à la même table. Et nous rions beaucoup. Avant de les connaître, j'imaginai que les Saoudiens ne buvaient pas une goutte d'alcool. Je me suis vite rendu compte de mon erreur... ! Certains d'entre eux vont même jusqu'à tester d'autres plaisirs interdits par l'islam... Le haschisch circule beaucoup, mais pas seulement... La cocaïne et d'autres drogues tournent aussi dans les parages. Quoi qu'il en soit, nos soirées sont très animées. Un soir particulièrement arrosé, nous transformons la piste de danse de la discothèque en piscine: les Saoudiens ont lancé une bataille d'eau! Et, quand le patron surgit, en colère, ils règlent le problème en payant une tournée générale de champagne... Bref, avec eux, tout est facile, léger, l'heure est à la rigolade, à la détente, à la fête. Mais je ne sors avec personne, je n'ai pas d'aventure. Parfois j'ai l'impression de « tenir la chandelle » de Rébecca qui, elle, est toujours avec Sofiane, son ami saoudien, lui aussi plutôt beau garçon, typé.

Jafar est devenu un vrai copain. Il est toujours prêt à faire la fête, à rigoler, il est serviable, enthousiaste... Mais vraiment pas mon type d'homme. Un seul des Saoudiens me plaît: le prince Saddam. Il est d'allure séduisante, c'est vrai, mais il est surtout entouré d'un halo de mystère. Visiblement, il est très charismatique: un mot de sa part, et les autres se lèvent et le suivent comme un seul homme. C'est un chef, un vrai. Il faut dire que c'est lui qui règle toutes les additions : ceci n'est sans doute pas étranger au respect qu'il inspire...

Le soir, quand j'entre dans l'une des discothèques où nous passons invariablement nos nuits, je le cherche, instinctivement. Et, souvent, quand je relève la tête, je surprends son regard qui s'attarde sur moi. Il m'attire. C'est un moment délicieux: celui où l'on pressent que l'autre éprouve la même attirance que vous, et que l'on se laisse doucement glisser vers lui, en sachant que bientôt il sera trop tard pour reculer... Ce moment où chacun ne pense plus qu'à l'autre, et où pourtant aucun des deux ne fait le premier pas.

Mais je suis encore bien loin de me douter que la passion, folle et dévastatrice, va fondre sur moi. À ce moment-là, j'aurais ri au nez de celui qui m'aurait affirmé que j'étais en train de tomber amoureuse de Saddam. Car ce prince musulman ne pouvait tout simplement pas m'être destiné, à moi, jolie jeune femme d'origine forcément plus modeste, et respectueuse des traditions juives.

N'empêche: au fil des jours, je suis de plus en plus sensible au charme du prince. Bien sûr, l'argent n'est pas un problème pour lui, mais il a la délicatesse de ne jamais en jouer. Nous discutons

beaucoup, en anglais, car Saddam ne parle pas français. J'ai la chance de manier suffisamment cette langue pour qu'elle ne soit pas un obstacle. Et quand je me trompe, il me reprend gentiment, de sa voix suave.

Je n'oublie pas pour autant que nos appartenances religieuses font que nous serions sans aucun doute le couple le plus mal assorti qui soit! J'écris cela avec humilité : je suis, comme chacun d'entre nous, le produit de ma culture et de mon éducation juives. Du moins, c'est ce dont j'ai toujours été persuadée, jusqu'à maintenant. Saddam, qui est redoutablement intelligent, l'a immédiatement compris. Mais visiblement, il en faut plus pour l'arrêter dans ses conquêtes: il se montre drôle, et prévenant. Il nous offre toujours des fleurs, à nous les filles, mais souligne systématiquement que « la plus belle rose est pour Candice ». Il est aux petits soins pour moi, me fait de menus cadeaux: le CD du mix qui vient d'être joué au club par le DJ Boy George, une casquette, un camélia, une « cabine téléphonique tirelire » (typique de Londres!) ... Il m'invite au restaurant le plus souvent possible, et se comporte en gentleman : il m'ouvre la porte, s'efface devant moi, avance ma chaise pour que je m'assoie, et refuse systématiquement que je paie l'addition.

Un soir, il vient nous chercher à l'hôtel, Rébecca et moi, en Jaguar avec chauffeur... et nous emmène au McDo, enfin, au McDrive! Les personnes qui font la queue nous dévisagent avec insistance: nous sommes sans doute les seuls à aller chercher nos Big Mac en voiture avec chauffeur! Cet anachronisme me plaît: sans doute est-il impossible de ne pas être séduite par un don Juan riche et attentionné...

Bref, Saddam ne ménage pas ses efforts pour que je tombe dans son piège. Et, petit à petit, ça marche. Difficile de résister à son charme. Il n'est jamais pesant, même quand il force le trait, car il sait retourner la situation et rire de lui-même.

Un soir, pour la première fois, je dîne avec lui en tête à tête au Scalini, un des restaurants italiens préférés de Lady Di. Nous discutons pendant des heures de tout et de rien. Je suis étonnée, car nous nous entendons parfaitement: j'ai même le sentiment étrange de le connaître depuis toujours. Jafar me répète souvent que le prince est amoureux de moi : je prends cette affirmation à la rigolade, bien consciente que Saddam, selon sa réputation, semble multiplier les aventures. Mais je trouve sa compagnie de plus en plus agréable. Il me raconte des anecdotes concernant sa vie en Arabie Saoudite, et je m'imagine son quotidien, à la fois fastueux et rigide.

Pour vivre, Saddam bénéficie d'une sorte de « bourse », une rente mensuelle attribuée par le Diwan, l'administration centrale. De cette somme, environ 10000 euros par mois, il peut faire ce qu'il veut. Mais

tous les deux mois, il a obligation de revenir à la Cour pour se présenter au roi. Quand il est en Arabie Saoudite, il habite dans l'un de ses palais, à Riyad, la capitale, ou bien à Djedda, sur la mer Rouge. D'après ce que je comprends, chaque membre de la famille royale possède au moins un ou deux palais... Mais la plupart du temps, Saddam voyage « pour affaires ». Il est, m'explique-t-il, le représentant à l'étranger d'une grosse entreprise saoudienne liée au pétrole et qui appartient à la famille royale. Il va régulièrement en Europe, surtout au Royaume-Uni mais aussi en France et en Italie, parfois aux États-Unis, pour signer des contrats. À Londres, il a son propre appartement et y vit trois mois par an. Le reste du temps, sa sœur, Sultana, ou l'un de ses nombreux cousins l'utilisent lors de leurs voyages.

Bref, Saddam est riche, très riche, et il voyage beaucoup. Cette vie « de rêve » me tourne forcément la tête, direz-vous. Pas vraiment: pour moi, ce prince est riche, mais pas libre – il est entravé par ceux qui le paient. Et puis, au fond, je ne prends pas ses histoires au sérieux. Non que je mette sa parole en doute, non. Mais son monde semble tellement loin du mien, du nôtre, il n'est pas réel.

Il me reste six jours à passer à Londres, et je pense régulièrement, avec un petit pincement au cœur, au moment où nous allons nous séparer. Nous avons pris l'habitude de passer quasiment tout notre temps ensemble. Et nous ne nous sommes même pas embrassés!

Un soir, Saddam nous invite tous à dîner chez lui, dans son appartement en face de Hyde Park. Nous commandons des pizzas et des vidéos de films noirs. Le lendemain, rebelote pour une soirée Nintendo ; Mario Kart est à l'honneur. Et le surlendemain, quand les autres partent pour aller au club, je reste seule avec Saddam: ni lui ni moi n'avons envie de sortir.

Il tombe des cordes, et nous sommes bien à l'abri dans son confortable appartement. En refermant la porte, Jafar nous lance un clin d'œil rigolard. Saddam et moi discutons, tranquillement installés sur le canapé devant la télé. Et ce qui devait arriver... Sa bouche se rapproche de la mienne. Un baiser voluptueux. Je suis parfaitement bien dans ses bras. Je ne me pose pas de questions, et je suis charmée par son attitude : il ne fait aucune tentative pour m'attirer dans sa chambre. Si c'est une technique de drague, elle fonctionne bien !

Vers 6 heures du matin, je rentre à l'hôtel. Je m'allonge doucement à côté de Rébecca, je me sens comme enivrée, mais aussi angoissée. Je n'ai pas du tout envie de dormir, je me tourne et me retourne dans le lit: je sais pertinemment que ce baiser n'a aucune signification, que cette histoire est sans lendemain, et je n'ai aucune envie de m'attacher à un homme, prince, et saoudien !

Lorsque je me réveille, quelques heures plus tard, j'ai pris une décision. Comme d'habitude Saddam me téléphone, mais je lui

réponds plutôt froidement. Au ton de sa voix, je sens qu'il est étonné, mais il ne rétorque pas. Nous convenons d'un rendez-vous au pub en face de chez lui. Dès que nous nous retrouvons, j'attaque: « Écoute, Saddam, tu me plais beaucoup, c'est vrai. Mais franchement, je n'ai pas envie de souffrir, alors pas la peine d'aller plus loin entre nous : nous ne faisons pas partie du même monde. Moi, je ne suis pas une princesse... et je suis juive! Je ne te fais pas de dessin... De toute façon, je repars après-demain pour Paris. »

Ma voix tremble un peu, mais mon ton est ferme : je suis décidée à l'oublier. Saddam me laisse parler, me regarde, prend ma main, l'embrasse, et commence, d'un ton très doux: « Je vais te dire ce que je n'ai jamais dit à personne, mais tu dois me jurer de ne jamais en parler, ni à tes amis, ni à ta famille, et encore moins à mon entourage. Seuls ma mère, mon frère Talal et ma sœur Sultana partagent ce secret, mais tu ne dois jamais aborder ce sujet avec eux. Ce serait très grave. Promis ? »

Je promets, émue par son ton solennel. Je ne sais pas à quoi m'attendre, mais je comprends que le moment est grave, qu'il ne cherche pas seulement à me faire le grand jeu typique du séducteur, style « tu es la première femme qui me plaise autant ». Encore hésitant, Saddam me fait jurer sur la tête de chaque membre de ma famille que je ne révélerai jamais son secret, tout au moins tant qu'il ne m'y aura pas autorisée. Enfin, il s'explique, et ce qu'il me raconte me semble incroyable. C'est un véritable secret de famille, très bien gardé, depuis plus de cinquante ans, par quelques personnes seulement. Un secret qui pourrait faire l'effet d'une bombe dans le Royaume saoudien.

« Ma grand-mère n'était pas saoudienne d'origine, mais syrienne. Son nom de jeune fille est Samson : elle était juive. Elle a fui la Syrie avec ses parents lors de la guerre du Golan, l'annexion du Golan en 1967 par Israël. Ses parents étaient commerçants, ils avaient un peu d'argent, mais ils sont partis en abandonnant tout sur place. Ils se sont installés au Liban et ont essayé de faire leur vie là-bas. C'était dur. Ma grand-mère avait vingt ans, mon âge. Six mois plus tard, à Beyrouth, elle est tombée folle amoureuse d'un jeune homme. Une passion partagée. C'était le prince Al Saoud, mon grand-père. Bien sûr, il était hors de question qu'il épouse officiellement une juive! Donc, avec la famille de ma grand-mère, ils se sont mis d'accord: il l'a épousée, et l'a ramenée au royaume d'Arabie Saoudite où il l'a présentée comme syrienne. Mes arrière-grands-parents avaient interdiction de mettre les pieds en Arabie. Mais leur fille, ma grand-mère, allait régulièrement les voir au Liban, et subvenait à tous leurs besoins... Tu vois, ça a un intérêt pour une juive d'épouser un Saoudien, ajoute-t-il, malicieux. À la Cour, personne n'a jamais su que l'épouse syrienne était juive, de

toute façon c'était tellement unimaginable qu'un Al Saoud ramène une juive qu'à mon avis ça n'a traversé l'esprit de personne! Ils ont eu plusieurs enfants, dont ma mère. Donc elle est juive... Comme mon frère Talal et ma sœur Sultana. Comme moi ! »

Je reste silencieuse. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le prince Saddam, sa mère, sa sœur et son frère sont juifs... Et tous les membres de leur famille, ou presque, l'ignorent! Saddam me raconte que le grand-père saoudien avait fait jurer à ses enfants de ne jamais révéler l'origine de leur mère, y compris à leurs propres enfants, de crainte d'être non seulement bannis de la Cour, mais condamnés, emprisonnés et peut-être même exécutés, puisque aucun juif n'a le droit de fouler la terre saoudienne.

Mais la mère de Saddam a passé outre à cette interdiction, m'explique-t-il. Elle a raconté toute l'histoire à sa sœur et à lui-même, puis à leur frère Talal, quand ils étaient encore très jeunes.

« Chacun de nous devait jurer de n'en parler à personne, nous n'avions même pas le droit d'en parler entre nous! De toute façon, nous n'aurions même pas essayé: ça avait l'air si grave, ce secret, que nous avions trop peur d'être punis si nous parlions! »

Jusqu'à ce jour, m'assure-t-il, il a respecté la consigne, et n'en a parlé ni avec sa sœur, ni avec son frère, encore moins avec quelqu'un d'autre. Tous les trois se sont comportés comme s'ils ne savaient rien. Leur mère n'a plus jamais évoqué le sujet, et ils n'ont jamais osé lui demander des détails. Leurs cousins, leurs oncles et tantes sont tous du côté de son père, ils ne sont pas au courant.

« Mais avec toi, m'avoue-t-il, c'est différent. Je n'ai pas le choix, c'est dingue, ça me torture depuis le premier jour où je t'ai vue. Je suis tombé fou amoureux de toi immédiatement, et je me disais que, si tu ne connaissais pas mon secret, jamais tu ne me regarderais sérieusement! Mais moi, je savais que rien ne s'oppose à notre amour, puisque je suis juif! Tu imagines le dilemme? Rompre le silence ou te perdre! J'ai attendu le plus longtemps possible... Maintenant. »

Je suis très émue, et un peu décontenancée. Fièvre qu'il me prouve ainsi la confiance immense qu'il a en moi... Et tellement soulagée! Il a raison, rien ne nous empêche même... de nous marier un jour! Nous sommes juifs tous les deux, et même si j'ai eu des flirts avec des garçons qui ne l'étaient pas, je n'aurais jamais pu envisager une histoire sérieuse avec l'un d'eux... à cause de la religion.

Je sais que les lourds secrets familiaux comme celui de la famille de Saddam existent, surtout dans la génération concernée par les guerres de 1967 ou celle de 1973. Les juifs ont souvent été chassés des pays arabes, lors des guerres d'indépendance ou plus tard. Des bouleversements historiques qui ont vu des milliers de personnes s'enfuir de pays arabes qui étaient pourtant aussi les leurs.

Bien sûr, je m'engage à ne jamais en parler à qui que ce soit, pas plus à mes amis qu'aux siens, qui ne sont évidemment pas au courant. En mon for intérieur, je me dis qu'il faudra bien, en revanche, le dire un jour à ma famille. Si notre relation devient vraiment sérieuse. Tout à coup, c'est comme si se levait la chape de plomb qui pesait sur notre relation. J'ose enfin m'avouer à quel point Saddam m'a conquise, à quel point j'aimerais que notre aventure dure. Cette soirée-là va être décisive pour nous deux. C'est décidé: mon amie Rébecca rentrera à Paris sans moi, je ne peux pas quitter Saddam. Lui non plus ne veut pas que nous nous séparions. Je vais m'installer chez lui.

Pour que mes parents ne se doutent de rien, je leur raconte que j'ai trouvé un petit boulot qui me permet de rester un peu plus longtemps à Londres... Je n'aime pas leur mentir, mais si je leur dis que je reste parce que je suis tombée amoureuse d'un prince arabe... Ils risquent de sauter dans le premier Eurostar pour venir me chercher! Durant quinze jours, et quatorze nuits, Saddam et moi ne nous quittons pas.

Chaque heure qui passe nous rapproche un peu plus l'un de l'autre. Nous avons tant de choses à nous dire! C'est étonnant: bien que nos vies aient été totalement différentes, dans deux pays très éloignés, nous nous rendons compte qu'enfant nous avons ri devant les mêmes dessins animés, et qu'adolescents nous avons pleuré devant les mêmes films, et adoré les mêmes chanteurs! D'une vieille valise, il sort un cahier d'école tout taché et rempli d'une grosse écriture ronde: R. Kelly, Whitney Houston, Babyface ou Montell Jordan... Comme moi, il en est dingue. C'est magique.

Plus je le regarde, plus je le trouve beau, viril et séduisant. J'aime ses mains, longues et fortes, j'aime sa façon de marcher à grands pas, le roulis de ses épaules, et ses gestes précis, sa façon de plisser les yeux quand il allume sa cigarette, de me prendre tendrement dans ses bras... J'aime son regard qui se fait doux sur moi. Je suis déchirée de devoir rentrer bientôt à Paris: je suis sûre qu'il m'aime aussi. Mais comment notre amour pourrait-il résister à la séparation? C'est pour cette raison, je crois, que je ne veux pas « craquer » et faire l'amour avec lui. Nous flirtons, c'est tout. C'est aussi pour moi une façon de le tester... Une vieille recette! Et je dois dire qu'il est adorable: il est très tendre, très patient, il respecte mes réserves et m'assure qu'il peut attendre... Il a surtout peur, m'avoue-t-il, que moi, je ne l'attende pas. Et moi, je me garde bien de le rassurer. Je ne lui dis pas que je sens mon cœur lâcher à l'idée que bientôt nous serons loin l'un de l'autre: à quoi cela servirait-il?

Je profite de nos moments de bonheur, jusqu'à ce que le train quitte la gare Saint-Pancras, avec moi à bord. Je suis triste. Et pessimiste: sans moi, à nouveau pris dans le tourbillon de la vie londonienne, Saddam risque de m'oublier très vite. Non seulement il est prince,



mais il mène une vie trépidante, et moi je suis tout simplement une petite étudiante parisienne qui a vécu un conte de fées, le temps des vacances.

Un monde nous sépare! Bonne raison, n'est-ce pas, pour que notre rencontre s'efface peu à peu de sa mémoire...

## UN COUPLE COMME TANT D'AUTRES

Une fois rentrée à Paris, j'ai à peine le temps de sentir qu'il me manque, et encore moins de m'inquiéter de son silence : il me téléphone dix fois par jour et, à la fin de chaque conversation, comme tous les jeunes amoureux du monde, nous jouons à « Tu raccroches le premier. — Non, toi d'abord ! »...

Quelques jours après mon arrivée, je dois aller faire mes inscriptions à la fac. Rébecca et moi avons décidé de vivre en colocation dans un trois pièces, aux Champs-Élysées, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement. Nous occupons une chambre chacune, et partageons le loyer et les charges.

Comme chaque matin, Saddam me téléphone: depuis mon départ, il fait un effort pour se réveiller tôt et avoir du temps pour discuter avec moi. Il doit vraiment m'aimer, car Dieu sait qu'il tient à ses grasses matinées, lui qui ne s'endort jamais avant 3 ou 4 heures du matin! Ce matin-là, nous bavardons de tout et de rien, pendant plus d'une demi-heure. Au moment où je lui explique que je vais devoir raccrocher pour partir à la fac, il me demande d'aller sur le balcon, pour lui décrire quel temps il fait exactement. J'obéis ! Ce matin-là, le soleil est éclatant. Saddam me dit alors :

« Regarde un peu en bas ! »

Je baisse les yeux: un taxi s'arrête au pied de mon immeuble, juste à cet instant. La portière arrière s'ouvre... Un homme en descend avec, à la main, un énorme bouquet de roses rouges... C'est Saddam! Je me précipite dans l'escalier, je manque de faire un vol plané sur la dernière marche, et je me jette dans les bras de Saddam, qui m'a fait croire qu'il quittait Londres pour l'Égypte... Il me fait tourner dans ses bras, j'ai l'impression de jouer dans *Pretty Woman*... Sauf que c'est mieux qu'au cinéma!

Maintenant, je sais qu'il m'aime réellement. Ce jour-là, nous faisons l'amour pour la première fois. La rentrée en fac se fait sans moi... Saddam n'a pas d'obligations pour les semaines qui viennent: il reste avec moi. Dès lors, mon assiduité aux cours de droit va s'en ressentir.

À Paris, c'est l'été indien. Les terrasses des cafés sont magnifiquement accueillantes. Nous marchons dans Paris, main dans la main, comme des touristes amoureux découvrant la Ville lumière...

La tour Eiffel, Saddam en est fou, le pont des Arts, l'île Saint-Louis, Saint-Germain-des-Prés... À travers ses yeux, je redécouvre la capitale. Car il connaît le Quartier latin mieux que moi ! Grasses matinées, promenades, ciné, restaurant, boîtes...

Je lui présente mes amis, mon frère Salomon, et quelques autres membres de ma famille. Tous tombent sous le charme, ils le trouvent gentil, intelligent, amusant, généreux. Tous, sauf ma cousine Sarah. Elle ne me le dit pas, mais je le sens lors de l'unique soirée que nous passons tous les trois à la maison. Sarah, qui plus tard me mettra en garde... Et que je n'écouterai pas.

Pendant ce temps, mes parents pensent que je poursuis ma vie d'étudiante. Nous vivons ainsi quelques semaines. Un matin, je sors de la douche, Saddam est devant la porte de la salle de bains. Il me prend dans ses bras et me dit d'un air peiné :

« Ma chérie, il faut que je parte pour l'Égypte. J'ai un contrat à signer au Caire. Je suis désolé... Mais ça peut s'arranger! » Et il me tend un billet d'avion à mon nom en éclatant de rire : « Viens avec moi ! Tu verras, l'Égypte c'est super, on se baladera au Caire et sur le Nil ! »

D'abord je refuse: impossible, que diraient mes parents ? Mais il insiste et je suis évidemment très tentée, qui ne le serait pas ? Je finis donc par céder, et prépare un mensonge (un de plus) pour mes parents : avec Rébecca, je n'arrive pas à travailler, je vais m'installer chez une copine à Amiens pour réviser mes examens avec elle. Elle n'a pas le téléphone, c'est moi qui les contacterai... Et mes parents, qui m'ont toujours fait confiance, me croient.

En Égypte, je suis éblouie. C'est mon premier voyage dans un pays hors de l'Europe, et c'est mon premier voyage en amoureux. Je suis saoulée de parfums envoûtants, de cris, de bruits, de poussière, de cacophonie, et de chaleur, car nous sommes en octobre et il fait 35 °C en journée.

À Maadi, banlieue chic du Caire, nous habitons un très grand appartement, au premier étage d'un immeuble dont j'apprendrais bientôt qu'il appartient en totalité à la famille de Saddam. Au début de notre séjour, nous sommes seuls, avec une employée de maison et un chauffeur. Puis la tante de Saddam arrive, et elle s'installe dans l'appartement au dernier étage de l'immeuble.

Elle se prénomme Wardha, c'est une petite femme toute menue, aux pommettes saillantes. Sa peau est claire, ses yeux verts. Elle a le nez fin des Libanaises ou des Syriennes, une grande bouche aux lèvres charnues, et un menton pointu. Ses longs cheveux bruns sont ramenés en chignon serré sur la nuque. Elle dégage une énergie impressionnante: toujours en mouvement, ses mains papillonnent sans cesse autour d'elle lorsqu'elle parle. Elle m'accueille avec maints

sourires, et parle beaucoup, me posant une foule de questions sur ma vie à Paris. Parfois, au cours du séjour, je surprends son regard interrogatif fixé sur moi. Je baisse les yeux, mal à l'aise.

Ces dix jours filent à une allure folle. Nous jouons aux touristes, Saddam me sert de guide, il me fait découvrir les pyramides, le désert à dos de dromadaire, le somptueux et poussiéreux musée du Caire... Les affaires que Saddam était censé traiter ne semblent plus du tout urgentes. En fait, je le comprendrais bien plus tard, cette fois-là Saddam souhaitait me « montrer » à sa famille... La complexité des relations dans la famille Al Saoud, je vais la découvrir peu à peu.

Lors de ce séjour, je comprends que Saddam voyage où il le souhaite, Égypte, Liban, France, Italie, États-Unis, et que sa seule obligation est de « pointer » tous les deux mois au Diwan, c'est-à-dire l'administration centrale, à Riyad, en Arabie Saoudite.

Au bout de dix jours, je rentre en France. La copine chez qui je suis censée être m'a téléphoné, paniquée : mes parents me cherchent, ils ont appelé à l'entreprise de son père et commencent à douter de ma version. Le cœur serré, je quitte Saddam à l'aéroport du Caire. Il me promet de bientôt me rejoindre à Paris, dès qu'il aura réglé quelques affaires. Un mois plus tard, il est là.

Cette fois, j'ai décidé de le présenter à mes parents. J'en ai ras le bol de mentir à ma famille: ce n'est pas mon habitude, et puis je n'ai aucune raison de cacher Saddam! J'avoue que si cela n'avait pas été le cas, je ne l'aurais pas invité dans ma famille.

La rencontre se passe très simplement: nous allons dîner à Paris dans la maison familiale. Voilà qui officialise notre couple! La soirée se passe très bien, Saddam fait un grand numéro de charme : il est joyeux, plein de verve, et raconte avec humour les petits travers de la vie quotidienne en Arabie Saoudite. Mes parents sont aux petits soins pour lui car, en le regardant et en l'écoutant, eux, qui me savent très amoureuse, voient bien que cet amour est réciproque : c'est l'essentiel.

Avant d'arriver, Saddam m'a prévenue : il va leur dévoiler son secret de famille. Je suis étonnée, mais il me convainc très vite :

« Je ne supporterais pas, me dit-il, que tes parents me regardent comme si j'étais quelqu'un de passage dans la vie de leur fille. Donc je vais leur expliquer ma filiation, je suis sûr qu'ils sauront garder le secret. »

Ce qu'il n'ajoute pas, c'est qu'à son avis il y a peu de chances, donc peu de risques, que mes parents croisent bientôt la famille royale saoudienne...

Ainsi, au cours du dîner, Saddam raconte. Je revois encore mon frère, Salomon, muet de stupéfaction, ses grands yeux écarquillés, quand Saddam dévoile l'identité de sa grand-mère !

Mes parents, bien plus au fait que moi des guerres successives entre

Israël et les pays arabes, le bombardent de questions très précises. Saddam répond de façon détaillée. Moi, je me contente d'écouter attentivement, et d'observer chaque réaction de mon père et de ma mère. J'attends beaucoup de cette discussion: je n'ai jamais douté de la véracité de son histoire, mais parfois, tout de même... Une question me taraude : et si Saddam avait inventé tout cela pour mieux me conquérir ? Si mes parents prennent son histoire au sérieux, me voilà définitivement rassurée. Et c'est le cas.

Dès ce repas, le courant passe entre Saddam et ma famille, à tel point que mes parents l'invitent à dormir à la maison, comme ils le feraient pour un vrai gendre. Nous pensions aller à l'hôtel, mais maman nous en dissuade: cela prouve bien qu'elle l'a adopté. La vie reprend donc, tranquillement.

À cause de son lourd secret familial, Saddam n'a jamais bénéficié d'une quelconque culture du judaïsme, encore moins religieuse. À sa demande, nous allons y remédier peu à peu. Chaque vendredi soir, nous nous réunissons pour shabbat. Il découvre que notre religion est faite de joie, de rires, autant que de prières. Il est curieux de tout, des rites, de la Thora, de la langue, l'hébreu, qu'il essaie même d'apprendre, pour pouvoir lire les prières, comme les hommes de ma famille ! Il achète des livres, tout fier de lui d'avoir réussi à trouver en Égypte des « siddours », des livres de prières, traduits de l'hébreu en arabe. Il demande à mes cousins de l'aider à les lire, et il semble presque plus intéressé que moi par la religion !

De toute cette période, je garde une vraie nostalgie : mes parents et mon frère ont mis un point d'honneur à ne pas juger Saddam trop vite. Ils commencent à s'attacher à lui, et je crois que c'est réciproque. Mais il faut qu'il reparte à Londres, toujours pour « ses affaires ».

Notre vie de couple s'organise ainsi en fonction des lieux où il a des obligations : Londres, Le Caire, mais aussi Beyrouth au Liban, et plus tard à Riyad et Djedda, chez lui, en Arabie Saoudite. Moi qui n'ai pas beaucoup voyagé, je ne vais plus arrêter. Je le rejoins dans tous les pays où il reste suffisamment longtemps, sauf en Arabie Saoudite: ce n'est pas un pays ouvert, et c'est le moins que l'on puisse dire. Pas de tourisme, seuls les hommes d'affaires peuvent s'y rendre. Pour y entrer, il me faudrait une autorisation qui semble très compliquée à obtenir. De toute façon, je ne suis que moyennement intéressée par ce pays qui me semble avoir une organisation et des coutumes très rigides.

La plupart du temps, Saddam paie mes billets d'avion et, entre deux voyages, il me rejoint à Paris. Moi, je flotte sur un nuage. Quelle jeune femme de mon âge n'apprécierait pas d'aimer et d'être aimée d'un jeune homme, riche et de voyager avec lui ? J'ai bien conscience d'être privilégiée, mais tout cela est le pur produit du hasard...

Lors de mon deuxième voyage au Caire, je croise de nouveau sa tante, Wardha. Mais quelle surprise! J'apprends qu'en réalité elle n'est pas du tout sa tante, mais sa mère! Saddam a l'air penaud lorsqu'il me l'annonce. Et moi, d'abord déroutée, je laisse peu à peu éclater ma colère. Pourquoi un tel mensonge? Saddam m'affirme qu'elle l'a en quelque sorte contraint à jouer à ce petit jeu. Je ne comprends pas, et je me sens humiliée :

« Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'elle cherche ? »

« Je sais, Candice, c'est difficile à comprendre pour une Occidentale, mais tu sais ma mère a été tellement marquée par l'histoire de ses parents qu'elle s'est jurée d'observer très attentivement la femme qui aura une relation sérieuse avec moi ou avec mon frère. Pareil pour ma sœur, bien sûr. Et elle a pensé que si tu ne savais pas qu'elle était ma mère, tu ne composerais pas de personnage, tu comprends ?

— Mais c'est complètement tordu! Et toi, tu as accepté de jouer ce rôle, de me mentir? »

Je suis révoltée. L'idée qu'il ait été complice de sa mère, que tous deux m'aient sciemment menti, m'est insupportable. Je crois qu'à ce moment très précis, tout au fond de moi, un signal d'alarme s'est allumé. Instinctivement, j'ai « su » que Saddam n'était peut-être pas tout à fait l'homme que je croyais connaître. Mon inconscient l'a su. Mais j'ai refusé de l'écouter. J'étais trop amoureuse de lui, j'ai préféré ignorer cette petite voix sourde au fond de moi.

Au bout du compte, Saddam fait tout ce qu'il peut pour que je lui pardonne: il est encore plus câlin que d'habitude, il me demande toutes les cinq minutes si je le déteste encore, il se débrouille pour me faire rire... et je finis tout simplement par admettre que la vie avec Saddam ne peut pas ressembler à un long fleuve tranquille! Mieux: j'en viens à accepter d'appeler Wardha « mama », ou « mama Wardha » ! C'est une tradition chez les Saoudiens : par respect, on doit appeler ses beaux-parents « maman » et « papa », et c'est aussi ainsi que très spontanément Saddam a appelé mes parents.

« Saddam est un personnage peu commun, c'est sûr, et c'est bien ce qui t'a plu chez lui, non ? », me taquinent mes parents quand je me plains de lui.

C'est vrai. Après tout Saddam est un prince, et ces gens-là ne peuvent pas tout à fait fonctionner de la même façon que nous, les gens « normaux », non ? En tout cas que moi ! Je me console en me répétant qu'il n'est pas responsable des bizarreries de sa mère. Et qu'elle, cette mère qui a vécu toute une vie dans le secret et le mensonge, est forcément un peu fragile psychologiquement. Je suis bonne fille.

Durant ce deuxième séjour en Égypte, Saddam cherche à me faire oublier son mensonge : il me présente sa sœur, Sultana, et son frère

Talal. Aucun des deux ne ressemble à leur mère. Saddam a aussi une sœur adoptive, Asma, bien plus jeune.

Sultana, l'aînée des filles, est une très jolie jeune femme, grande, mince, les attaches fines, elle pourrait facilement être mannequin. Ses yeux en amande sont ourlés de khôl, sa chevelure aile de corbeau flotte jusqu'à sa taille. Ses ongles font au moins trois centimètres de long, déguisés sous une *french manicure*, de jolies griffes! Sultana est plutôt accueillante avec moi, mais parfois elle m'effraie : elle rejette la tête en arrière en riant de façon hystérique. Je coule alors un regard inquiet vers Saddam, qui fait mine de ne rien voir.

Son frère Talal, lui, est très calme. Trapu, très musclé, il a le nez un peu épaté et les cheveux très frisés, l'air rêveur. Perfide, je chuchote à l'oreille de Saddam:

« Tu es sûr que Talal est ton frère ? Ce ne serait pas plutôt ton grand-père ? Ou un voisin ? »

Il rit, mais jaune.

Durant ce séjour, il commence à me parler d'enfant: il se dit pressé d'en avoir un avec moi. Je suis sûre que si je lui annonçais, là, maintenant, que je suis enceinte, il serait fou de joie. Mais je suis nettement plus mesurée: pourquoi précipiter les choses ? Nous nous connaissons depuis six mois seulement, nous ne sommes pas mariés, et puis nous sommes beaucoup trop jeunes pour être parents : nous avons vingt ans! Mais au fond de moi, tout au fond, suis-je vraiment si opposée à l'idée de fonder une famille ? Je ne prends pas de contraceptif, et Saddam le sait. Il semble comme obsédé par la paternité, et il a les bons arguments pour me convaincre de faire un bébé: bien sûr qu'il va m'épouser! Je suis la femme de sa vie, et la première qu'il a souhaité présenter à sa mère, ce qui à ses yeux vaut gage d'éternité... Avec le recul, je pense qu'il était sincère. C'était un gosse, comme moi, encore plus que moi, mais nous nous aimions sincèrement. Toujours est-il que je ne tombe pas enceinte. Pas encore.

Cette année-là, chacun de nous présente donc l'autre à ses proches, mais il n'est pas question, pour le moment, d'une rencontre entre nos deux familles.

Malgré toutes les allées et venues de Saddam, nous passons rarement plus d'un mois et demi sans nous voir. Et quand nous nous retrouvons, c'est pour vivre au minimum un mois ensemble, vingt-quatre heures sur vingt-quatre : nous ne nous quittons pas. Pour profiter de sa présence, je fais beaucoup d'allers-retours à Londres en Eurostar. Mon amoureux y a son appartement, et je m'y sens comme chez moi : c'est notre nid, celui qui a vu s'épanouir notre amour. Quand les obligations de Saddam le contraignent à habiter plusieurs mois en Égypte ou dans le Royaume saoudien, il se débrouille à son tour pour me rejoindre une semaine ou deux à Paris.

Nous nous voyons donc très souvent, mais nous n'avons pas à craindre que le train-train s'installe ! L'avantage, c'est que notre quotidien n'est jamais le même, parfois sous le brouillard anglais, parfois sous le soleil égyptien, parfois sur les grands boulevards parisiens...

Aujourd'hui encore, malgré tout le malheur qui a suivi, je garde un souvenir ému de cette période où nous nous entendions et comprenions merveilleusement bien. J'étais heureuse avec Saddam. Et je sais qu'il était heureux avec moi.

À Paris comme à Londres, nous sortons beaucoup, presque tous les soirs. Dans la capitale britannique, nous sommes invités à toutes les avant-premières des films et des comédies musicales : le prince Saddam et sa femme... Souvent la bande de Saddam nous accompagne, car il voyage toujours accompagné, de Jafar ou bien de ses cousins, ou encore d'un ou deux amis « d'enfance ». La cour du prince, en somme. Un prince qui n'est pas dupe, et qui en rigole, arguant que cela l'arrange bien, car il s'ennuie en avion ! La petite bande ne me pèse pas trop, car en général elle loge à l'hôtel. Même à Londres, depuis que nous sommes ensemble, les amis de Saddam ont émigré. Lui aussi privilégie notre intimité quand nous nous retrouvons dans l'appartement : nous passons des journées entières sous la couette, nous nous promenons longuement, main dans la main, sur les bords de la Tamise.

À mes yeux, il n'a qu'un défaut : il est extrêmement jaloux ! Il ne supporte pas qu'un homme me regarde. Je ne suis pas du genre séductrice, heureusement, mais pour éviter les disputes, ou les bagarres, j'en viens tout de même à m'autocensurer quand nous sortons ! Au café, par exemple, je me place toujours de façon à ne pas risquer de croiser les regards des hommes présents. C'est excessif sans doute, mais au fond ça ne me gêne pas : je n'ai pas envie de regarder quelqu'un d'autre que lui ! Et puis moi aussi j'ai ce réflexe de propriété : aucune femme ne doit s'approcher de Saddam. Il est mien, je suis sienne.

Saddam ne donne pas beaucoup de détails sur sa vie à la Cour, mais je n'ignore pas qu'il devra sans doute bientôt faire son service militaire. Passer par l'armée, pour un prince saoudien, c'est une obligation. Il doit tenir son rang, et obtiendra ensuite un poste de diplomate, peut-être même d'ambassadeur. C'est le « cursus » habituel des princes du Royaume. Lui se rêvait pilote de chasse. Impossible : il est trop grand ! Près de 1,90 mètre. Et, de toute façon, cela ne cadre pas avec les projets que sa famille a pour lui.

En attendant la caserne, il fait quelques affaires, et profite de sa vie avec moi. Saddam est certes riche, mais il est aussi très généreux et attentif aux moindres de mes désirs. Il me couvre toujours autant de



cadeaux, des bijoux, oui, et parfois somptueux, mais aussi des présents tout simples qui me touchent peut-être encore plus. Des fleurs, un gadget, mes chocolats préférés...

Mon plus beau cadeau, il me le tend un jour, au moment où je monte dans l'Eurostar pour rentrer à Paris. Joliment emballée, c'est une cassette de quatre-vingt-dix minutes. Dès que j'arrive chez moi je l'écoute. Et les larmes me montent aux yeux: c'est sa voix et, tout au long de l'enregistrement, elle me dit des mots d'amour, elle récite des poèmes de Ahmad Rami, un grand auteur égyptien. Sa voix qui me fait des promesses merveilleuses...

Comment pourrais-je ne pas aimer Saddam? Avec moi, il est la douceur, la drôlerie faites homme, et il a de plus ce grain de folie qui m'éblouit. En pleine nuit, à Londres, il me réveille en agitant devant moi deux billets d'avion pour Ibiza où nous allons partir tout de suite « parce qu'il a remarqué que le soleil me manque »!

La vie avec Saddam est un enchantement permanent. Nous nous disputons très rarement, nous nous comprenons au premier coup d'œil. À cette époque, personne n'aurait pu imaginer ce qu'allait devenir notre amour.

# SADDAM CHANGE

Une année passe ainsi. Mes allers-retours à Londres sont devenus presque banals. Saddam, lui, va toujours régulièrement « pointer » en Arabie Saoudite. « Pointer » : j'emploie ce mot à dessein, car c'est la réalité qu'il recouvre. Comme tous les princes de son pays, Saddam perçoit la « bourse » mensuelle accordée par le Royaume. Seule obligation en échange : se présenter régulièrement devant le roi, et lui rendre compte de ses activités passées.

Les princes doivent aussi aller saluer les représentants du pays dans les ministères, assister à quelques cérémonies et, bien sûr, être présents lors des fêtes importantes, pendant le ramadan, ou pour l'Aïd-el-Kebir, le sacrifice d'Abraham (que l'on prend souvent en France pour la « fête du mouton »).

En échange, les princes reçoivent chaque mois une somme d'argent substantielle. Le montant de cette rente dépend bien sûr du rang occupé et de l'âge. Quand il se marie, chaque prince voit la somme doubler, et chacun de ses enfants bénéficie lui aussi d'une rente mensuelle. Et plus il vieillit, plus il devient important et plus sa rente augmente.

S'ils ne se montrent pas régulièrement, comme la Cour l'exige, les princes ne voient pas pour autant leur rente confisquée : impossible de laisser des représentants du Royaume saoudien à l'étranger risquer de mal tourner parce qu'ils manqueraient d'argent ! Mais ils ne perçoivent plus ce que j'appellerais « les primes », ou avantages en nature. Par exemple, à l'époque du roi Fahd, chaque prince recevait la voiture neuve de son choix (le roi Abdallah se montrera un peu moins généreux par la suite).

Plus un jeune prince se montre présent dans le cercle familial, plus il est considéré comme un bon Saoudien. Et plus il dépense d'argent au sein de son pays, plus il reçoit de « bonus » de la part de ses oncles. La prime de fin de ramadan est fonction du nombre de jours de jeûne passés au Royaume. Le montant peut aller de 20000 euros, à quelques centaines de milliers d'euros si le prince s'est montré particulièrement présent et pieux. Ce type de « récompense » est alloué trois fois par an, en plus de la rente mensuelle. De fait, la rente est un « minimum de base », exempt de toute charge. Si le prince reste en Arabie, l'électricité et le téléphone sont gratuits. S'il voyage, il a droit chaque année à 20 000 kilomètres de billets d'avion, en première classe pour

lui, classe affaire pour sa cour.

Saddam m'assure qu'il perçoit environ 9000 euros chaque mois. Une somme plus que confortable pour le commun des mortels, mais pas pour lui : s'il n'avait pas les primes, Saddam devrait restreindre son train de vie. Trop frustrant pour lui ! Voilà pourquoi il ne reste jamais trop longtemps éloigné du Palais, et pourquoi il passe tout le mois de ramadan sans sortir d'Arabie Saoudite. J'ai très vite compris que ses rendez-vous avec son bonus ne sauraient être remis.

Tout cela, je l'apprends peu à peu. Car, bien sûr, au début de notre relation, j'ignore tout de l'organisation financière du royaume d'Arabie Saoudite. Tout ce que je connais de ce pays, ce sont les puits de pétrole, le Kamis blanc des hommes (le long vêtement qu'ils enfilent sur un sarouel ou jambes nues) et l'abaya, la longue robe que les femmes portent pour dissimuler leur corps. Je sais aussi que, dans ce drôle de pays, les femmes n'ont pas le droit de conduire.

Saddam m'a expliqué que son père est mort, et qu'il a hérité de beaucoup d'argent et de biens, comme son frère et leur sœur Sultana dans une moindre mesure, car en islam la fille hérite de la moitié de la part du fils! Quant à la petite Asma, je crains que son statut de « fille adoptive » ne lui donne pas tout à fait les mêmes droits que les autres. Drôle de pays...

Avec notre rythme de vie, un mois à Paris, un mois à Londres, quinze jours en Égypte, difficile de poursuivre des études. Officiellement, je suis toujours étudiante, du moins sur le papier, mais pour moi, c'est évident : entre Saddam et les cours de droit, le choix est vite fait. Mes parents ont bien tenté de me convaincre de ne pas laisser tomber mes études : en vain. Je donne un coup de main à mon père, de temps en temps, dans ses salons de coiffure. Je m'apprête à chercher un job par intérim, ainsi je resterai libre de rejoindre Saddam quand je le souhaite. Mais quand je lui en parle, il se montre très agacé :

« Mais enfin pourquoi donc veux-tu travailler? Tu n'as absolument pas besoin de gagner de l'argent! me dit-il. Je suis là pour ça! Si tu t'ennuies, aide un peu ton père, au moins ça reste en famille, c'est mieux que d'aller bosser pour des étrangers... Dire qu'il y a plein de femmes qui aimeraient être à ta place ! »

Au fond de moi, son côté macho me fait plutôt plaisir. Il me flatte. J'avoue profiter avec délices de cette vie facile. Je n'y vois rien de mal, puisque j'aime Saddam. Qui reprocherait à la femme d'un homme riche de ne pas travailler? Il est très généreux, il m'achète tout ce dont j'ai envie sans jamais me faire sentir que je dépends de lui financièrement. Il est délicat et prévenant: lorsqu'il s'absente, il m'envoie de l'argent. Chaque mois, je reçois ainsi 4 000 euros par virement bancaire, largement plus que ce dont j'ai besoin. Sans rien

faire. Je me rends bien compte que cela équivaut au salaire mensuel d'un cadre supérieur dans une grande entreprise, et que je suis une femme entretenue. Ma cousine Sarah me le fait régulièrement remarquer en riant.

Au Caire, nous profitons de l'appartement, seuls : la mère de Saddam est restée en Arabie Saoudite. Ouf ! Je l'aime bien, mais, lorsqu'elle est avec nous, elle a trop tendance à gérer notre quotidien... Saddam se débarrasse rapidement de ses rendez-vous de travail, et nous passons des journées de rêve. Le vendredi, Saddam aime plus que tout préparer shabbat dans l'intimité : ici, dit-il, il se sent enfin libre de pratiquer sa religion ! Un vendredi soir, alors qu'il prend la bouteille de vin pour l'ouvrir et procéder à la prière, la bouteille lui glisse des mains : un gros morceau de verre s'enfonce dans sa paume. Cette cicatrice, qu'il porte encore aujourd'hui, est un souvenir indélébile de sa judéité, qu'il aimait tant célébrer avec moi...

Puis je sens, au fil des jours, sans raisons apparentes, que son humeur s'assombrit. Il paraît inquiet. C'est très étrange. Il passe son temps à me citer l'un ou l'autre de ses cousins, plus jeune que lui, et déjà père de famille. Si je ne le connaissais pas aussi bien, je pourrais presque croire qu'il est jaloux de la vie des autres. Mais je ne lâche pas. À force de le questionner, je finis par savoir pourquoi il semble triste depuis quelque temps, et la raison me laisse perplexe : comme je ne tombe pas enceinte, il est persuadé d'être stérile ! Il est vrai que nous n'utilisons pas de préservatifs, que je ne prends pas la pilule à cause de problèmes circulatoires, et que je ne porte pas de stérilet. Et je ne tombe pas enceinte. Peut-être finalement y a-t-il réellement un problème, et peut-être ce problème vient-il de moi ? Pour ma part, je ne suis pas très inquiète.

Un soir, alors que nous sommes nonchalamment installés dans le canapé devant la télé, Saddam me demande si cela me gênerait de passer un test de fertilité. Comme lui. D'abord surprise, je devine que cette analyse pourrait le rassurer, et que le fait d'y aller à deux lui faciliterait la tâche : pas facile, comme démarche, pour un macho saoudien apeuré ! J'en suis tout attendrie, et après tout pourquoi pas ? Au moins, si quelque chose cloche, nous en aurons le cœur net. Nous passons donc le test tous les deux. Lorsque le résultat tombe, Saddam semble réellement soulagé : ni l'un ni l'autre ne souffrons de problème de fertilité. Dame Nature ne devrait donc pas s'opposer à ce que nous ayons un enfant ensemble. Il semble tellement heureux que pour la première fois je me dis que, oui, même si je suis encore très jeune, j'aimerais avoir un enfant, pourvu qu'il ait comme père cet homme que j'aime. Car, mon Dieu, que je l'aime !

Peu après, Saddam part pour quinze jours à Riyad et je reste seule au Caire. Cela ne me dérange pas, j'ai décidé de visiter la ville. De la

capitale égyptienne, je connais finalement peu de choses. Nous habitons la banlieue sud de Maadi, le quartier le plus chic du Caire, sans doute parce que c'est l'un des rares où il y ait beaucoup de verdure, ce qui chasse un peu la pollution infernale de cette ville.

Dès mon premier séjour en Égypte, Saddam et moi avons écumé presque tous les restaurants, les bars et les boîtes de Zamalek, une très jolie île sur le Nil en plein cœur de la ville. Mais il ne m'a jamais fait visiter le quartier copte, le plus ancien, ni même la place la plus célèbre du Caire, la place Tahrir.

Le premier jour sans Saddam, donc, contrairement à mes habitudes, je me lève tôt. Le Caire, à nous deux! À 9 heures du matin, je suis dehors, et je hèle Mahmoud, notre chauffeur. Direction place Tahrir, celle où bien plus tard se jouera la révolution égyptienne. Je suis très fière de moi, persuadée qu'à cette heure-là la ville se réveille à peine. Je vais vite comprendre ma méprise : il est 11 heures quand nous arrivons sur la place! Deux heures d'embouteillages à 9 heures du matin! Certes, j'ai eu le temps de regarder une part de la cité par la fenêtre. Mais quelle folie, dès que l'on approche du centre ! C'est un magma de voitures toujours en mouvement, dans un bruit incessant de klaxons.

Finalement, le chauffeur me dépose près du souk Al Khalili : je vais jouer les touristes, pour une fois. Je me promène entre les échoppes odorantes avec les pyramides d'épices, paprika et curcuma; je m'arrête devant chaque boutique du souk des orfèvres et j'admire les bijoux, colliers d'argent martelé et bracelets torsadés, et je m'énerve après les marchands un peu trop entreprenants avec une Française blonde et seule. Je comprends pourquoi Saddam n'a jamais voulu m'accompagner au souk! Il serait devenu dingue de jalousie, ça aurait forc ément mal tourné...

Il est 19 heures quand je rentre à l'appartement. Sur mes dix heures de tourisme, j'ai passé quatre heures dans la circulation! Je suis exténuée, j'ai un mal de tête persistant. Je prends un comprimé pour ma migraine et je m'écroule sur le lit, sans dîner, et sans même rappeler Saddam, que je n'ai pas réussi à joindre de la journée.

Au matin, c'est une nausée qui me réveille. J'ai à peine le temps de me précipiter vers les toilettes. Je me recouche. Sûr que le délicieux bombaloni croqué dans les souks s'est transformé en intoxication alimentaire! Je suis seule avec les employées de maison (que tous dans les pays du Golfe comme au Liban ou en Arabie appellent « les Philippines » ou « les bonnes »). Si j'ai une *tourista*, je ne pourrai même pas me rendre chez le médecin ! Saddam me téléphone un peu plus tard. Je me sens extrêmement fatiguée et me traîne du canapé au lit. Bonjour le tourisme! Heureusement, ma migraine est passée. J'ai somnolé toute la journée, mais je m'endors sans aucun problème. Il est

à peine 22 heures.

L'aube me précipite encore une fois dans les toilettes, et dans la journée, rebelote, je vomis à plusieurs reprises. La bonne me propose de me faire des saignées pour me soulager... Cette fois, je me force à descendre jusqu'au centre médical huppé à deux rues de là, avec une angoisse : être prise de vomissements en pleine rue. C'est une clinique franco-égyptienne, et je sais que les médecins qui y travaillent ont tous été formés en France. C'est d'ailleurs un généraliste français qui me reçoit.

Deux heures plus tard, j'en ressors assez abasourdie: à l'examen, le médecin a exclu une intoxication alimentaire. Et il m'a prescrit une prise de sang, que j'ai faite sur place, afin de vérifier si je ne suis pas, tout simplement, enceinte! J'aurais les résultats dans trois jours. Je garde la nouvelle pour moi : je la retourne dans tous les sens. Et si c'était vrai ? Non, mieux vaut attendre : pas la peine d'être déçue. Je ne veux pas non plus causer de fausse joie à Saddam: au téléphone, je lui dis juste que j'ai dû faire une prise de sang pour contrôler une anémie éventuelle.

Mais je dors mal. Et, dès le lendemain, au fond de moi, je sais: je suis sûre que c'est effectivement un début de grossesse qui me rend malade. Les tests de fertilité ont-ils eu un impact psychologique ? La joie me submerge, j'ai envie de crier cette nouvelle à la Terre entière! Mais je me calme: je ne dois pas m'emballer, il faut attendre les résultats. Car, maintenant, je serais très déçue si c'était négatif. Ça y est, je m'en rends compte, devant le fait accompli : être enceinte de Saddam, c'est ce que j'espère, ce que j'attends, tout au fond de moi. Parce que je l'aime, parce que je veux que nous fondions une famille, ensemble, et que nous soyons unis pour toujours.

À la clinique, quarante-huit heures plus tard, mon pressentiment est confirmé: je suis enceinte, de deux semaines au maximum. C'est si banal, et si incroyable ! En moi, un enfant! En vérité, bien sûr, ce n'est qu'un embryon de quelques millimètres, mais... c'est mon enfant! Je rentre en dansant quasiment sur le trottoir, mes analyses de sang à la main. Enfin, je me précipite sur le téléphone : Saddam va être fou de joie. C'est drôle, parti cinq jours plus tôt, il avait à peine eu le temps d'être rassuré sur sa capacité physiologique à avoir un enfant, et le voilà père! J'aimerais pouvoir lui annoncer l'extraordinaire nouvelle face à face, mais je suis incapable d'attendre dix jours sans rien lui dire.

Saddam répond tout de suite, il est sur la route entre Djedda et Riyad. Je lui annonce, comme un jeu:

« Devine quoi ?

— Quoi ma chérie ?

— Devine! Un truc dingue! Quelque chose qui va changer nos vies!

— ...

— Tu vas être papa!

— ...

— Je suis enceinte! Tu m'entends? Saddam? Nous allons avoir un bébé! »

Ce silence, encore, au bout du fil. À tel point que je crains que la liaison n'ait été coupée. Mais non, Saddam est là, bien là, et, après des secondes qui semblent des heures, il me répond. Je m'attends presque à entendre des larmes d'émotion dans sa voix :

« Oui, je suis là. Écoute, Candice, ce n'est pas le bon moment en fait.

— Le bon moment ? De quoi tu parles ?

— Le bon moment pour avoir un enfant. Tu ne peux pas le garder. Il faut que tu te fasses avorter. »

Tout d'abord, je me dis que sa blague est odieuse et inconvenante. Et je le lui crie dans le téléphone:

« Arrête, Saddam, tu te crois drôle !

— ... Non, ma chérie... Je ne plaisante pas, vraiment, ce n'est pas le bon moment pour nous. Je ne peux pas tout t'expliquer mais j'ai beaucoup de problèmes à régler, là, à Riyad, c'est pour ça que j'y retourne plus vite que prévu. »

Et il se tait. Et je comprends qu'il ne blague pas. Il est sérieux. La terre s'écroule.

Je bredouille, des larmes coulent lentement sur mes joues:

« Mais pourquoi ? Pourquoi ? Tu voulais un bébé, je ne suis pas folle! Alors pourquoi? Dis-moi ce qui se passe, on peut sûrement trouver une solution ensemble !

— Candice, non! Je ne peux pas parler de cela par téléphone, écoute, calme-toi, je vais rentrer ce soir, je t'expliquerai, mais de toute façon je ne veux pas de ce bébé. C'est hors de question. À ce soir, je viens, c'est promis. Je repartirai le lendemain. »

Je reste, debout, à côté du téléphone, sans bouger. Mon esprit divague. Je ne ressens rien. Et puis, d'un coup, le chagrin m'étouffe. Je me laisse glisser à terre, en sanglotant. Des minutes, des heures passent. Écroulée sur le carrelage de marbre, je m'assoupis quelques secondes. Je suis en état de choc. Dès que je me réveille, la souffrance me brûle. Comment a-t-il pu me demander de faire un test de fertilité, pour ensuite décider de tuer la vie qui naît en moi? Est-il fou? Stupide? Pervers? Et qui suis-je pour lui ?

Je me réveille en grelottant. Je suis, physiquement, anéantie. Une certitude: je ne veux plus jamais voir Saddam. Et si le bébé meurt, je veux mourir avec lui. Disparaître avant que Saddam n'arrive.

Bien sûr, si j'étais morte, je n'écrais pas ce livre. Comme vous l'imaginez, mon suicide a donc raté, mais il aurait pu réussir. Si Saddam était arrivé un tout petit peu plus tard.

Pour mourir, rien de plus simple : je prends la boîte de Valium de Wardha dans l'armoire à pharmacie. Je n'aime pas beaucoup l'alcool, mais je sais que l'association avec le Valium a des chances de marcher. J'avale donc une poignée de petites gélules bleues, avec un verre de vin. Et je me couche. J'ai une vague pensée pour mes parents. Je ne leur ai même pas laissé de mot. Il faut que j'en écrive un sinon ils ne comprendront jamais, je pense à me lever et... je sombre.

J'ai très mal au ventre. Il fait nuit. Je me sens très bizarre. Je ne suis pas morte, je crois. Il y a comme un bourdonnement dans mes oreilles. Et du bruit dans l'appartement. J'ai mal au ventre. Il y a quelque chose entre mes jambes. J'essaye de bouger. Il me faut au moins un quart d'heure pour parvenir à m'asseoir sur le lit. J'ai mal au ventre, il faut que j'aille aux toilettes. La porte s'ouvre : Saddam apparaît.

« Ma chérie! Tu es réveillée. J'ai cru que tu allais dormir encore des semaines! Attends, je vais t'aider à marcher, prends mon bras. »

C'est la voix de Saddam, mais son visage est tout flou. Je m'appuie complètement sur lui, je ferme les yeux, le sol tourne, il faut que j'atteigne les toilettes. Saddam me lâche doucement et ferme la porte. Comme il est gentil avec moi... Je me laisse tomber sur la cuvette des WC. Je fais pipi, ça me brûle le ventre... Et du sang coule. Est-ce que j'ai mes règles? Mais non c'est impossible, ça me revient, dans mon brouillard: je suis enceinte, Saddam ne veut pas de ce bébé, je veux mourir, je...

Je me lève, me rhabille comme je peux, je sors des toilettes, je veux aller à la salle de bains, me laver de tout ce sang, peut-être ai-je fait une fausse couche ? Les médicaments que j'ai pris, ils ne m'ont pas tuée, mais ils ont tué le bébé, mon Dieu! Il faut que Saddam m'emmène à l'hôpital, vite... Mais il entre, je vois les contours de son visage dans la glace au-dessus du lavabo.

« Ma chérie, il n'y avait rien d'autre à faire, c'était la meilleure solution. On t'a portée avec Jafar. À la clinique, ils ont très bien compris. Comme tu étais déjà KO, ils n'ont même pas eu besoin de te donner un gros anesthésiant. C'est mieux comme ça je t'assure, de toute façon c'était juste un embryon microscopique. »

Tout d'abord, je ne comprends pas. Puis les mots arrivent jusqu'à mon cerveau.

« Mais le sang, dis-je d'une voix pâteuse.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, ils ont dit que ça durerait quelques jours, il faudra que tu retournes jeudi à la clinique, j'ai pris rendez-vous. Tout ira bien. Je te donnerai l'adresse avant de partir, c'est un peu loin, le chauffeur t'emmènera. »

C'est donc cela: j'ai subi un avortement. Bien sûr, Saddam ne m'a pas proposé la clinique franco-égyptienne. Qui là-bas aurait accepté de me faire subir une IVG alors que j'étais hospitalisée quasi



inconsciente, sous Valium ? La clinique où l'on m'a fait avorter est aussi une clinique très huppée, dans le quartier moderne d'Héliopolis. J'apprendrais plus tard que son propriétaire est un ami de la famille royale saoudienne. De nombreuses Égyptiennes connaissent cette adresse, où l'on pratique l'IVG avec discrétion, sur les femmes mariées comme sur les jeunes filles « vierges »...

Encore une fois, le piston dont dispose Saddam partout où il va l'a aidé. En l'occurrence, il aura servi à me faire subir un avortement: il n'a pas même eu besoin de mon consentement! Il paraît que je me suis réveillée juste après l'opération, et que je lui ai souri. Peut-être. Je n'en ai aucun souvenir.

À l'appartement, je passe la journée allongée sur le lit comme un zombie. Je pleure doucement, sans faire de bruit. Je veux rentrer chez mes parents, et ne plus jamais le revoir. C'est un monstre. J'ai aimé un monstre. J'ai fait un enfant avec un monstre.

Saddam tourne en rond. Il cherche à se montrer gentil. Il m'apporte un thé, des biscuits, que je ne touche pas. Je me sens si seule ! Je n'ai pas bien conscience de ce qu'il m'a fait. Et lui ? A-t-il réalisé ? Est-ce qu'il culpabilise ?

Même pas. Le soir même, il m'explique à quel point il est désolé de devoir retourner aussitôt en Arabie Saoudite:

« Mais tu comprends, ma chérie, avec tout ça, j'ai dû repousser un rendez-vous très important, c'est un gros contrat, je ne peux pas le rater. »

Je reste seule, les employées de maison et ma détresse comme compagnie.

La solitude va durer très, très longtemps: pendant quinze jours, plus aucune nouvelle de Saddam. Une semaine après mon avortement, je me traîne au cabinet médical à côté de chez moi. Pas question d'aller là où l'on m'a charcutée avec la bénédiction de Saddam. Depuis une semaine, je n'ai quasiment rien avalé. Je n'y arrive pas. J'ai perdu quatre kilos, j'ai toujours des saignements, et mal au ventre.

Le médecin est une femme. Une jolie quinquagénaire, blonde, française. Elle m'examine avec douceur. Tout va bien, me dit-elle gentiment, elle va tout de même me prescrire des antidouleurs. Où ai-je fait cette IVG ? Je n'en sais rien. La gynécologue me regarde attentivement, pose le spéculum, se lave les mains, m'invite à me rhabiller. Assise derrière son bureau, quelques minutes plus tard, elle me propose calmement de lui expliquer ce qui m'arrive. Sa gentillesse me fait craquer: j'éclate en sanglots, impossible de m'arrêter. Le médecin me tend mouchoir sur mouchoir. Entre deux sanglots, je lui raconte : j'ai voulu mourir parce que mon ami ne voulait pas de cet enfant, j'étais dans les vapes, il m'a emmenée dans une clinique, je ne sais pas où, j'ai subi une IVG sans m'en rendre compte.

Elle repose tranquillement le stylo avec lequel elle jouait distraitemment.

« C'est très grave. Il y a des lois dans ce pays. Vous pouvez porter plainte contre votre compagnon, et contre la clinique. Je peux tout à fait vous délivrer une attestation expliquant que vous êtes en état de choc, et que c'est compatible avec ce que vous m'avez raconté. »

Elle est si pleine de sollicitude... Et je lui suis si reconnaissante, mais comment lui expliquer? Lui dire que je voudrais juste que mon bourreau soit là, qu'il me prenne dans ses bras, qu'il me dise qu'il m'aime et que nous avons toute la vie pour faire un enfant. J'oublierais alors l'horreur des jours passés. Je suis tellement perdue que je serais même prête à lui pardonner, pour ne plus être emprisonnée dans ma solitude. Mais je n'ai aucune nouvelle de lui. Son téléphone se branche directement sur la messagerie vocale.

« Rappelle-moi, je t'en prie! »

« Saddam, je t'en supplie, parle-moi! »

« S'il te plaît, mon amour, rappelle-moi! »

Combien de messages du même style lui aurais-je laissés en ces jours de tristesse? Je reste enfermée toute la journée, je mange à peine, je pleure et je dors, le téléphone à côté de moi. Et je n'ai quasiment plus d'argent. Un soir, ne parvenant toujours pas à le joindre, de guerre lasse, je me résous à appeler Wardha, la mère de Saddam. J'ai à peine le temps de lui dire bonjour.

« Mais tu n'as pas compris encore? Saddam il s'en fout de toi, et toi, en plus, tu lui fais un enfant dans le dos! Tu ferais mieux de rentrer chez toi! », siffle-t-elle à mon oreille, avant de me raccrocher au nez.

Je reste là, stupide, le combiné entre les mains. Dans un sursaut, je compose le numéro de mon père et, heureusement, il décroche aussitôt. Je lui explique rapidement la situation, avant d'éclater en sanglots, une fois de plus. Il me rassure, me calme, et trois heures plus tard, je récupère un mandat cash, une somme suffisante pour acheter un billet d'avion pour la France.

Le lendemain, je m'envole pour Paris, épuisée.

# SE PERDRE ET SE RETROUVER

Le silence. Je m'y enferme. Ne me parlez plus jamais de cet homme qui m'a réduite en esclavage.

Quelques semaines plus tard, il appelle chez mes parents.

« Candice? Ne raccroche pas. Je t'en supplie, écoute-moi! Il ne faut pas m'en vouloir, il m'est arrivé une histoire de dingue, je te raconterai en détail quand nous nous verrons. Pour faire vite: j'ai été enlevé à Sofia en Bulgarie par une bande qui veut contrôler mon business. Mais ne me pose pas de question, hein, je ne peux rien dire. Quand j'ai été libéré – grâce à la Cour, bien entendu – je t'ai cherchée partout, j'ai filé au Caire, tu n'y étais pas, j'ai appelé tous les potes, ils ne savaient rien, et je ne voulais pas affoler tes parents... Jusqu'à maintenant. Je sais ce que ma mère t'a dit, elle ment, il ne faut pas l'écouter, c'est une vieille femme, elle est jalouse! Je t'aime! Je t'aime comme un fou! J'étais dingue sans nouvelles de toi, mon amour! »

Je supporte mal d'entendre ça. Comment ose-t-il me parler ainsi, lui qui s'est joué de moi, qui s'est fait complice de ceux qui ont charcuté mon corps, contre mon gré? Pour me protéger de lui, du danger qu'il représente, je décide que ses paroles ne me touchent pas. Si la situation n'était pas aussi moche, son histoire saugrenue d'enlèvement me ferait d'ailleurs sans doute sourire. Quelle imagination débordante! Et même si c'était vrai ? Qu'est-ce que ça change ?

« Saddam, c'est fini entre nous, tu m'as rendue trop malheureuse. J'ai voulu mourir à cause de toi, parce que tu ne voulais plus d'enfant avec moi. Je ne te pardonnerai jamais l'avortement.

— Ma chérie, ne dis pas ça, je suis tellement désolé que ça soit arrivé, mais on ne pouvait pas avoir un enfant maintenant, réfléchis, c'est toi qui avais raison: on est trop jeunes! Ce que je t'ai demandé de faire, l'avortement, c'est une preuve d'amour envers toi, oui, parfaitement, une preuve d'amour! Ne me parle pas comme ça, Candice, je t'en supplie, comprends-moi, je t'aime plus que tout, mais en ce moment j'ai trop de problèmes avec ma famille. Je dois régler tout ça pour qu'on puisse enfin vivre vraiment ensemble, nous marier, et là nous fonderons vraiment une famille. Ne pleure pas, mon amour, je te demande pardon, je ne veux pas te faire de mal, je t'aime tellement... Si nous avions gardé le bébé, je n'aurais pas pu assumer mon rôle de père, nous aurions été malheureux tous les trois. Je te

jure, mon amour, que nous aurons des enfants plus tard, plein d'enfants ! »

Comme à chaque fois qu'il va trop loin, Saddam cherche à m'apitoyer. Pour autant, il n'a pas suffisamment peur de me perdre pour sauter dans un avion et me rejoindre. Au contraire, il doit « hélas » retourner en Égypte, « pour affaires », pendant que je sombre dans la dépression. Une seule pensée m'obsède: réussir à l'oublier.

C'est compter sans sa détermination, et ma faiblesse : depuis Le Caire, le voilà qui sort son grand numéro de charme. Il me téléphone plusieurs fois par jour et se montre gentil, rassurant et aimant. Il me demande pardon, des dizaines de fois. Dit qu'il n'aura pas assez de toute sa vie pour me faire oublier ce qui s'est passé. Qu'il va me couvrir de tellement d'amour que je vais en avoir marre d'être trop aimée...

Et ça marche : je veux y croire. Je sais, cela peut paraître incompréhensible. Mais c'est simple, en fait: je ne parviens pas à ne plus l'aimer. Il le sait, il me connaît par cœur, mieux peut-être que je ne me connais moi-même. Nous nous retrouvons une fois de plus à Londres.

L'atmosphère malgré tout a changé. L'épreuve de l'avortement m'a durablement meurtrie, et il me semble que désormais, entre nous, rien ne sera plus tout à fait comme avant. Nous nous disputons de plus en plus souvent et de plus en plus fort.

Notre accrochage le plus sérieux a pour cadre un McDo : un cousin de Saddam nous accompagne. Je commande un filet O' Fish. Le cousin part aux toilettes et Saddam, qui apparemment n'attendait que ça, se tourne vers moi d'un air furieux et m'ordonne :

« Ne prends pas de *fish*, prends des *nuggets* ! »

Étonnée à la fois par son ton et sa remarque, je lui réponds :

« Tu sais très bien que je ne mange pas de viande comme ça, elle n'est pas casher, je prends un *fish*.

— Non, rétorque-t-il violemment, ça suffit tes conneries, ils commencent à se poser des questions dans ma famille. Tu prends des *nuggets* ! »

— Qu'est-ce qui te prend ? Quelles conneries ? Quelles questions ? Tu ne vas quand même pas m'obliger à manger ce que je ne veux pas manger. Pas toi ! »

Le visage de Saddam se durcit, ses lèvres se serrent, son regard est d'acier. Heureusement, son cousin revient à ce moment-là, la conversation s'arrête, et je mange mon filet O' Fish.

Au moment de nous coucher, quand je me penche vers lui pour l'embrasser, il recule et me regarde froidement:

« Laisse tomber. Je n'aime pas le poisson. »

Je reste bouche bée.

La suite de mon séjour se passe tranquillement. Nous évitons tacitement les sujets qui pourraient donner lieu à un nouvel affrontement. Ce n'est bien sûr pas la première fois que nous nous disputons, mais c'est bien la première fois que nous n'évoquons pas clairement ce qui ne va pas. Et le malaise persiste. Cette dispute m'a profondément troublée, et même si nos origines sont secrètement semblables, je crains que nos cultures si différentes ne posent problème. À peine rentrée à Paris, je raconte cette scène à Sarah, ma cousine.

Elle m'écoute attentivement et m'affirme:

« Candice, c'est grave. Bon, moi, je n'ai jamais eu vraiment d'atomes crochus avec Saddam, tu t'en es rendu compte, mais là, sincèrement, le conseil que je te donne c'est pour ton bien : il faut que tu creuses ce problème parce que ce n'est pas normal. Il ne devrait pas t'imposer un truc pareil, en tout cas pas s'il t'aime. »

L'été est là, magnifique. Je revis enfin, et le souvenir de l'avortement se fait moins douloureux. J'ai pardonné à Saddam. Tout au moins, je veux le croire. En tout cas, j'arrive à oublier ce qu'il m'a fait. Il est de nouveau entouré de sa petite bande, et nous descendons tous dans le golfe de Saint-Tropez.

Mes parents ont toujours leur résidence secondaire, et nous déjeunons très souvent dans leur jardin illuminé de splendides rosiers d'été rouges et jaunes. Saddam fait la cuisine, il nous prépare de grandes salades, des brochettes libanaises, un vrai chef! Ma mère, qui s'adapte à mes humeurs, est à nouveau sous le charme de son « gendre ». Il faut dire qu'il se montre très prévenant avec elle, gentil, en un mot, charmant.

Mon père, lui, semble poser sur Saddam un œil nouveau, nettement plus sceptique. Il ne dit rien, mais je le sens inquiet. On le serait à moins : mes parents savent pour l'avortement mais pas pour ma tentative de suicide.

Un matin, le téléphone sonne pour Saddam. Lorsqu'il raccroche, il est très énervé :

« C'est mon oncle, je dois rentrer tout de suite en Arabie, ça y est, je dois faire mon service. Je ne peux plus repousser la date. C'est terrible, il va falloir que l'on se sépare ! Je ne veux pas te quitter ! »

Il m'enlace, m'embrasse, semble vraiment triste. Cela fait longtemps qu'il ne m'a pas témoigné autant d'amour. Je suis émue, et moi non plus je ne veux plus le quitter.

« Viens avec moi à Riyad ! », me dit-il alors.

J'ai beau être très troublée, cette proposition ne m'attire pas du tout. Ce pays n'est guère accueillant pour une jeune Européenne, encore moins quand elle porte un nom comme le mien : « Cohen », difficile de faire plus juif...

« Tu vas changer de nom, ce n'est pas compliqué ! », me rétorque-t-il.

Comment lui faire comprendre qu'en France l'administration c'est quelque chose de sérieux, et que l'on ne change pas de nom comme ça, même quand on sort avec un prince ?

Saddam retourne donc en Arabie Saoudite, et nous ignorons au bout de combien de temps il pourra bénéficier d'une permission. À nouveau, je suis émue de le voir partir. Parfois, je me dis que je suis un vrai cœur d'artichaut.

Quinze jours plus tard, Saddam m'appelle de là-bas. Il est déprimé, il ne supporte pas l'ambiance militaire, ni de devoir se lever à 5 heures du matin pour faire la prière, et obéir à des ordres qu'il juge idiots. Il a déjà demandé, et obtenu, une première permission ! J'imagine qu'il bénéficie de quelques avantages en tant que prince... Il me supplie de venir le retrouver, et j'accepte, une fois de plus. Rendez-vous, donc, non pas à Riyad, mais au Bahreïn. Je ne connais pas ce tout petit pays. Saddam m'a juste expliqué que les Saoudiens y vont dès qu'ils veulent faire la fête, à l'abri des regards de leurs compatriotes, mais tout près de chez eux : ils y vont pour boire, pour acheter de l'alcool, le passer en Arabie Saoudite, et pour certains, dit-il, pour coucher avec de toutes jeunes filles... Évidemment, cela ne le concerne pas ! Selon lui, certaines jeunes Bahreïniennes entrent même illégalement, le week-end, en Arabie, pour satisfaire les besoins sexuels de la famille royale et de ses proches. Tout ça, évidemment, je l'apprendrai au fur et à mesure de mes périples en terre saoudienne...

Je retrouve un Saddam plus amoureux que jamais, tellement heureux de me retrouver que je ne regrette pas d'avoir fait tout ce chemin. Nous ne pourrons jamais nous quitter, j'en suis sûre, nous nous aimons trop. Même si nous nous faisons du mal, de temps en temps. De nouveau, Saddam l'aventurier m'offre une vie en couleurs.

Sa nouvelle folie ? Me faire découvrir son Palais, à Riyad. Je n'ai pas de visa : pas de problème, Saddam me l'assure, je passerai la frontière avec lui, et les gardes-frontières ne me demanderont rien, car « on n'arrête pas un prince saoudien à la frontière bahreïnienne, et encore moins à la frontière saoudienne ». Il a raison. Au volant de son énorme 4 x 4 aux vitres fumées, le prince Saddam se contente d'un petit salut négligent au passage des deux frontières.

Le Bahreïn, monarchie inféodée à l'Arabie Saoudite – les militaires saoudiens prêtent main-forte au pouvoir bahreïmien lorsqu'il est menacé –, ne prend pas le risque de se mettre à dos l'un des potentiels héritiers du trône saoudien. Quant aux militaires saoudiens qui gardent la frontière, ils ferment volontiers les yeux sur le contenu des coffres des véhicules princiers : alcool, armes... Qu'importe ?

C'est ma première rencontre avec l'Arabie Saoudite, et quelle rencontre! Je suis allongée sur la banquette arrière du 4 × 4. J'entre donc tout à fait illégalement sur le territoire de Saddam. Est-ce le signe que je suis de toute façon illégitime dans sa vie? En tout cas, j'avoue que c'est une aventure excitante! Je retrouve les sensations délicieuses qui m'animaient lorsque lui et moi vivions dans l'insouciance la plus totale, les premiers mois de notre amour.

De l'Arabie Saoudite, je ne verrai pas grand-chose cette fois-là. Seulement le Palais royal, et encore, de l'intérieur, et en y pénétrant par l'entrée de service : car ici aussi je suis une « invitée clandestine ». Il est hors de question que la famille royale me découvre, comme si j'étais une épouse légitime, confortablement installée dans les appartements de Saddam ! Le Palais est immense, il n'est pas très difficile de se faire discret. À quoi bon sortir, de toute façon ? Les jardins sont magnifiques, et la villa de Saddam fait plusieurs centaines de mètres carrés. Nous vivons entre la chambre à coucher (et son lit de deux mètres sur deux), le salon d'apparat et son home cinéma, et la piscine à remous sur la terrasse privée. Nous sommes amoureux. Nous ne nous quittons pas. Et nous ne nous disputons pas une seule fois!

C'est un séjour merveilleux. Mais Saddam doit rentrer à la caserne pour deux jours, avant de revenir me chercher et me ramener, toujours clandestinement, au Bahreïn, d'où je reprendrai l'avion pour Paris. Je compte l'attendre tranquillement pendant ces deux jours, au bord de la piscine avec des bouquins. Les repas me seront servis par les employés dans le salon, comme les jours précédents.

Dès son départ, je m'installe confortablement. Mais ma tranquillité va être de courte durée : comment Sultana, la sœur de Saddam, a-t-elle appris que je « me cachais » dans les appartements privés de son frère ? M'a-t-elle vue ? Les Philippines ont-elles parlé ? Je ne le saurais pas, mais il est évident qu'elle a attendu le départ de son frère pour faire irruption dans la chambre où je viens à peine de me réveiller. Elle entre en hurlant, attrape le premier objet qu'elle trouve et me le jette à la figure. C'est une lampe d'ambiance : heureusement, elle s'écrase sur le mur, à un mètre de moi.

Je comprends tout de suite que Sultana n'est pas dans son état normal. Inutile d'essayer de la calmer: je veille juste à garder une distance respectueuse entre elle et moi en espérant que quelqu'un va venir la calmer. Vu ses hurlements qui traversent les murs, ça ne devrait pas tarder.

Sultana m'insulte et crie :

« Candice, tu dégages ! »

Toutes griffes en avant, elle se jette sur moi, me rate de peu. Ses jolis traits sont déformés par la haine. Et puis, tout à coup, elle se désintéresse de moi : sa fureur se porte uniquement sur les objets,

qu'elle insulte à leur tour! Dans sa rage, elle brise les miroirs, les vases, jette la bibliothèque à terre. Je finis par m'asseoir en tailleur sur le lit, sidérée. Quand elle ne trouve plus rien à casser, elle fait demi-tour en me menaçant de me faire expulser par la police saoudienne, et repart aussi vite qu'elle est arrivée.

Éberluée, je regarde le spectacle pitoyable qu'offre maintenant la chambre de Saddam : il y a des débris de verre et de faïence partout, les rideaux de chintz et les tringles sont à terre, elle a même réussi à briser l'un des montants du lit en ébène. Une des bonnes entre doucement, une pelle et une balayette à la main. Elle me regarde gentiment et s'adresse à moi :

« Vous inquiétez pas, madame Candice, de temps en temps la princesse Sultana se conduit comme ça, mais ce n'est pas sa faute... Elle est malade », ajoute-t-elle, en rougissant et en ramassant les débris.

Je passe une journée exécrable, angoissée à l'idée que Sultana revienne finir la besogne commencée. S'en prendra-t-elle directement à moi, cette fois? Je crains aussi qu'elle n'alerte tout le Palais. Quand Saddam arrive enfin, je suis un peu émue en lui racontant toute la scène. Il soupire et me prend dans ses bras :

« Ma famille, tu sais, est spéciale... Et ma sœur a hélas tendance à prendre des substances, euh, nocives... »

Voilà comment j'apprends que, même à l'intérieur du Palais, même après avoir été violemment punie pour sa toxicomanie, la princesse Sultana se fait livrer des drogues diverses et variées, directement au Palais. Rien de plus simple: un cousin, ou un ami, qui vit à Londres ou aux États-Unis, achète de l'ecstasy, ou d'autres comprimés, ou encore des médicaments type morphiniques. Il enfouit le tout dans des tubes de vitamine, de maquillage, etc. Parfois même, il se contente de glisser les comprimés dans une enveloppe matelassée. Il remet le paquet au chef de la sécurité du salon VIP de l'aéroport du pays où il habite et, contre une jolie somme de la main à la main, demande qu'il soit remis au prince ou à la princesse X, sur la Saudi Airlines. Et eux, personne ne les fouille.

Cet incident avec la sœur de Saddam m'a mise très mal à l'aise. Je suis un élément incongru dans ce paysage de princes et de princesses, aux comportements étranges, de palais tous plus majestueux les uns que les autres (à défaut d'être forcément beaux), de richesse étalée, de débauche, de folie en somme. Ce pays me fait un peu peur, et, de toute façon, m'est inhospitalier: jusqu'ici, il ne m'accepte pas vraiment puisque, au Palais, on m'impose un périmètre dont je ne dois pas sortir...

Pour toutes ces raisons, au moment de partir de Riyad, quand Saddam m'invite à le rejoindre à nouveau en Arabie Saoudite,



je refuse :

« Non, Saddam, je ne viendrai pas à Riyad, ton pays n'est pas pour moi. Et, pour tout te dire, j'en ai assez de cette façon de vivre: ça ne rime à rien, je passe mon temps à te courir après, à te retrouver là où tu vas. Si je n'avais pas fait ça, notre couple serait mort depuis longtemps. Mais je n'ai plus d'énergie. Et puis, regarde, pour ta famille, je n'ai aucune existence légale. Tu crois que Sultana m'aurait agressée comme ça si j'étais vraiment ton épouse? Il vaut peut-être mieux que l'on ne se voie pas pendant un moment, que l'on réfléchisse chacun de notre côté... »

Les mots sont sortis tout seuls. J'en suis moi-même surprise. Mais, en m'entendant les proférer, je me rends compte à quel point je suis fatiguée. J'aime Saddam, mais cet amour est trop compliqué. La vie qu'il me fait mener ne me convient plus. Je ne suis plus cette jeune fille qui aimait la jet-set et l'amour passionnel. J'ai mûri, à moins que je n'aie tout simplement vieilli : je suis en quête d'une vie stable, je veux fonder une famille, et je crains que Saddam ne soit jamais prêt. Et, peut-être à cause de l'influence de ma famille, et de celle de mes amis, à ce moment-là je me sens prête à prendre le risque de le perdre.

Depuis quelques mois, mes parents me répètent que notre relation ne mènera à rien, que Saddam est toujours par monts et par vaux, et que je ne pourrai rien construire de stable avec un prince saoudien dont la famille m'est hostile. J'en ai assez, aussi, de devoir cacher mes origines en voyageant dans les pays arabes sous mon deuxième nom, « Ahnine ». Pas de « Cohen », « trop juif », en Arabie Saoudite: interdit par la loi!

Petit à petit, j'ai le sentiment très culpabilisant de ressembler de plus en plus à ce que je déteste : une menteuse, une truqueuse.

La plupart de mes amis, eux, me trouvent simplement triste. Ils en rendent Saddam responsable. Quant à Sarah, elle y va carrément: « Trouve-toi un juif fran çais. »

Quand j'explique à Saddam que je suis profondément lasse de cette vie, je suis très sincère. Je ne cherche pas à provoquer un sursaut de sa part. Et il le comprend parfaitement. D'abord, il ne dit rien. Il baisse la tête. Puis la relève, les yeux un peu trop brillants, et me dit:

« Je comprends, Candice, tu es fatiguée, ça n'a pas été facile pour toi ces derniers temps... Pardonne-moi si je t'ai fait du mal. Je t'aime toujours, je t'aime plus que tout. Je ne veux que ton bonheur: pars, rentre en France, repose-toi, je serai très vite là, près de toi. »

Des paroles « de miel », comme disent les Saoudiens... Sans doute est-il sincère, lui aussi, je vois bien que l'idée de me perdre le fait souffrir. Pourtant, en quittant la terre saoudienne, je suis convaincue que nous n'allons pas nous revoir de sitôt.

# LA RECONQUÊTE

Quelle idiote! Comment ai-je pu être à nouveau aussi stupide ?  
Quinze jours après être rentrée de Riyad, inquiète de ne pas avoir mes règles, j'ai fait un test de grossesse: positif. La tuile. Je paie ma bêtise: j'en avais marre de prendre la pilule, alors que je voyais de moins en moins Saddam. Du coup, je l'ai oubliée à de nombreuses reprises.

Bizarrement, cette fois, je ne ressens ni douleurs ni nausées, mais ça ne change pas grand-chose à l'issue de cette deuxième grossesse: j'ai été inconsciente, à moi d'assumer, et il n'est pas question que je garde cet enfant. Je vais donc avorter, mais cette fois, Saddam ne le saura pas, tout au moins pas avant que cela soit fait. C'est mon corps, non ? Et puis autant m'épargner le type de réflexions que j'ai eues à entendre de sa bouche la dernière fois. Aujourd'hui, je fais un choix personnel, et cela change tout.

Je me prépare donc psychologiquement. Bien sûr, cela m'attriste, m'effraie et me rappelle des moments durs, mais pas question de craquer. D'autant qu'il est bien loin le temps où je rêvais de fonder une famille « tranquille » avec Saddam.

Le lendemain des résultats d'analyse, après avoir quand même pleuré toute la nuit (eh oui, même s'il est décidé, un avortement, c'est traumatisant), je prends rendez-vous dans une clinique. La première date libre, une semaine plus tard, me convient: je veux en finir au plus vite.

Six jours plus tard, soit très exactement à la veille du rendez-vous, Saddam me téléphone. C'est incroyable, chaque fois c'est pareil, on dirait qu'il a un sixième sens : il réapparaît toujours au moment décisif pour transformer le cours du destin. Et là, par souci d'honnêteté, par rancœur ou pour me venger, je ne peux m'empêcher de lui annoncer que je suis enceinte. Je ne lui laisse pas le temps de parler, et j'ajoute qu'il n'a pas à s'inquiéter: je me suis moi-même occupée du rendez-vous pour l'avortement, et dès demain ce sera fini. Au bout du fil, le silence est pesant. Puis j'entends ces mots:

« Mais non! C'est génial, tu es enceinte, on a une chance folle! On le garde, je t'aime, je l'aime, on va avoir un enfant! »

Sous le choc, je suis d'abord souflée. Je me demande si je rêve. Puis la colère me prend aux tripes, j'ai chaud, je sens que la peau de mon visage me tire, je dois être écarlate, et je hurle dans le combiné :

« C'est génial? Génial? La dernière fois aussi c'était génial! Tu te

souviens? Moi, je ne veux pas d'enfant de toi, jamais ! Tu ne le mérites pas ! Et comment tu penses t'occuper d'un enfant? Tu n'es jamais là! On est même pas un vrai couple et toi tu veux que je garde l'enfant ? Alors que tu m'as fait avorter de force, au lieu de m'épouser comme tu me l'avais promis ! Tu es un sale menteur! »

Comme à chaque moment de crise intense, il me répète la même rengaine :

« Pardonne-moi, mon amour, pour tout le mal que je t'ai fait, mais tu dois me croire, ce n'est pas ma faute, tous nos problèmes, c'est à cause de ma famille, je suis en train de régler ça, petit à petit. Bientôt, je pourrai leur parler de toi, je te promets qu'on va se marier, écoute, accorde-moi au moins le temps d'en parler, tu peux bien faire ça tout de même, au nom de notre amour, même si là tu me détestes ! J'arrive demain, recule ton rendez-vous, il faut qu'on en parle, je t'en supplie. Si tu m'aimes tu dois accepter de m'écouter. »

Est-ce que je l'aime? Je ne sais pas, je ne sais plus. Mais, au fond de moi, je ne suis pas prête à me faire avorter une deuxième fois, à subir à nouveau ce traumatisme. D'ailleurs, si j'étais vraiment décidée, je n'en aurais jamais parlé à Saddam, j'aurais fait ça sans qu'il puisse mot dire.

Saddam répète souvent qu'il arrive toujours à ses fins: le lendemain, il est devant moi, à Paris, chez mes parents, où je me repose. Il m'embrasse tendrement sur la joue, et me tend un écrin minuscule : c'est une bague en or blanc, sertie d'un gros diamant. Elle est somptueuse.

Mon frère, Salomon, qui a entendu la sonnette, arrive au bout du couloir; il nous jette un œil inquiet et fait demi-tour. Sans doute va-t-il chercher mon père, pour l'informer que le loup est revenu dans la bergerie!

Dans l'entrée, la porte encore ouverte, Saddam s'agenouille et, sans me laisser le temps de réagir, me supplie de garder le bébé, et me demande en mariage. Il parle, parle, parle : il m'aime plus que tout, il a compris à quel point il m'a fait souffrir, l'idée de me perdre lui est insupportable, ce bébé, quoi qu'il arrive, est un enfant de l'amour, il me jure que, dès son service militaire terminé, nous vivrons ensemble, vraiment. Durant les premières minutes, je suis agacée : croit-il vraiment qu'il peut encore m'avoir avec ces belles paroles, que j'ai entendues cent fois ? Et puis...

Il n'y a rien à faire : dès qu'il devient gentil, je fonds. Je me laisse bercer par la musique des mots. Son ton est sincère. Je connais Saddam: je sais qu'il dit vrai lorsqu'il jure ne pas pouvoir imaginer sa vie sans moi. Peu à peu, mon agacement laisse place à l'émotion. Quoi que nous fassions, quoi qu'il se passe, une chose est sûre: nous nous aimons. Nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre. Cela ne devrait-il pas

nous suffire pour être heureux? Certes, la vie avec lui est compliquée, mais... N'est-ce pas aussi pour cette raison que je suis tombée folle amoureuse de lui ? Au fond de moi, je savais pertinemment qu'avec lui ce serait peut-être dur, mais jamais ennuyeux!

Alerté par Salomon, mon père surgit derrière nous. Il regarde Saddam, agenouillé devant moi, et ne peut s'empêcher de rire :

« Tu es vraiment prêt à tout, toi, hein ? lui lance-t-il gentiment.

— Pour reconquérir Candice, oui, je suis prêt à tout! répond Saddam, en se redressant. D'ailleurs, papa, je suis venu te demander très officiellement la main de ta fille. »

Mon père le regarde fixement, il ne sourit plus. Aussitôt Saddam entame son mea-culpa:

« Papa, c'est vrai, je n'ai pas été très présent ces derniers temps auprès de Candice, mais c'était indépendant de ma volonté... Les affaires... et maintenant le service... Et puis c'est un peu compliqué en ce moment avec ma mère. Mais ça va changer, vraiment, et avec un bébé encore plus, dès que j'en ai fini avec l'armée, dès que maman sera calmée, je te jure que Candice et moi ne nous quitterons plus. »

Il répète sans arrêt à mon père qu'il m'adore, qu'il ne peut pas vivre sans moi, et que nous devons garder l'enfant, qui est un « don du ciel ». Il raconte qu'il aura bientôt un poste d'attaché consulaire, vraisemblablement en Europe, et que nous pourrions enfin nous installer ensemble. Que s'éloigner de sa mère nous facilitera la vie. Mes parents sont sceptiques, bien sûr, mais au fond ils l'aiment bien, et surtout, ils m'ont vue tant souffrir loin de lui qu'ils se laissent amadouer. Quant à garder, ou non, l'enfant, ils me laissent seule juge : ils savent que mon premier avortement m'a traumatisée.

Étonnamment, je me sens apaisée. J'ai déjà reculé le rendez-vous à la clinique; cette fois, je vais l'annuler. Je crois à nouveau en la vie : nous allons bientôt nous marier, et ce bébé est l'enfant de l'amour. Saddam ira chercher les papiers qui lui manquent pour le mariage, à son retour nous prendrons un appartement ensemble, en France, et dans huit mois, nous accueillerons un enfant, notre enfant!

Dans les jours qui suivent, mes parents et Saddam parlent sérieusement du mariage: quelle serait la date idéale? Et le lieu? Paris, ou bien plutôt Saint-Tropez ? Ni mes parents ni le futur marié ne semblent imaginer un seul instant que le mariage puisse avoir lieu en Arabie Saoudite. Je n'interviens pas beaucoup dans la discussion, mais je les couve d'un œil attendri. Saddam explique à mes parents qu'il s'est renseigné et qu'il doit revenir en France avec plusieurs documents pour pouvoir se marier ici, à la mairie comme à la synagogue. Car il entend bien se marier à la synagogue ! Mes parents sont un peu interloqués : comment va-t-il expliquer au rabbin qu'il est juif... mais qu'il ne faut pas le dire?

Dès que nous nous retrouvons en tête à tête, Saddam m'avoue :

« Je n'ai pas voulu être plus précis avec tes parents parce que je ne suis pas totalement sûr que ça marche, mais ce que je veux c'est trouver une solution pour venir vivre en France avec toi, avec vous. Le problème tu le connais, je suis obligé de retourner régulièrement à Riyad si je veux toucher ma rente et le reste. Évidemment, si mes oncles décédaient... Enfin, il faudrait qu'ils meurent tous, d'un coup, tu vois, genre dans un attentat style pendant un enterrement familial, et là, c'est sûr que ça irait plus vite pour prendre la place du roi! Ah! Ah! Je pourrais peut-être commanditer leur mort, *one shot*, un tueur à gages, non ? Je rigole ! Candice ? Fais pas cette tête! »

Le problème, en réalité, c'est que personne, pas même un prince, ne peut sortir d'Arabie Saoudite, ni y entrer, sans un tampon officiel appliqué par les autorités. Le père de Saddam étant décédé, seuls les aînés de ses oncles, Khaled Al Saoud ou Aziz Al Saoud, peuvent lui donner cette autorisation officielle... Et ça ne changera pas, jusqu'à ce que Saddam lui-même soit en âge d'être reconnu comme chef de famille. Qui sait si son oncle le laissera quitter le pays quand il saura qu'il s'est marié avec une Française, en France ? Je comprends rapidement que Saddam ne compte pas informer sa famille de ses projets, et il m'explique très clairement pourquoi :

« En tant que prince, je ne peux de toute façon pas épouser dans le pays quelqu'un de mon choix: c'est le cercle familial qui désigne mon épouse. Évidemment, je peux la refuser, mais de toute façon ma famille, mes oncles en fait, sélectionnera une autre fiancée... Et tu penses bien qu'elle doit être musulmane! Déjà, non saoudienne, c'est compliqué, mais non musulmane c'est pire! De toute façon, ce sera une de mes cousines, pour que nos deux familles soient sûres de la respectabilité de chacun de nous. Mais, si tu veux la place de deuxième ou troisième épouse, ajoute-t-il, ce sera plus simple! »

Mon air furibard le fait rigoler :

« Tu pars au quart de tour, toi ! Ma chérie, tu sais bien que je serais incapable d'aimer quelqu'un d'autre, je t'adore et c'est toi que je veux épouser, toi seule. Mais je ne te présenterai à ma famille qu'une fois le mariage enregistré. Seule ma mère sera dans la confidence. Mais pas question de lui dire pour l'instant que tu es juive, on verra ça plus tard... Tu sais, pour être complètement libre, il faudrait que j'aie un passeport français... Tu ne peux pas m'aider ? »

Saddam souhaite donc obtenir d'abord la nationalité française, et se marier ensuite... Quelle est cette nouvelle lubie ? Je le soupçonne, non pas de vouloir m'utiliser pour obtenir la nationalité française, mais plutôt de vouloir devenir français pour m'épouser légalement en France, sans que sa famille le sache. Il aurait ainsi un pied-à-terre à Paris, où je l'attendrais pendant qu'il parcourt le monde, ou pendant

qu'il passe plusieurs semaines à Riyad ! La vie de couple qu'il me propose ressemblerait donc étrangement à celle que nous menons aujourd'hui. Seule différence: le mariage... Et un enfant, en plus! Saddam doit se dire que cela me rassurera. Mais est-ce vraiment ce dont j'ai envie ? Moi, je rêve d'une vraie vie de famille. Sera-t-il plus présent si nous nous marions, et s'il a un enfant ?

De toute façon, Saddam n'a aucune notion de la réalité: ici, prince ou pas, on n'achète pas son passeport. Tout cela est bien compliqué. Mais j'ai tort de m'inquiéter: cette idée de naturalisation lui passe aussi vite qu'elle lui est venue et, peu à peu, les discussions autour de notre mariage se raréfient. Il ne parle plus d'aller plaider sa cause auprès du rabbin et mes parents n'évoquent plus le sujet. Ne voulant pas me peiner, ils se gardent bien de le critiquer en ma présence, mais je sais qu'ils le trouvent certes attachant, mais tellement immature...

Les semaines passent, et mon ventre s'arrondit. Chaque jour, je me répète qu'un avortement aurait été une immense erreur. Je baigne dans l'allégresse. Je me sens en paix avec moi-même, oublieuse des événements douloureux, uniquement tournée vers le bébé, ce petit être qui grandit en moi, à qui je parle doucement. Saddam et moi nous voyons épisodiquement. Cela m'attriste un peu, bien sûr, mais au fond pas tant que ça: je m'habitue, en fait. Même enceinte, son absence ne me perturbe pas : je me sens totalement envahie par un amour doux et léger envers ce petit être qui grandit en moi.

Parfois, tout de même, je me demande si c'est bien pour ses « affaires » que Saddam voyage sans arrêt. Quand je lui pose des questions précises, il élude. Un jour, il me lâche : « Écoute, ce n'est pas ce que tu crois, il vaut mieux que tu n'en saches pas trop, je ne peux pas t'en dire plus. »

Auparavant, j'aurais gobé cette histoire comme les autres. Mais je le connais maintenant depuis trois ans, et il est loin le temps où de sa bouche ne sortaient que des paroles d'or. Toutefois, je parviens rarement à démêler le vrai du faux : quand ment-il ? Quand dit-il la vérité? Avant, dès que j'avais un doute, par exemple sur ses fréquentations féminines – je ne suis pas idiote, un prince, riche, plutôt beau gosse, et charmant, peut séduire partout où il passe –, je l'affrontais directement, ou bien je lui posais des questions pièges. Pour lui, souvent, c'était un jeu: en discothèque, lorsqu'une fille lui faisait des avances plus ou moins déguisées, il la laissait tout d'abord lui tourner autour, puis tout à coup il venait vers moi, et me montrait la fille du doigt en rigolant. La plupart du temps, elle devenait rouge comme une pivoine. Il me collait à lui, m'embrassait ostensiblement, et la fille en question, ainsi que toutes les autres, comprenaient que j'étais sa propriété, et lui la mienne. Tout au moins, en apparence! Car, dans la réalité, j'avoue avoir fermé les yeux sur certaines de ses

incartades, que me racontaient nos amis communs (forcément bien intentionnés...). Mais cette époque est révolue : aujourd'hui, je ne cherche même plus à savoir. Comme si, peu à peu, cela me devenait indifférent. Il s'en rend compte, je crois, et de nouveau redouble de mots d'amour et de promesses.

Une fois de plus, j'ai accepté de tourner la page: oublions les moments difficiles avec Saddam. J'espère que la paternité va lui mettre du plomb dans la cervelle; mes parents aussi, car ils aiment bien leur gendre. Ils le jugent brillant, gai, enthousiaste, drôle, et ne doutent pas qu'il m'aime. Saddam est parvenu à les séduire, il est aux petits soins pour eux, mais eux craignent son côté fantasque, lunatique. Ils savent qu'il va adorer son enfant. Mais saura-t-il l'élever ? Lui donner de la force, de la stabilité ? Saura-t-il aussi donner de son temps à leur fille, moi ? Le vrai reproche qu'ils peuvent faire à Saddam est de me laisser trop souvent seule, mais puisqu'il promet que cela va changer avec l'enfant à naître... Et ils sont tellement heureux à l'idée d'être grands-parents !

Comme d'habitude, Saddam repart en Arabie Saoudite, et je passe ma grossesse entourée de mes parents et ma famille. Chez nous, il y a toujours beaucoup de va-et-vient : cela m'empêche de déprimer. Saddam réapparaît parfois en coup de vent, passe une nuit à la maison, me jure qu'il n'aime que moi et qu'il va bientôt avoir les documents pour le mariage. Puis il repart. Il vire très régulièrement de l'argent sur mon compte bancaire, toujours généreux, mais il ne me rejoint vraiment que pour les vacances d'été, à Saint-Tropez, dans la maison de mes parents. Je suis enceinte de six mois, et j'ai déjà passé les trois quarts de ma grossesse sans lui ! Enceinte ou pas, je ne constate aucune évolution dans son comportement : comme d'habitude, il n'arrive pas seul, mais accompagné de deux copains. Et, comme d'habitude, chaque soir, comme lors des étés passés, il veut sortir, profiter des nuits tropéziennes. Pas moi. Les nuits tropéziennes me fatiguent, et je ne bois plus une goutte d'alcool: autant dire que je ne suis pas toujours en adéquation avec l'atmosphère festive de Saint-Tropez. Je passe en général les débuts de soirée avec Saddam – et ses amis – puis je vais me coucher. Eux continuent la fête, au Papagayo ou ailleurs.

Seule dans le noir, je ronge mon frein: j'aurais tant aimé que Saddam oublie ses amis, pour une fois, et qu'il passe des vacances tranquilles, juste avec mes parents et moi ! Rien n'est prêt pour la naissance: nous devons acheter un appartement, nous ne l'avons pas fait, je suis donc chez mes parents, et je n'ai aucun meuble pour le bébé.

Le stress me rend nerveuse, agressive parfois, et m'épuise. Résultat: nous nous disputons presque quotidiennement. Je lui reproche de ne

pas prendre soin de moi, d'être trop absent, et une fois de plus de ne m'avoir toujours pas épousée. En retour, il se dit blessé que je passe mon temps à lui faire des reproches, et à mettre sa parole en doute. Un soir, nous nous engueulons si fort qu'il finit par quitter la maison pour aller s'installer à l'hôtel avec ses amis! J'en pleure de rage. Mais j'ai tellement envie de lui courir après, de lui expliquer à quel point j'ai besoin de lui! Je me retiens pourtant, je ne sais pas pourquoi.

À la fin de son séjour, nous nous quittons froidement. Au fond de moi, je suis très malheureuse qu'il reparte. Mais je ne le lui dis pas. Il me promet comme chaque fois de revenir vite, et me laisse la somme nécessaire pour louer un appartement.

Je m'installe donc pour un moment à Saint-Tropez. Au moins serais-je près de ma mère. Ma mère! Heureusement qu'elle est là! Car c'est elle qui est censée m'accompagner à la clinique le jour de l'accouchement, le temps que Saddam arrive. Le bébé, de toute façon, n'a pas l'air pressé. Mais, justement, l'obstétricien m'a expliqué que si j'arrivais à la date exacte du terme, je devrais me rendre spontanément à la clinique pour qu'il déclenche l'accouchement. Saddam est au courant, je le lui ai répété dix fois. Il fera aussi vite qu'il le pourra, et me rejoindra directement à la clinique, en compagnie de sa mère, qui apparemment tient à être présente.

Quand arrive la date prévue, je ne ressens toujours aucune contraction. Je suis inquiète : je sais qu'il est dangereux pour un bébé de naître trop longtemps après la date prévue. Pour plus de sécurité, je me rends à la clinique avec maman. Idée judicieuse: la sage-femme me confirme que je vais rester, elle va déclencher l'accouchement.

Dans la salle d'attente, j'essaie désespérément de joindre Saddam. À plusieurs reprises je tombe sur sa messagerie. Après une dizaine de vaines tentatives, inquiète, j'appelle sa mère, Wardha, sur son portable. La surprise va être encore plus grande pour elle que pour moi :

« Bonjour, c'est Candice. Je n'arrive pas à joindre Saddam, il va bien ? Il n'y a pas de problèmes ? Où êtes-vous? lui dis-je, d'un ton sans doute légèrement angoissé.

— Ben, à Londres ma chérie, bien sûr nous allons bien, et toi, tu vas bien ? Pourquoi tu me demandes où je suis ? »

Tout à coup, un doute me saisit : Wardha ignorerait-elle la date de l'accouchement?

« Je suis à la clinique, ils vont me déclencher. Saddam doit venir tout de suite!

— Quoi ? Déclencher quoi ? Pourquoi es-tu à la clinique? Tu es malade ? »

Cette fois, c'est trop pour moi, j'explose:

« Mais enfin "mama" Wardha! J'accouche aujourd'hui, vous devriez



déjà être là!

— ... »

Le silence dure de longues secondes. Et puis Wardha crie, très fort, dans mon oreille collée au téléphone :

« Mais ce n'est pas possible ! Tu es folle ! Un enfant ? Il faut te faire avorter tout de suite ! Tu dois le faire ! Tu ne peux pas avoir d'enfant de mon fils ! C'est pas lui le père ! »

Je reste muette. Elle éructe dans le téléphone. Je suis à quelques heures d'accoucher, et ma « belle-mère », dont j'attendais la venue, n'est pas au courant que son fils et moi allons avoir un bébé ! Et, quand elle l'apprend, elle devient hystérique ! Cette fois, c'est sûr, c'est une famille de dingues, et je suis encore plus dingue qu'eux de ne pas m'en être rendu compte plus tôt !

Wardha hurle de rage, m'annonce qu'elle va régler ça avec Saddam et me raccroche au nez. Moi, je suis sous le choc. Ma mère, à côté de moi, a évidemment deviné que quelque chose ne va pas, mais elle n'ose pas croire ce qu'elle a compris. Elle me prend la main et me regarde avec angoisse :

« Qu'est-ce qui se passe, ma chérie ? Saddam a un problème ? »

Mais non, Saddam n'a pas de problème : il m'appelle dix minutes plus tard. Devant ma mère effarée, je hurle dans le téléphone :

« Qu'est-ce que tu as à me dire cette fois ? »

— Heu... Non, rien, désolé, j'ai fait la fête avec ma sœur... Ne t'inquiète pas, l'avion est à 16 heures, on a le temps.

— Mais tu es dingue ! Je vais accoucher et toi tu passes la nuit en boîte ! Et tu prends de la drogue ! Et ta mère ? Tu ne lui as rien dit, mais qu'est-ce qui te prend, tu es fou ! »

Une voix pâteuse me répond :

« Hein, euh, ben c'était compliqué... ».

Et là, je comprends : il a tout simplement eu si peur des réactions de sa famille qu'il ne l'a pas informée. Il a préféré noyer tout ça dans l'alcool et la cocaïne, en compagnie de sa sœur Sultana. Depuis deux jours, je n'arrivais pas à le joindre : il a dû faire la fête quarante-huit heures durant. J'arrête brutalement de crier : à quoi cela servirait-il ? Je suis effondrée. Pendant que la mère accouche, le père s'éclate, seul, à Londres !

Saddam tente encore vaguement de se trouver des excuses, mais je raccroche. Je refuse de stresser encore plus le bébé qui va arriver et qui a déjà passé quelques moments difficiles dans mon ventre.

Après toutes ces péripéties, sans doute l'accouchement ne pouvait-il se passer tranquillement. Il faudra une césarienne. Ainsi, Saddam n'aurait de toute façon pu me tenir la main ! C'est d'ailleurs ce qu'il va me répéter, soulagé d'avoir ainsi meilleure conscience. Il arrive juste au bon moment, à la sortie du bloc opératoire. Je suis groggy mais

réveillée, ma fille, notre fille, sur moi. Et, malgré tout ce qui vient de se passer, c'est un merveilleux moment.

Oubliés, les rancœurs, les reproches, les colères, les cris: elle est si belle, notre petite fille! Et nous ne nous disputons même pas pour le prénom: nous l'appelons « Haya ». Haya signifie « vivante », en hébreu. Quel beau présage!

Deux heures plus tard, dans la chambre, je me sens comblée avec mon bébé, épuisée, mais calme. J'en profite pour parler à Saddam :

« Pourquoi as-tu fait ça? Tu nous as mises de côté, Haya et moi. Tu as essayé de nous oublier. Tu m'as dit que ta mère allait venir avec toi, alors qu'elle ne savait même pas que j'allais accoucher! C'est grave, je ne sais pas ce que tu cherches, mais c'est très grave. »

Il bredouille :

« Oui je sais, je t'ai menti, j'ai été lâche, je n'ai pas osé te dire... Je te demande pardon. Je n'ai pas pu leur dire qu'on allait avoir un bébé, ils n'auraient pas compris... Je ne savais pas quoi faire ! »

Et voilà. Une fois de plus, je suis tombée dans le panneau. Je lui ai accordé ma confiance, et me suis fait berner. Je me sens fautive, et idiote. L'amour m'a rendue aveugle et stupide. Maintenant, nous avons un enfant ensemble, ce petit être fragile, qui a besoin de nous pour grandir. Quoi qu'il arrive, nous lui devons amour et protection, tous les deux.

« Écoute, mon cousin Yoni, qui est rabbin, va venir à la clinique pour Haya. Tu pourras discuter avec lui, lui demander conseil... »

Saddam me regarde droit dans les yeux, un sourire étrange aux lèvres, et il se penche tout près de l'oreille de Haya, dont la tête repose sur mon bras. Il lui murmure en arabe:

« Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohamed est son prophète. »

C'est la profession de foi du musulman. Alors, alors seulement, je comprends. Depuis le début, Saddam m'a menti: il n'est pas juif. Il n'a jamais eu de grand-mère juive. Il est musulman, comme toute sa famille, depuis toujours.

Devant mon air effaré, là, dans cette chambre, il m'avoue d'un ton détaché:

« Allons, Candice, je n'avais pas le choix: je savais que jamais, jamais, tu ne me regarderais sérieusement si je n'étais pas, au moins un peu, juif. Et moi, je te voulais. »

# UN NOUVEAU DÉPART?

Deux jours plus tard, épuisée, psychologiquement et physiquement, je sors de la clinique, ma fille dans les bras. J'ai une sensation extraordinaire: je regarde mon bébé, et j'ai l'impression de naître à la vie en même temps que lui. Donner la vie est un immense bouleversement. Haya est là, et c'est comme si toute ma vie avant elle n'avait eu aucune réalité. Elle est mon tout.

Au quotidien pourtant, l'organisation n'est pas facile : j'allaites Haya, et pour tout le reste, Saddam ne m'est d'aucune aide. Il en serait bien incapable, car à part la nuit de mon retour de la maternité, il vit sur le même rythme qu'avant: levé à 14 heures, voire plus, et couché à 6 heures du matin après avoir fait la fête avec ses potes ! Ses potes: à part Jafar, je ne peux plus les supporter. Je me rends compte de ce qu'ils sont : des profiteurs, des pique-assiettes. Et puis je les soupçonne, même s'ils sont gentils avec moi, de me tenir peu d'estime.

En plus de la fatigue, j'ai tellement honte! J'ai été manipulée par l'homme que j'aime, il m'a bernée, j'ai cru, et j'ai fait croire à ma famille, qu'il était juif, comme nous. Ceux pour qui l'identité religieuse n'a que peu, ou même pas du tout d'importance, ne me comprendront peut-être pas tout à fait. Mais je sais que les juifs, comme les musulmans ou les chrétiens pratiquants, sauront se mettre à ma place et imaginer ma peine. Et en cachant la vérité à ma famille, j'alimente ses mensonges à lui. Je me sens nulle. D'autant que tout mon entourage voit bien que ça ne va pas fort entre nous deux, malgré notre magnifique bébé. D'abord, tout le monde s'est étonné que Saddam ne soit pas plus présent pendant ma grossesse. Nous ne donnons plus l'image d'un couple jeune et fou amoureux, comme par le passé, mais plutôt celle de deux personnes qui passent leur temps à jouer au chat et à la souris.

Depuis qu'elle a assisté, à la maternité, à la scène téléphonique entre ma belle-mère et moi, puis aux tensions entre Saddam et moi, ma mère est inquiète. Elle en fait part à mon frère, espérant qu'il pourra peut-être intervenir auprès de Saddam. Salomon ne la rassure pas. Le pauvre, il aimerait bien pourtant! Mais mon petit frère a compris depuis longtemps que son beau-frère, quoique prince, n'est pas tout à fait le conjoint idéal.

À cette époque, mon quotidien n'est pas très rose, mais heureusement, mes parents sont là pour m'aider. Ma mère me rassure

et mon père essaie de détendre l'atmosphère.

La vie reprend, comme avant. Saddam est assez peu présent, mais quand il vient, il reste plusieurs semaines, parfois un mois. Et il adore sa fille, je ne peux pas dire le contraire. Quand il est près d'elle, il s'en occupe vraiment. Il la câline, lui donne son biberon, la change, même! Je me demande souvent si cela fait de lui un bon père.

Heureusement, le grand-père de Haya, mon père, lui, est aux petits soins pour elle. Mes parents m'avouent qu'ils ne comprennent plus du tout nos relations. Je ne réponds rien, que pourrais-je dire? Moi non plus, je ne comprends pas bien. Mais je ne cherche plus à comprendre. Je suis toute à mon enfant, qui m'émerveille chaque jour un peu plus. Très vite, Haya m'honore de son premier sourire. Ses joues toutes rondes et toutes douces me font craquer. Je passe des heures à jouer avec elle, à embrasser ses petits pieds adorables, à la promener sur la plage dans le porte-bébé.

En juin, il fait très chaud, Haya prend son premier bain de mer dans mes bras. Elle n'a pas du tout peur, elle éclate de rire dès qu'une vague l'enveloppe. Je profite de tous ces moments de bonheur avec ma fille, et je n'ai pas envie de m'appesantir sur l'avenir de mon couple qui bat de l'aile.

À la fin de l'été, Haya tousse un peu. Puis beaucoup. Une nuit, sa température monte jusqu'à 40 °C, et je ne parviens pas à la faire baisser. Saddam, heureusement, est là. Il nous conduit à toute allure jusqu'aux urgences de l'hôpital, en pleine nuit. Diagnostic : pneumonie. Haya est hélas allergique à la pénicilline: son traitement est donc compliqué. Elle passe trois semaines à l'hôpital avec une fièvre de cheval. Les infirmières lui font de multiples prises de sang, elle hurle, c'est terrible de la voir souffrir ainsi.

Je ne dors plus, je ne mange plus, je maigris à vue d'œil. Mes parents nous entourent du mieux qu'ils peuvent, mais je suis folle d'angoisse. Un matin, dans la chambre d'hôpital, juste après une énième prise de sang et les hurlements de Haya, en présence de mes parents, Saddam m'annonce qu'il ne supporte pas de voir souffrir sa fille: c'est trop dur pour lui, me dit-il. Il préfère rentrer en Arabie. Mes parents sont médusés, mon père serre les mâchoires et quitte brutalement la pièce. Ma mère nous regarde alternativement, Haya, Saddam et moi, décontenancée. Et moi j'explose, je pleure, d'angoisse, de fatigue, de dégoût, de rage. Et je crie : j'affirme à Saddam qu'il n'est pas digne d'être père s'il ose abandonner son bébé de neuf mois, malade, allongé sur un lit d'hôpital, alors que les médecins n'ont pas encore réussi à trouver le bon traitement. Après une copieuse engueulade, il cède : il attendra que nous soyons rentrées à la maison pour partir... Mais notre fille reste fragile pendant de longs mois.

C'est l'automne, Haya va mieux, et nous fêtons son premier

anniversaire. Saddam est arrivé le lendemain. Au matin, le téléphone sonne : c'est son oncle. Il demande poliment à parler à son neveu. Je vais dans la pièce à côté avec Haya, sans vraiment prêter attention à la conversation. Malgré tout, je ne peux m'empêcher d'entendre quelques paroles. Saddam mélange l'arabe et l'anglais dans la conversation, et un mot s'imprime dans mon cerveau, *guns*.

Je me fige, tous mes sens sont en alerte, je retiens ma respiration: ai-je bien entendu? Les réponses que Saddam semble faire à son oncle ne laissent aucun doute : ils parlent de vente d'armes, de délais non respectés, de millions de dollars à récupérer. Qu'est-ce que c'est que cette conversation ? Que font-ils ? Je colle ma joue dans les cheveux de ma fille, mon sang se glace : je viens de comprendre ce qu'est le fameux business de Saddam, ces « affaires » qui le font voyager sans arrêt, en Italie, au Liban, au Yémen, à Londres, à Bruxelles, à Sofia, et qui le rendent parfois injoignable.

La réalité me saute à la figure: Saddam fait du trafic d'armes. J'essaie de me rassurer: il ne traite sûrement pas avec des maffieux, son rôle est forcément tout à fait officiel, de tout temps les pays ont acheté ou vendu des armes, et surtout des armes de guerre. Mais, ma fille dans les bras, j'ai peur. Quand Saddam raccroche, il m'appelle, et me questionne d'un air intrigué :

« C'était mon oncle. Tu as entendu notre conversation? »

J'ai eu le temps de me recomposer un visage, et je réponds innocemment:

« Non, pourquoi ? De quoi parliez-vous ? »

— Oh, rien d'intéressant, on parlait affaires, je vais peut-être devoir partir plus tôt que prévu. »

Au fil des mois, je repenserai souvent à cette conversation. Et, plus tard, j'aurai la confirmation que Saddam achète des armes.

Durant la petite enfance de Haya, son père rate toutes les étapes importantes de sa croissance, celles qui marquent un cœur de parent: son premier sourire, ses premiers pas, qu'elle fera devant moi et devant mon père, un grand-père gâteau, la vraie figure paternelle dans la vie de ma fille. Il n'entendra pas son premier mot, « maman » ; pas davantage « Chopard », le nom de son chien, un petit yorkshire adorable que mon père lui a offert et qui la suit partout. Mais, malgré ses multiples absences, quand Saddam arrive, Haya crie : « Papa! » et se jette dans ses bras. Les enfants ne sont pas rancuniers.

Parfois, je sombre dans la mélancolie : j'ai vingt-quatre ans et je vis seule avec ma petite fille, à Saint-Tropez. Oui, ma fille est merveilleuse, et être mère m'a profondément changée. Oui, ma situation financière est confortable. Mais je ne suis pas heureuse: je me sens abandonnée. Saddam vient moins souvent qu'avant et, avec Haya, il n'est plus question que je le rejoigne à l'improviste quelque

part dans le monde. Nos chemins s'écartent de plus en plus l'un de l'autre. Pourtant, au fond de moi, je l'aime toujours, et je me dois de tenir le coup, pour notre fille. Je me sens en partie responsable du fiasco de notre relation: j'ai contribué à conforter Saddam dans ses mensonges. Jamais je ne regretterai de l'avoir rencontré, puisqu'il m'a donné Haya. Mais qui sait si notre vie de couple n'aurait pas tourné autrement, si j'avais été moins naïve?

Pourtant, malgré mes déceptions, je dois reconnaître que je n'imagine pas m'attacher à un autre homme. J'ai beau me répéter que nous ne serons jamais une famille « normale », je n'arrive pas à m'en persuader. Je suis indéfectiblement optimiste. J'ai fait une croix sur l'idée du mariage, mais pas sur celle d'un véritable quotidien avec lui et Haya. En attendant, à moi d'assumer tant bien que mal mes choix et mes erreurs.

C'est pourquoi j'accepte la proposition qu'il me fait, un jour de l'hiver 2004 : « Ma sœur Sultana a acheté un appartement à Beyrouth. Elle nous invite tous les trois. Qu'en penses-tu ? »

Il faut dire que, depuis trois ans, toute la famille de Saddam sait qu'il a eu un enfant avec une Française. D'abord parce que Wardha, ma « belle-mère », prend régulièrement des nouvelles de sa petite-fille... qu'elle ne voulait pas voir naître! La première année, elle téléphonait à son fils dès qu'elle le savait à proximité de Haya. Puis elle a osé appeler un jour où Saddam était absent. Je l'ai accueillie gentiment : quoi qu'il arrive, c'est la grand-mère de ma fille. À partir de cette période, je lui ai envoyé des photos, des petits films sur Internet. Finalement, elle a accompagné son fils en France pour faire la connaissance de Haya qui avait déjà six mois. Bref: Haya nous a rapprochées, et Wardha a même montré ces photos au reste de la famille Al Saoud. Pas question pour autant de trop m'afficher à Beyrouth, me prévient-elle: « Tu ne donnes pas de détails sur votre vie, et si quelqu'un te pose des questions insistantes, tu réponds que vous êtes mariés. »

Elle me pousse donc à mentir. Tous ignorent bien entendu que je suis juive... Et donc que Haya, fille du prince saoudien Saddam Al Saoud, l'est aussi.

Haya a deux ans et demi, c'est une enfant joyeuse et facile à vivre. À Beyrouth, son père et moi sommes logés dans un superbe hôtel. Wardha dort avec Haya dans l'appartement de Sultana, la sœur de Saddam, un peu plus loin du centre. Je me méfie évidemment d'elle, après la crise de folie qu'elle m'a fait vivre à Riyad. Mais je me rends très vite compte que, quand elle n'est pas sous l'emprise de la drogue, Sultana est inoffensive, et même agréable. Et surtout, ses filles Abla et Rania s'entendent très bien avec leur cousine Haya: elles ont quatre et cinq ans d'écart.

C'est un séjour merveilleux: Saddam et moi nous retrouvons, amoureux presque comme au premier jour. Et puis, les Libanais sont si accueillants : leur culture, les paysages, la nourriture, tout m'enchant. Haya aussi adore la vie qu'elle mène ici, cela se sent. Elle est toujours d'une humeur sereine, enjouée. Nous passons quelques jours à Beyrouth, puis nous partons tous à la montagne pour dix jours : un chalet a été réservé pour nous. Haya découvre la neige et le ski. Saddam est gentil, doux, drôle... Comme avant. Et, sans doute pour faire oublier ses erreurs passées, sa sœur Sultana se montre attentionnée à mon égard.

Notre fille est visiblement enchantée de passer du temps en compagnie de ses deux parents enfin réunis. Même ma belle-mère fait des efforts pour m'être agréable. Il faut dire qu'elle fond devant sa petite-fille. Nous passons encore quelques jours à Beyrouth au retour du ski : en tout, notre séjour aura duré un mois, un mois durant lequel nous avons vécu tous ensemble, comme une vraie famille, skiant, écumant les boutiques à la mode, dînant dans les meilleurs restaurants.

Ces vacances étaient extraordinaires, mais elles se terminent: Haya et moi rentrons en France, Saddam retourne en Arabie Saoudite. Nous sommes tous deux tristes de nous quitter, conscients d'avoir à nouveau goûté, un mois durant, à l'amour qui nous unissait auparavant. Et conscients de la fragilité du moment. Haya, elle, ne bronche pas : elle a l'habitude que son père vienne et reparte. Et moi, je suis son roc, inamovible.

Deux jours plus tard, Saddam m'appelle:

« Voilà, j'ai une proposition à te faire : moi, bon, je vis en Arabie Saoudite, tu sais qu'il m'est difficile de voyager comme je veux, il me faut chaque fois l'autorisation d'un de mes oncles, et eux ne comprennent pas pourquoi je veux toujours aller en France. Ils ne comprennent pas non plus pourquoi toi, tu ne viens pas vivre en Arabie Saoudite. Et donc... »

Je le coupe aussitôt :

« Oui c'est vrai ça, ils ont raison tes oncles : pourquoi ne nous as-tu jamais demandé à Haya et à moi, de venir habiter en Arabie avec toi ? Tu aurais très bien pu faire les papiers depuis le temps...

— Non, tu sais, ils disent cela, mes oncles, mais en fait c'est impossible, ils savent bien qu'on ne peut pas se marier, c'est très compliqué pour une étrangère de s'installer en Arabie Saoudite... Bon, comment as-tu trouvé le Liban ? »

Un peu étonnée, je réponds :

« Formidable, c'était génial, ce pays est magnifique, les gens sont adorables...

— Est-ce que tu serais prête à y vivre ?

— Comment?

— Oui, pourquoi pas? Ce que je te propose, c'est que tu habites à Beyrouth avec Haya. Moi, pour ne pas avoir de problèmes avec la Cour, je resterai officiellement à Riyad, mais en fait, comme je serai juste à côté, ce sera très facile de venir vous voir: c'est beaucoup plus simple d'obtenir l'autorisation de sortie pour le Liban parce que l'on fait tout le temps des affaires là-bas... Je viendrais très souvent, c'est tout près, même pour un week-end je pourrais venir. »

En mon for intérieur, je me dis que le Liban est également un lieu stratégique pour Saddam, car c'est là qu'il achète les armes dernier cri vendues par la France... Mais, après tout, cela ne me regarde pas, et puis, j'aime Beyrouth, et je n'y serai pas isolée: des amis de mes parents, que je connais depuis mon enfance, y vivent. Enfin, ce n'est qu'à quatre heures d'avion de Paris. Il ne me faut pas longtemps pour accepter. Sous conditions: « Tu tiendras vraiment parole? Tu viendras souvent, tu t'occuperas de ta fille régulièrement? »

— Oui, je te le jure. Tu sais bien que je t'aime toujours et que j'adore ma fille.

— Tu sais, Saddam, je veux bien nous donner une autre chance. Mais ce sera la dernière...

— Je te promets que tout ira bien, j'ai compris beaucoup de choses, tu verras. »

Peut-être à cause de mon caractère un peu naïf, mais avant tout parce que je l'aime encore, et qu'il est le père de ma fille, je veux y croire. Et, comme toujours quand je prends une décision, je fonce. Je prépare tout ce que je vais emmener avec nous au Liban, mes vêtements et ceux de la petite, mais aussi des meubles: je dois de toute façon quitter l'appartement que je loue à Saint-Tropez, alors pourquoi ne pas tout emmener avec nous, puisque nous allons vivre sans doute plusieurs années à Beyrouth?

Mes parents, eux, ne cachent pas leur inquiétude. Ils sont heureux bien sûr que cela aille mieux entre Saddam et moi, et que Haya puisse vivre avec ses deux parents, mais ils craignent qu'une fois encore l'embellie ne dure pas. Le printemps arrive, et notre déménagement est prévu pour la fin de l'été. J'ai du boulot en perspective: aménager notre nouvel appartement et inscrire Haya à l'école maternelle. Saddam est toujours en Arabie Saoudite, nous ne nous sommes pas vus depuis février. Nous décidons de nous retrouver d'abord en juillet en Égypte. Il n'est toujours pas question que je le rejoigne dans son pays et, pour être tout à fait sincère, même si je suis vexée qu'il ne m'y invite jamais, au fond, l'Arabie Saoudite ne me tente guère.

Début juillet, donc, ma fille et moi nous envolons pour Le Caire. À l'aéroport, j'ai un choc: un homme nous attend avec un écriteau sur lequel est inscrit: « La princesse Candice et la princesse Haya. »



Princesse Candice: ça sonne pas mal, non? Évidemment, Haya est ravie. L'homme, c'est Mahmoud, le chauffeur de la famille Al Saoud au Caire. Il ne parle pas anglais, et je comprends juste qu'il va nous déposer à l'appartement familial. J'ai un mauvais pressentiment, et je téléphone aussitôt à Saddam: il ne peut pas venir tout de suite, m'annonce-t-il, car il n'a plus d'argent.

« Ma famille bloque mes finances, à cause de toi, enfin, se reprend-il aussitôt, à cause de ton existence... Je dois attendre le versement de ma prochaine rente pour pouvoir quitter l'Arabie. Mais j'arrive très vite, c'est promis. »

À ce moment-là, Saddam ment effrontément, mais je ne le découvrirais que bien plus tard : en réalité, il ne lui a pas semblé nécessaire d'interrompre un séjour à Djedda pour nous rejoindre au Caire. Il paresse sur le yacht d'un de ses cousins, sans doute très bien entouré. Une façon aussi pour lui, je crois, de montrer à toute sa famille que, malgré mon existence et celle de Haya, il ne change rien à son mode de vie. Ainsi chacun, à la Cour, en conclura que nous ne sommes pas suffisamment importantes à ses yeux pour influencer le cours de sa vie.

Nous allons donc l'attendre. Une fois de plus. Nous ne sommes pas seules dans l'appartement: Wardha, la mère de Saddam, et son second mari, Yamane, un Égyptien (qui sera bientôt son ex-mari), sont là lorsque nous arrivons. L'appartement du sixième étage est en travaux. Bien sûr, il y a pire comme situation qu'être en Égypte, logées, et sans obligations. Le quartier Maadi est l'un des plus beaux du Caire, un de ses rares quartiers verdoyants, et nous avons à disposition une voiture avec chauffeur. Mais l'attente dure. Au téléphone, Saddam se plaint : il n'a pas encore touché d'argent. Et moi, je n'ai plus un sou. Même si je voulais rentrer en France, je ne pourrais pas. Il faudrait que je demande à mes parents de m'aider, ou pis, à Wardha qui sauterait sur l'occasion pour me critiquer auprès de son fils. Je l'imagine très bien : « Tu vois bien que Candice ne fait aucun effort pour s'adapter à notre façon de vivre. Comment veux-tu que cette Française soit prête à devenir une princesse saoudienne? »

Trois semaines plus tard, Saddam, accompagné de sa sœur, arrive enfin au volant d'un Hummer rutilant.

Devant sa sœur, je préfère masquer mon énervement. De plus, il serait malvenu de demander à Saddam des explications concernant la façon dont il dépense son argent, alors que je dépends de lui financièrement.

Sultana, si agréable quand nous l'avons côtoyée au Liban, me semble très excitée. Elle rit pour un rien, s'extasie à genoux devant Haya. Par de mauvaises langues, j'en ai appris un peu plus sur elle: c'est une jolie jeune femme, réputée dans les soirées de la jet-set

londonienne pour son goût immodéré des hommes, pour peu qu'ils soient jeunes, beaux et amateurs comme elle de poudre blanche... Bref: la princesse Sultana est la honte du Royaume, et particulièrement de ses oncles. Les princes passent leur temps à tenter de masquer ses égarements, à payer (ou menacer, c'est selon) les paparazzi afin qu'ils ne diffusent pas de photos compromettantes. La venue de Sultana au Caire n'est que sa deuxième sortie autorisée par le Royaume depuis deux ans, date à laquelle ses dernières frasques en Grande-Bretagne ont valu à l'Arabie Saoudite de régler une faramineuse note d'hôtel (qu'elle avait quitté sans payer, et en faisant un scandale).

Wardha, sa mère, protège comme elle le peut sa fille des foudres du Palais, mais ça ne marche pas toujours. À la Cour, on a compris depuis belle lurette que la princesse Sultana utilise sa rente pour acheter de la drogue et faire la fête avec les garçons qui lui plaisent. Au point qu'elle en oublie parfois l'existence de ses deux petites filles, les cousines de Haya qui étaient avec nous au ski, et qui sont en grande partie élevées par leur grand-mère. J'apprendrais plus tard que ses écarts, Sultana les paie chèrement: violemment corrigée par son oncle, le visage tuméfié, elle a déjà passé plusieurs jours dissimulée sous son abaya, y compris à l'intérieur du Palais.

# LE FAUX MARIAGE

Nous voici en août, et nous sommes convenu d'aller nous installer à Beyrouth à la fin du mois. Mais, au bout de quinze jours, Saddam repart avec sa sœur, toujours selon lui pour une question d'argent. Il nous laisse encore une fois derrière lui. J'essaie de faire découvrir à ma fille les beautés de cette ville et de ses alentours. Nous passons nos journées à nous balader et, au début, Wardha se montre de bonne compagnie. Son mari, issu d'une grande famille égyptienne, est un magistrat très connu : il est ce que les Égyptiens appellent un « pacha ». C'est un homme discret, très courtois, d'une grande gentillesse avec Haya et moi. Nous le voyons peu, car il travaille énormément, part tôt et rentre tard.

Depuis notre arrivée en Égypte, Haya et moi avons un chauffeur à disposition. Ma belle-mère insiste aussi pour qu'une nourrice prenne soin de Haya, afin, dit-elle, « que tu puisses profiter de ton séjour tranquillement ». Je ne vois évidemment pas en quoi Haya m'empêcherait de « profiter », et puis profiter de quoi d'ailleurs ? Je connais déjà bien Le Caire, et je n'y ai pas d'amis. J'en ai marre de ne pas avoir de vraie discussion avec quelqu'un.

Il me faut un certain temps pour comprendre que le personnel employé par la rusée Wardha a une mission : la nourrice et le chauffeur lui rapportent tous mes faits et gestes. Ainsi, je suis sous surveillance ! Quand je téléphone de la maison, la nourrice ou la bonne traîne toujours dans le coin. Et, au prétexte que les Égyptiens sont dragueurs, je ne peux jamais sortir seule dans la rue. Les employés de Wardha surveillent mes dépenses, lui rapportent la façon dont je m'habille, à qui je parle dans la rue...

Je commence à me demander si j'ai fait le bon choix en acceptant de venir passer des vacances au Caire, mais ma mère a toujours rêvé de connaître l'Égypte, et il est prévu qu'elle me rejoigne pour une dizaine de jours. Wardha doit au même moment se rendre en Arabie Saoudite : ça tombe très bien, j'ai envie d'avoir maman pour moi, et de ne la partager avec personne d'autre que ma fille.

Le Caire, vu avec les yeux de ma mère, retrouve tous ses charmes. Même les monstrueux embouteillages du centre nous dérangent à peine : tout à coup, notre chauffeur et sa voiture à disposition me semblent tout à fait nécessaires ! Au cours du séjour de maman, Yamane, le mari de Wardha, dîne quelquefois avec nous. Il nous

raconte de savoureuses anecdotes sur la vie judiciaire égyptienne, et nous passons tous les quatre des moments très agréables.

Un matin, j'accompagne Haya chez le dentiste avec Yamane, dans un quartier un peu éloigné. Maman paresse dans l'appartement. En fin de matinée, quand nous rentrons, je fais une drôle de tête. Maman me questionne, et je l'entraîne sur la terrasse, loin des oreilles de Haya. Mes mains tremblent, je lui raconte l'étrange discussion que je viens effectivement d'avoir avec mon « beau-père » :

« Maman, c'est incroyable, c'est horrible, je ne sais pas s'il fabule ou non... Enfin, donc, d'après lui, ma belle-mère me déteste à un point que tu ne peux même pas imaginer, elle veut m'éloigner de Saddam par tous les moyens et elle veut prendre Haya... Il m'a dit aussi que Saddam s'est confié à lui. Il lui a dit à quel point il m'aime mais qu'il craint que sa mère arrive à nous séparer... Et puis Yamane m'a raconté... Mais là, je pense qu'il invente, ce n'est pas possible autrement... Il m'a dit que Wardha lui a demandé, à lui, d'utiliser "ses connaissances", enfin des hommes de main quoi, pour se débarrasser de moi ! Et il m'a expliqué comment elle s'est déjà débarrassée de son premier mari, le père de Saddam: d'après lui, il avait une très grave cirrhose du foie, et elle l'a fait boire à mort ! »

Maman me regarde d'un air anxieux, elle cherche à voir dans mes yeux si ces terribles accusations tiennent debout. Elle réfléchit quelques secondes. Tout ça lui semble largement exagéré. Un fond de vrai, peut-être... Quoi qu'il en soit, maman essaie de me rassurer, bien que rongée d'angoisse :

« Écoute, Candice, franchement, peut-être bien que Wardha ne t'aime pas beaucoup, et c'est sûr qu'elle préférerait voir son fils avec une princesse saoudienne. Mais quand même, c'est ta belle-mère, en quelque sorte, même si vous n'êtes pas mariés... La mère de Saddam, la grand-mère de Haya ! Je la vois mal penser à te faire disparaître ! Tu dis toi-même que, d'après Saddam, ça ne va pas fort entre sa mère et son beau-père, ils vont sûrement divorcer, peut-être Yamane raconte-t-il ça par dépit ? »

Septembre arrive. Je suis inquiète car je dois scolariser Haya en maternelle, à Beyrouth. C'est mieux pour elle, et même si ça ne dure que quelques mois, cela lui évitera de passer toutes ses journées avec la nourrice ou sa grand-mère, ou avec moi qui commence à déprimer... Pour ma part, histoire de faire utilement travailler mes neurones, je m'inscris au British Council: je pourrais ainsi passer le TOEFL, un examen qui me permettrait de reprendre des études en anglais.

Même si je fanfaronne, les propos de Yamane m'ont fichu un coup. J'imagine mal ce monsieur très digne, respecté, magistrat de surcroît, inventer pareille histoire. Mais je n'ose pas lui en parler, surtout

maintenant que Wardha est revenue. En tout cas, je la regarde différemment: je suis plus distante, et elle le sent. Nos relations se tendent. Je reste courtoise, c'est la grand-mère de ma fille, je la respecte, mais je supporte difficilement qu'elle tente de gérer la vie de Haya et la mienne.

D'abord, elle s'étonne chaque jour que sa petite-fille aille à l'école. En Arabie Saoudite, un enfant n'est pas scolarisé avant d'avoir six ou sept ans, l'équivalent de la classe du cours préparatoire chez nous. J'ai beau lui expliquer qu'en France les enfants fréquentent la crèche puis l'école maternelle dès qu'ils ont trois ans, que c'est bien pour eux, que ça les socialise, rien n'y fait. Et je réalise : l'école française coûte cher, elle me reproche donc de gaspiller l'argent de son fils. D'ailleurs, chaque jour, elle se plaint de ne pas avoir d'argent, alors que son fils lui laisse de coquettes sommes à chacun de ses départs. Elle me tend les factures d'électricité ou de téléphone, pour que je les règle, en général en lui donnant la somme en liquide. Ce que je fais, avec l'argent que Saddam m'envoie. Mais à plusieurs reprises elle affirme à son fils que je n'ai rien payé. Sa façon à elle d'obtenir de l'argent de poche ? Ou de mettre la zizanie dans notre couple ?

Toujours est-il que, pour la première fois depuis que nous nous connaissons, effectivement, Saddam me demande des comptes concernant mes dépenses. Jusque-là, nous n'avons jamais, absolument jamais, parlé argent. Je l'ai dit, Saddam est très généreux. Et, puisqu'il ne souhaite pas que je travaille, encore moins depuis que nous avons un enfant, il estime justifié de subvenir aux besoins de Haya comme aux miens. Grâce à ma belle-mère, donc, même le sujet de l'argent peut devenir source de conflit.

Wardha est une femme imprévisible. Manipulatrice, elle peut se montrer adorable, prévenante, et le moment d'après se muer en harpie, dire une chose et son exact contraire deux minutes plus tard. Elle ment effrontément à tout le monde, y compris à son fils, avec un aplomb redoutable. J'en viens à penser qu'elle a un réel problème psychologique. Après tout, ce ne serait pas surprenant au vu de la vie qu'elle a menée : mariée à treize ans avec le prince Khaled Al Saoud, père de Saddam, elle m'a toujours affirmé que sa famille appartenait à la haute société saoudienne. Saddam, lui, m'a confié un jour qu'elle était, en réalité, bonne à tout faire au Palais du roi : c'est ainsi qu'elle a rencontré le prince Khaled. Il était déjà marié avec une des filles du roi de l'époque. Wardha est donc devenue sa deuxième épouse. Il y en a eu au moins quatre autres après.

Autre aspect de ses humeurs fluctuantes, malgré nos différends, chaque jour Wardha me demande pourquoi nous ne nous installons pas définitivement en Égypte : « Pourquoi partir au Liban? Tu as tout ici, vous avez tout! Vous pourriez rester là, tous! On serait bien

ensemble! » Jusqu'où serait-elle capable d'aller pour ne pas quitter son fils? C'est bien le fond du problème. Elle entretient avec Saddam une relation passionnelle, quasi incestueuse, psychologiquement parlant. Elle ne supporte pas d'être éloignée de lui, encore moins de ne pas être associée à la moindre de ses décisions. Et Saddam, la plupart du temps, se laisse faire. Mais, pour moi, il n'est pas question une seconde de rester au Caire. Je veux vivre au Liban, pas en Égypte. C'était le marché avec Saddam: Le Caire, c'est bon pour les vacances.

Les semaines passent, et Saddam ne revient toujours pas. Avec ma famille, au téléphone, je brode: tout va bien. Saddam est obligé de rester encore un peu en Arabie Saoudite, mais ça va se décanter bientôt. Oui, tout se passe bien avec Haya. Et avec ma belle-mère. Non, je ne déprime pas...

Et puis, tout à coup, je me réveille: pourquoi suis-je aussi passive? Pourquoi rester ici avec ma fille, sans bouger, alors que je ne m'y sens pas bien, alors que ce n'est pas du tout ce dont nous avons convenu avec Saddam? Je comprends que je suis comme dans une prison dorée, sans barreaux, à l'entière disposition de Saddam et avec sa mère comme gardienne. Alors que mes meubles m'attendent au port de Beyrouth ! Car ils sont partis à la date prévue vers la destination prévue, eux...

Quand Saddam arrive enfin d'Arabie, je suis remontée comme une pendule.

« C'est décidé: Haya et moi, nous partons à Beyrouth. Je vais récupérer mes meubles, chercher un appartement, il n'y a aucune raison pour que je reste à supporter ta mère. J'aurais dû faire ça depuis longtemps. Toi, tu viens, tu ne viens pas, tu choisis, mais nous, en tout cas, on va là où il était prévu que nous allions. Je sors, là, je vais à l'agence et je réserve un billet pour moi, un billet pour Haya, et un pour la nounou. Tu nous rejoindras quand tu pourras. »

Une fois encore, il va m'étonner. C'est comme s'il n'attendait que ça pour enfin agir :

« Non, ma chérie, non, on va ensemble à l'agence, je nous prends quatre billets, on part tous demain.

— Mais ta mère ? Comment tu vas faire ? Elle va piquer une crise!

— Non... Elle ne piquera pas de crise. On ne va rien lui dire. »

Et nous partons le lendemain à l'aube, sans faire de bruit, et sans rien dire à sa mère qui dort encore. Saddam se conduit comme un vrai gamin qui ment à sa mère, de peur de se faire disputer.

À Beyrouth, nous atterrissons au grand hôtel Phoenicia, où Saddam a réservé deux suites : une pour nous deux, une pour Haya et sa nounou. Le lendemain de notre arrivée, il se lève tout joyeux, il a pris une grande décision durant la nuit :

« Chez toi, on dit bien que la "nuit porte conseil" ? Eh bien, c'est

vrai : on va se marier! Ce n'est plus possible de continuer comme ça, c'est ridicule, toute ma famille sait que Haya est née. Je vais chercher un imam dès demain. »

Je suis perplexe : est-il sérieux ? Un imam ? Je n'aurais jamais cru que nous nous marierions ainsi. À la mairie, oui, mais avec un imam! Pour moi, c'est trop! Saddam me dit que c'est pour le bien de notre fille, mais qu'il s'agit d'un mariage informel, d'après lui il ne peut être validé tant que le roi lui-même n'a pas donné son accord. Ce mariage est donc purement virtuel! Le jour suivant, j'ai pour recommandation de ne pas quitter la chambre tant qu'il ne m'aura pas appelée. Aucune consigne vestimentaire ne m'a été donnée : je porte mon jean habituel, et un T-shirt.

Quand il me fait signe, je me dirige vers le petit salon de notre suite: il y a là cinq hommes, dont un barbu, le cheikh Mohamed, l'imam. Il me salue de la tête et les cinq hommes, avec Saddam, récitent quelques paroles en arabe. Puis l'imam me tend un document écrit en arabe, et me demande de le signer. Je jette un coup d'œil interrogatif à Saddam, il m'explique que c'est notre acte de mariage, que je dois y apposer ma signature. Je ne comprends pas bien l'arabe et ne le lis pas du tout. Je m'exécute, sans chercher plus loin : pour moi ce n'est qu'un bout de papier. (En réalité, et je ne le saurais que bien plus tard, ce papier en apparence inoffensif est le premier acte délictueux de Saddam à mon égard : c'est bien un acte de mariage, mais il est antidaté – nous sommes en 2006, et la date inscrite est 2004.) Il stipule que je suis chrétienne et renonce à tous les biens en cas de séparation. Voilà, c'est aussi bête que ça: je suis mariée, tout au moins selon la loi divine musulmane.

Les semaines passent. Haya est de nouveau inscrite à l'école maternelle: je fais toujours en sorte que son quotidien soit structuré, même si notre vie est mouvementée. À Beyrouth, notre quotidien est bien plus agréable. Je ne suis plus isolée, enfermée avec ma belle-mère, comme au Caire. La sœur de Saddam vit aussi à Beyrouth, mais je la vois très peu, elle est trop fantasque pour moi. Comme prévu, Saddam revient, avec une nouvelle idée: « Pourquoi louer un appartement puisque l'on va rester là longtemps, sans doute plusieurs années ? Autant acheter ! »

Le discours se tient, mais pour acheter il faut un peu de temps. Pour visiter des biens immobiliers, je n'ai pas besoin de lui. Encore faut-il qu'il puisse les voir à son tour s'ils me plaisent. Or il n'a jamais le temps. Il fait des visites éclair et me dit: « La prochaine fois, je te jure, je prendrai le temps qu'il faudra, groupe-nous des rendez-vous pour visiter... En attendant, profite de la ville, emmène Haya en excursion, éclate-toi ! »

Comment oserais-je me plaindre ? Mes conditions de vie

quotidienne, je m'en rends compte, sont celles d'une riche héritière qui n'aurait jamais à lever le petit doigt pour gagner sa vie. Ma fille et moi logeons dans une suite dans un hôtel cinq étoiles et, même si je préférerais avoir un « chez-moi », je ne peux que reconnaître qu'une fois de plus, pour ce qui est de notre confort, Saddam a bien fait les choses. J'ai un Hummer, avec chauffeur à disposition. Une nourrice est censée éduquer Haya. Et, comme il a peur des enlèvements, Saddam nous a attribué un garde du corps qui nous accompagne dès que nous quittons l'hôtel. Une vie de princesse, en fait. Je devrais donc me sentir heureuse.

Mais je ne le suis pas. Je crains qu'encore une fois Saddam ne soit en train de me manipuler. Qu'il ne tienne pas ses promesses. Moi, je veux un foyer. Je rêve de banalité ! Une maison banale, avec des meubles (mes meubles !), un endroit banal où Haya aura sa chambre, ses jouets, un chez-nous quoi ! À nouveau, je sens que je plonge dans la déprime. Je n'ai plus envie de bouger de l'hôtel.

Ma mère, qui a des antennes, profite de cette période pour me rendre à nouveau visite. Elle comprend immédiatement que je vais mal, et me secoue. Pendant une semaine, elle me fait parler, parler, parler. Et je lui raconte tout : la cohabitation de cauchemar avec Wardha au Caire, comment nous l'avons fuie, et comment Saddam nous joue toujours le même tour – nous planter quelque part où nous passons notre vie à l'attendre. Quand maman repart pour Paris, elle m'a convaincue : Saddam ne changera jamais, c'est un affabulateur et il mentira toute sa vie. Il me faut absolument le quitter.

La peur au ventre, je sais bien que, si je préviens Saddam, il s'opposera fermement à notre départ et me débitera son baratin habituel. Si je veux sortir de cette impasse, je dois agir. J'achète deux billets d'avion par téléphone pour le lendemain. Je sais pertinemment que la véritable fonction de la nourrice, du chauffeur et du garde du corps, c'est de « veiller sur moi ». Me surveiller, quoi. Et que chacun d'entre eux rapporte fidèlement à Saddam, ou à Wardha, leur patronne, tous mes faits et gestes.

Mais j'ai un plan. Une semaine plus tard, je leur explique à tous les trois qu'ils peuvent prendre leur journée du lendemain : nous ne bougerons pas de l'hôtel car un couple d'amis français vient nous rendre visite, et profiter de la piscine et du sauna. Le garde du corps m'informe qu'il viendra tout de même le soir, au cas où mes amis et moi souhaiterions sortir. La nourrice habitant dans une banlieue lointaine, je demande au chauffeur de l'emmener dans sa famille le soir même. Tous les deux sont tout heureux d'avoir une journée libre...

Mais le plus dur reste à faire : mon visa a expiré, et il me faut un visa de sortie. Je dois donc faire tamponner mon passeport à la Sûreté



générale, au plus vite, sinon je ne pourrai pas quitter le pays. Le policier auquel je m'adresse est arrangeant mais, avant de prolonger mon visa, il regarde attentivement le nom de famille de Haya, qui voyage sur mon passeport. Il relève la tête et me demande :

« Où est son père ? »

— À l'hôtel, mais il n'y a aucun problème vous savez, il est tout à fait au courant !

— Madame, je suis désolé, l'enfant porte le nom de son père, Al Saoud, je ne peux pas la laisser... »

Je le coupe d'un air assuré :

« Ah mais bien sûr, je comprends tout à fait, pas de problème, je vous donne son numéro, il est à l'hôtel en train de dormir mais vous pouvez lui téléphoner, c'est pas grave si vous le réveillez ! »

J'ai joué mon va-tout, et ça marche : le fonctionnaire n'ose pas réveiller un prince saoudien... et comme Haya est inscrite sur mon passeport français...

Je ressors donc avec le passeport, libre !

Le lendemain, très tôt, Haya et moi quittons l'hôtel et gagnons l'aéroport en taxi. Dans l'avion qui nous emmène vers Paris, je me sens revivre. Longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Mais j'ai cet homme dans la peau.

Saddam m'appelle le lendemain. La veille au soir, le garde du corps, étonné de ne pas nous trouver, a questionné le réceptionniste de l'hôtel. Ce dernier nous a vus partir avec nos sacs. Saddam n'a pas eu besoin de beaucoup chercher pour nous trouver. Il est hors de lui :

« Mais pour qui te prends-tu pour quitter le Liban comme ça, avec Haya, partir en France sans rien dire ! Tu es complètement folle ! Et tu crois que je n'allais me rendre compte de rien ? Dis-toi que le prince Saddam a des amis partout où il faut ! À la Sécurité générale de l'aéroport, par exemple ! Ils m'ont téléphoné, et si j'avais voulu, je te bloquais avec Haya ! Je t'ai parlé la veille au téléphone, tu ne m'as rien dit, tu n'as pas le droit de partir comme ça. Je te jure que tu vas le regretter ! »

La rage me prend à mon tour :

« Tu me menaces ? Moi ça fait des mois que je t'attends à Beyrouth, d'ailleurs ça fait des années que je t'attends, je passe ma vie à t'attendre ! Je suis fatiguée de t'attendre. Je ne suis pas une pute de luxe que l'on trimballe de chambre d'hôtel en chambre d'hôtel avec une enfant de trois ans ! Alors ou tu prends tes responsabilités jusqu'au bout, ou on se sépare. En France, j'ai une famille, je ne suis pas seule et abandonnée, je peux très bien me passer de toi ! »

Sans doute étonné de la violence de ma réaction, Saddam pose cette question étonnante :

« Mais, et tes meubles ? Ils sont au port, à Beyrouth ! »

— Mes meubles ? Mais je m'en fiche de mes meubles ! Tu en fais ce que tu veux ! Ils attendent au port depuis un an, tu n'as qu'à les laisser là-bas, ou les prendre ça m'est égal ! Ce que je voulais, c'est une vie, une vraie vie ! »

Saddam ne semble pas comprendre que les choses ont changé, qu'il est allé trop loin. Que je me détache de lui peu à peu. Qu'il ne peut pas toujours gagner. Que, certes, je l'aime encore, mais que, cette fois, s'excuser ne suffira pas. Deux jours plus tard, il débarque. Lui qui soi-disant peine à obtenir une autorisation de sortie d'Arabie Saoudite n'a visiblement pas rencontré de problèmes... À peine arrivé, il me demande pardon, me jure qu'il m'aime, qu'il me comprend, qu'il a beaucoup réfléchi, qu'il sait que j'ai raison... Mais je ne veux pas céder.

« Arrête, c'est toujours le même baratin. Moi, je ne veux plus de tout ça, c'est trop compliqué avec toi, avec vous, ta mère, les mensonges... »

Bien sûr, je me sens plus forte qu'en Égypte ou au Liban, je ne suis plus seule, mes parents sont à mes côtés. Malgré tout, un ressort en moi s'est cassé. Saddam m'a épuisée. Je me sens très lasse, mais déterminée : je ne bougerai pas de chez mes parents. Saddam reste à Paris quelques semaines, sans doute espère-t-il me faire changer d'avis. Cette fois, il ne loge pas chez mes parents, mais à l'hôtel. Je n'ai même pas envie de le voir.

Cinq mois vont passer. Cinq mois pendant lesquels Haya et moi vivons calmement, chez mes parents. Ma fille fréquente la maternelle à côté de chez nous, et les jours s'écoulent, sereinement. Cette année passée entre Le Caire et Beyrouth, comme en errance, m'a épuisée.

Haya, elle, est heureuse d'être en France et chez ses grands-parents. Son père n'est pas revenu, mais il l'appelle presque chaque soir. Un rendez-vous téléphonique quasi quotidien, que Haya attend tranquillement : depuis sa naissance, elle a plus souvent parlé à son père au téléphone que face à face.

## LA DEUXIÈME ÉPOUSE

Quand il téléphone, donc, toujours à la même heure, Haya se précipite : c'est son père, elle l'aime. Si je décroche, il me tient son éternel discours : « Je vais bientôt venir, peut-être pas le mois prochain mais juste après, et on va bientôt pouvoir vivre ensemble... »

Je ne réagis même plus, je parle d'autre chose. Et sans doute finit-il par sentir que tout ça commence à sérieusement me lasser. Qui sait si je ne suis pas en train de tourner la page ? Un soir, il demande à Haya de me passer le combiné :

« Ma chérie, comment vas-tu ?

— Très bien, et toi ?

— Euh... Super. Et c'est pour ça que je te téléphone: voilà, je voulais t'annoncer que je vais acheter un appartement à Beyrouth.

— Vraiment ? C'est une bonne idée.

— Oui, n'est-ce pas ? J'ai besoin de toi pour le choisir!

— Euh, non Saddam, je ne crois pas que ça me concerne. Je n'irai plus nulle part, à l'aventure, juste pour te suivre, comme avant. Si tu es vraiment décidé, installe-toi, on verra après ! De toute façon, cela fait cinq mois que l'on ne s'est pas vus, je pense que tu peux te passer de moi pour visiter.

— Mais non, ma chérie, cet appartement, c'est pour nous trois, Haya, toi et moi, pour que l'on soit enfin réunis. Vous me manquez tellement ! S'il te plaît, fais encore un effort ! Je t'aime, tu le sais: rejoins-moi pour choisir l'appartement, ton appartement ! »

Devant son insistance, je concède : « Si tu trouves quelque chose qui te plaît vraiment, tu m'appelles. Je verrai si je peux te rejoindre. »

J'ai dit : « Je verrai. » C'est comme si j'avais déjà cédé.

Quinze jours plus tard, il m'appelle de Beyrouth: il hésite entre deux appartements plus beaux l'un que l'autre. Il m'a réservé un billet d'avion, aux frais du gouvernement saoudien, et au nom de la princesse Candice Al Saoud...

Une fois encore, je décide donc de lui redonner, de « nous » redonner une chance. Mais pas question cette fois d'emmener Haya dans une nouvelle galère. Elle restera chez mes parents. À l'aéroport de Beyrouth, Saddam m'attend dans le Hummer, et sans chauffeur : c'est lui qui conduit. Il a visité plusieurs appartements et en a effectivement sélectionné deux. Le premier m'enchanté: il est grand, beau mais sans décor pompeux, dans le quartier très agréable

d'Achrafieh. Même si je n'ai pas encore tout à fait la certitude d'y vivre avec lui, je ne le freine pas une seconde dans son achat: de toute façon, ça ne pèsera pas très lourd dans son budget.

Nous logeons au Grand Hôtel Coral Sheraton au bord de la mer. Saddam se montre adorable, prévenant, drôle, touchant et très romantique : nous dînons aux chandelles au restaurant Mawal, nous nous promenons à pied, enlacés, sur la promenade du bord de mer... Des années que je ne l'ai pas senti aussi amoureux. Il m'offre une magnifique bague, avec un gros diamant monté. Je retrouve donc le beau prince des années 1990 à Londres qui m'a séduite.

Je ne suis pas dupe : il fait tout pour que je retombe sous son charme. Il a même, enfin, respecté sa parole, en récupérant tous mes meubles au port: cela faisait un an et demi qu'ils y attendaient ! Dix-huit mois d'arriérés de location d'emplacement portuaire pour le container... C'est clair : Saddam veut absolument me montrer qu'il a fait des efforts !

Après cette semaine merveilleuse, me voilà à Paris, expliquant à mes parents que Haya et moi allons à nouveau le rejoindre. Je leur montre des photos de l'appartement avec mes meubles à l'intérieur pour qu'ils y croient vraiment. Il faut dire que je n'en reviens pas moi-même. Saddam semble vraiment avoir changé : par amour pour moi, il a enfin réalisé toutes les promesses qu'il m'a faites pendant des années.

Mes parents ne sont sans doute pas tout à fait rassurés, mais ils ne me l'avouent pas. Ils sont fatalistes, et ils voient bien à quel point je suis heureuse : à l'évidence, j'aime toujours le père de ma fille.

Je me donne tout de même un mois de réflexion, un mois durant lequel j'envisage avec mes parents tous les scénarios possibles. Nous tombons d'accord : si je ne tente pas encore une fois de lui redonner une chance, je m'en voudrai toute ma vie, j'aurai toujours un doute, je me sentirai responsable de l'échec de notre relation. Or, quoi qu'il arrive, il est et sera toujours le père de ma fille : nous serons donc toujours liées à lui, Haya parce qu'elle est sa fille, et moi à travers elle.

À la faveur de vacances scolaires, je retourne donc à Beyrouth, cette fois avec Haya. En débarquant, l'angoisse monte. J'ai un pincement au cœur : et si Saddam m'avait fait le même coup qu'au Caire, s'il m'avait envoyé un chauffeur ?

Mais il est là, tout de blanc vêtu, en jean et T-shirt. Il est superbe. Haya est folle de joie: cela fait six mois qu'elle n'a pas vu son père! Je retrouve Beyrouth et l'appartement avec grand plaisir: enfin, nous allons nous poser quelque part, tenter d'y construire un foyer. Le tout, très important: loin de ma belle-mère. Saddam m'a juré qu'elle ne s'installerait jamais dans cet appartement, qu'ici c'est chez moi, chez nous.

J'avais fini par ne plus y croire. Les premières semaines, j'aménage chaque pièce de l'appartement avec joie: mes draps, mes photos, mes bibelots... Presque toutes les affaires personnelles qui m'ont suivie quand j'ai quitté la France un an et demi plus tôt. J'ai vraiment la sensation de m'approprier peu à peu un territoire. Je suis si heureuse d'accrocher quelques cadres, de retrouver les peluches de Haya... Et elle est encore plus contente que moi d'avoir un foyer avec ses deux parents. Elle est à nouveau inscrite à l'école française, où évidemment elle retrouve ses anciennes copines. Eh oui, à force de bourlinguer, à cinq ans, ma fille a déjà d'anciennes copines d'école!

Durant deux mois, la vie avec Saddam est très agréable. Il ne nous quitte pas. Exceptionnel, comme durée! Il est amoureux, tendre, complice avec moi, joueur, câlin avec sa fille. Il me répète combien il a besoin de moi, combien je lui ai manqué. Et je le crois. Il me raconte toutes les anecdotes qui lui sont arrivées l'an passé. Et certaines d'entre elles expliquent qu'il n'ait pu se rendre en France.

L'une de ces péripéties le fait particulièrement rire: il s'est fait coincer à la frontière avec de l'alcool de contrebande. Ses copains et lui vont en effet régulièrement au Bahreïn ou au Liban pour boire, et surtout acheter des bouteilles qu'ils revendent au marché noir à Riyad : en Arabie, où l'alcool est interdit, une bouteille de mauvais whisky se vend jusqu'à 3 500 dollars!

D'habitude, Saddam n'est pas contrôlé à la frontière, car sa plaque d'immatriculation stipule qu'il est membre de la Cour. Mais, cette fois-là, un douanier veut faire du zèle. Sans doute n'a-t-il pas bien vu la plaque de la voiture. Et ça tombe mal: les copains de Saddam lui ont fait une blague. Ils ont déposé une vingtaine de bouteilles dans le coffre de sa nouvelle Range Rover, sans même les cacher, et sans le lui dire. Un pari entre eux. Très gêné, le pauvre douanier, une fois le coffre ouvert! Trop tard pour faire semblant de n'avoir rien vu. Le pari des copains porte sur le nombre de minutes ou d'heures que Saddam va devoir passer avec les douaniers et la police. Pour l'un, Saddam ne sera absolument pas inquiété. Pour l'autre, les douaniers vont le laisser partir, contraints et forcés, mais pas avant une heure.

« C'est le dernier qui a gagné! », s'amuse Saddam qui trouve la blague très drôle.

Les douaniers ont dû contacter le prince Salman, le numéro trois du régime, qui gère les conflits ou litiges propres à la famille royale, à l'intérieur des frontières comme à l'extérieur. Il a dû intervenir, par exemple, quand une princesse saoudienne a été arrêtée en possession de cocaïne en Grande-Bretagne. Ou quand une autre a quitté le palace français où elle résidait, avec sa bonne, sans régler la note. Ou bien encore quand un prince a violemment tabassé une call-girl... Chaque fois, l'ambassade d'Arabie Saoudite le contacte, charge à lui de régler

le problème, en général avec des liasses de dollars.

Cette fois, pas besoin d'ambassade, le conflit est interne : un coup de fil, donc, et le prince est relâché. Mais il repart sans bouteilles! Avec en prime un joli savon à l'arrivée, et une interdiction temporaire de sortie du Royaume. Cette histoire, qui n'a rien de vraiment drôle, le fait malgré tout encore rire. Bref, Saddam est un vrai gosse, et avec moi il est joueur, charmeur, il se confie à moi « comme à une grande sœur ». Il me répète d'ailleurs que je suis à la fois sa femme, sa maîtresse, sa sœur, sa confidente...

Hélas, après deux mois idylliques, Yamane, le mari de ma belle-mère, téléphone à Saddam : ils sont au Caire, et Yamane refuse de laisser sa femme repartir en Arabie, sauf si son fils l'accompagne (apparemment Yamane a plus confiance en son beau-fils qu'en son épouse). Saddam doit donc aller chercher sa mère en Égypte, puis l'escorter en Arabie! Je ne cache pas mon agacement, mais évidemment je le laisse partir.

J'en profite pour retrouver mes anciens amis qui vivent toujours à Beyrouth. Depuis notre arrivée, je ne les ai pas contactés, préférant profiter à fond de notre toute nouvelle vie de famille. Je les retrouve donc avec plaisir : dans ce pays, ils sont comme ma famille.

Quinze jours plus tard, Saddam est de retour. Avec sa mère. Qui préfère s'installer chez nous plutôt que chez sa fille, à l'autre bout de Beyrouth! Dès le premier soir, Saddam et moi nous disputons violemment. Je lui rappelle ce qu'il m'a promis, que sa mère ne s'installerait jamais plus « chez nous », en tout cas pas plus d'une soirée... Après deux mois sans nuages, Wardha a réussi à plomber l'atmosphère. Saddam et elle s'envolent pour l'Arabie après dix jours de dispute. Je suis déçue, bien sûr, mais ce n'est pas plus mal.

Heureusement, la venue de mes parents va me changer les idées. Ils viennent fêter l'anniversaire de Haya, et visitent pour la première fois Beyrouth. Papa s'émerveille de nos conditions de vie: appartement très confortable et très bien situé, deux employées de maison, un chauffeur et un garde du corps, une excellente école française privée pour Haya. Bref, pour mon père, Saddam, cette fois, semble avoir bien géré la situation. Maman me regarde avec tendresse. À elle aussi, notre vie semble très agréable. Ensuite, Haya et moi rentrons à Paris, où Saddam nous rejoint pour passer les vacances en famille.

De retour chez nous, à Achrafieh, son comportement change : dans la rue, il refuse que nous nous tenions bras dessus bras dessous, comme nous le faisons d'habitude. À la maison, il est agréable, tendre, et s'occupe bien de Haya. Mais, dès que nous sortons, il se montre plus froid. Quand je lui propose d'aller dîner avec des amis, il élude. Lui qui a toujours adoré sortir!

Il se passe quelque chose, je le sens, mais quoi ? À moins que ce ne

soit moi qui me fasse des idées ? Saddam est peut-être devenu plus pudique. Je décide d'en avoir le cœur net mais, alors que je m'apprête, gentiment, à lui poser la question, il me devance. Nous roulons tous les deux dans Beyrouth, après avoir déposée la petite à l'école. Les yeux rivés sur le pare-brise, droit devant lui, il m'assène brutalement :

« Candice, j'ai un problème. Ma famille veut que j'épouse une de mes cousines. »

Pour être tout à fait honnête, je dois reconnaître qu'il ne me prend pas totalement par surprise : au tout début de notre rencontre, à Londres, il m'avait bien précisé que son destin personnel serait fixé par sa famille, et qu'elle prévoyait vraisemblablement de le marier à une princesse, une de ses cousines. Que c'était un ancrage culturel, une tradition très fréquente, et qu'un prince Al Saoud se devait d'épouser une princesse. Mais, tout cela, c'était bien avant que nous soyons vraiment un couple !

Avec lui, j'ai toujours été honnête, même quand je savais que lui me mentait. Je refusais de m'abaisser à l'imiter. Je voulais me donner tout entière. Au fond de moi, peut-être savais-je que notre histoire se terminerait mal : je souhaitais n'avoir rien à me reprocher.

Dans la voiture, je reste muette. Saddam me jette un coup d'œil rapide puis regarde à nouveau la route, et recommence :

« Tu sais, mon amour, ma famille me met la pression, je vais être obligé d'épouser cette cousine, je suis pris en otage, je ne peux pas faire autrement sinon ils me couperont les vivres. Je n'aurais plus rien, je ne pourrais même plus sortir du Royaume. »

Je le laisse parler. En moi-même, la révolte gronde. Mon estomac se tord. Je serre les mâchoires. Pour moi, c'est un cataclysme : nous venons à peine d'entamer, enfin, une vie normale, tout au moins aussi normale qu'il est possible avec un prince qui part régulièrement dans son pays d'origine, sans jamais y emmener la mère de son enfant. Au final, j'aurais eu, quoi, trois mois de tranquillité ? Après dix ans, ou presque, de montagnes russes ?

J'avale ma salive, et je réponds très calmement :

« Écoute, Saddam, je ne veux même pas entendre parler de cette éventualité. Plus jamais. Soit tu vis avec moi et ta fille à Beyrouth, soit tu épouses ta cousine, ou qui tu veux, et tu restes en Arabie Saoudite avec elle. Que tu aies une autre femme parce que ta famille te le demande, parce que tu es un prince, la raison m'est totalement indifférente. Si tu préfères être un gigolo, épouser n'importe qui contre de l'argent et du pouvoir, tu peux me dire adieu. »

Fin de la conversation dans la voiture. Mais le ver est dans le fruit. En apparence, notre vie continue, inchangée. En apparence seulement. Saddam sort souvent avec nous, mais quand il ne me regarde pas, je l'observe, en me demandant avec un pincement au cœur si

je connais vraiment cet homme que j'aime depuis longtemps.

Un matin, tôt, je suis seule avec la femme de ménage dans l'appartement. Haya est à l'école, Saddam a un « rendez-vous professionnel ». Je prends tranquillement mon petit déjeuner sur le bar de la cuisine, quand un hurlement s'échappe de notre chambre où la femme de ménage passe l'aspirateur. Aussitôt après, un bruit sourd, comme si un meuble venait de tomber. Puis, plus rien.

Je me précipite. La bonne est assise par terre, le tabouret sur lequel elle était juchée est tombé à côté d'elle, et elle regarde sans bouger, stupidement, le carton qui s'est ouvert en s'écrasant à ses pieds, après qu'elle a ouvert la porte du placard en haut du mur, là où nous stockons habituellement les valises. Il est rempli d'armes de différentes tailles. Je m'approche et les prends, une à une, regardant attentivement leur allure, soupesant leur poids, déchiffrant leurs marques : Eagle, Kalach, Clok, Bereta, Uzi. Je n'y connais pas grand-chose, mais je sais que ces noms-là sont ceux d'armes de guerre. Une véritable armurerie dans le placard de notre chambre à coucher.

Lorsque Saddam rentre, je l'attends de pied ferme, et l'entraîne dans la chambre. J'ouvre le carton qui est resté à terre. Il me demande d'abord calmement pourquoi il a été sorti du placard. Puis il m'explique tranquillement que ces armes sont destinées à son cousin, qui les achète tout à fait officiellement, afin de les revendre en Arabie.

« Tu te rends compte que la bonne a failli faire une crise cardiaque quand elles lui sont tombées dessus ? Et que Haya aurait pu les voir ?

— Tu as raison, je vais mieux les ranger, en attendant de les rapporter en Arabie. »

Encore un passage de frontière qui promet ! J'avoue avoir été lâche, à ce moment-là : j'ai seulement exigé que ces armes disparaissent de notre appartement. Je n'ai pas cherché à en savoir plus concernant leur origine, et leur véritable destination. J'avais peur de ce que je risquais de découvrir.

Les jours filent, et Saddam tente peu à peu de ramener le sujet du « mariage forcé » dans la discussion. Quand sa mère l'appelle, il raccroche l'air misérable et, si j'ai le malheur de lui demander ce qui se passe, il répond :

« C'est l'enfer, c'est usant, tu ne peux pas imaginer. Comment vais-je faire ? Ils tiennent dur comme fer à ce mariage. Ils n'ont pas trouvé la cousine adéquate mais ce n'est qu'une question de semaines, de mois. »

Parfois, j'explose :

« Mais tu me prends pour qui, à me donner ce genre de détails ? Ta sœur ? Une copine ? Ta serpillière ? Je suis la mère de ta fille ! C'est une torture ce que tu me fais subir ! »

Mais rien de ce que je peux dire ne semble véritablement le gêner. Il



s'excuse, certes, de me faire subir ce « désagrément », mais pour lui, je dramatise inutilement: son mariage, si mariage il y a, ne sera qu'un simple « arrangement » sans aucune influence sur notre vie. Car, dit-il, je sais pertinemment qu'il n'aime que moi. En revanche, pour que cet arrangement fonctionne, il a fait croire à sa famille que lui et moi avions divorcé: quelle princesse, sinon, accepterait de devenir une seconde épouse, après une Française ! Et il me prie de ne surtout pas faire de gaffe, si la rumeur de notre divorce circulait dans Beyrouth, ce serait très bon pour lui... Je le regarde, ahurie par sa muflerie.

Dans ces conditions, pourquoi est-ce que je ne prends pas mes cliques et mes claques, ma fille sous le bras ? Pourquoi est-ce que je ne le quitte pas? Tout simplement parce que je n'arrive pas à croire qu'il mettra son projet de mariage à exécution. Je m'accroche aux quelques certitudes qui me restent: je sais qu'il m'aime, quoi qu'il arrive, et il ne supportera pas de me perdre, j'en suis convaincue. Il me l'a prouvé par le passé. Suis-je trop crédule! Est-ce que je sous-estime le poids de sa culture, de ses traditions ? Ou son amour du pouvoir et de l'argent – car la position sociale est très importante pour eux? Je persiste à croire que je parviendrai à le convaincre. Je ne veux pas aller au conflit.

Ma tactique consiste à faire preuve de psychologie. Je lui explique que je ne mets pas sa religion en cause – d'autant qu'il a toujours respecté mes coutumes, et qu'il se pliait, avec Haya et ma famille, à nos pratiques. Elle permet d'avoir quatre épouses, comme le Prophète, et je respecte les croyants de toutes les religions. Mais il doit aussi respecter ma foi à moi, et dans le judaïsme, l'homme a une seule épouse. Or, pour ce que j'en sais, en aucun cas le Prophète n'a rendu « obligatoire » d'avoir quatre épouses. C'est juste une possibilité. J'explique donc à Saddam qu'il peut tout à fait être un bon musulman, même s'il n'a qu'une seule femme : moi.

Mais, de son côté, Saddam essaie, habilement, par petites touches, de me convaincre que je n'ai rien à craindre d'un mariage « de façade » : son épouse vivrait au Palais, mais pas avec lui. De toute façon, elle aussi se marie par obligation, et non par choix. Elle ne l'aime pas plus qu'il ne l'aime. Ce sera un mariage de papier.

L'atmosphère devient étrange. D'un côté, il se montre prévenant, gentil, et un amant attentionné. Quand il s'éloigne, et que je réfléchis à tout ça, je m'avoue secrètement que je ne suis pas prête à le perdre. Mais, au fond de moi, je me répète que, s'il se marie avec une autre, mon amour pour lui se tarira. Et, enfin, j'aurai le courage de le quitter. N'est-ce pas ce qui pourrait m'arriver de mieux ?

# LA GUERRE

Nous sommes le 12 juillet 2006, je me souviens parfaitement de cette date, il fait chaud à Beyrouth, et ma mère doit arriver le lendemain pour passer une semaine avec nous. J'ai décidé de retrouver des amis à la très jolie plage de Rmila, à une vingtaine de kilomètres de Beyrouth. Saddam, sans doute pour accréditer la thèse de notre « divorce », ne sort plus beaucoup avec moi en présence de tiers. Mais, cette fois, il sent qu'il me perd et fait des efforts ; il tient à venir et prend le volant du Hummer. Il se montre délicieux. Il joue dans l'eau avec Haya, l'assied sur ses épaules et la jette dans les vagues, ce qu'elle adore, comme tous les enfants; il me tartine de crème solaire, bref: ce jour-là, il incarne le mari et le père parfaits.

Nous nous installons au restaurant de la plage pour déjeuner. Le poisson tout juste pêché grille tranquillement sur le barbecue, quand tout à coup nous entendons des tirs. D'abord, nous ne nous inquiétons pas : les Libanais adorent les feux d'artifice et en tirent très souvent pour préparer les fêtes, les mariages. Mais le serveur surgit prestement et nous exhorte à partir, tout de suite: selon lui, ce ne sont pas des feux d'artifice, mais des tirs de roquette, de l'autre côté de Beyrouth. J'attrape ma fille, la serviette de plage, je bouscule Saddam pour qu'il accélère, et nous rentrons chez nous en vitesse.

Une heure après, nous l'ignorons alors, le pont que nous avons emprunté en voiture est bombardé. Nous rentrons épuisés de la journée à la plage et de la soirée, intrigués plus qu'effrayés par les tirs qui se sont tus. Il règne maintenant un calme absolu sur la ville. Nous regardons la télé libanaise qui offre une large place aux tensions entre Israël et le hezbollah, mais aucune attaque n'est évoquée. Nous nous couchons tôt.

À 5 heures du matin, j'entends un choc, un bruit incroyable, mais Saddam dort tranquillement à côté de moi, et j'ai l'impression d'avoir rêvé. Encore embrumée, j'ouvre la porte de la chambre de Haya: elle est, comme à son habitude, allongée en travers de son lit, et dort à poings fermés. Je passe dans chaque pièce, l'appartement est grand, tout est calme.

Le téléphone sonne, je me précipite, effrayée: c'est l'aube, ce ne peut qu'être une mauvaise nouvelle. Je décroche, ma mère crie dans mon oreille :

« Ma chérie! Tu vas bien ? Vous allez tous bien ?

— Mais... maman... oui, on va bien ! Mais qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi m'appelles-tu à cette heure-là ? Tu arrives plus tôt que prévu, c'est ça ?

— Quoi ? Mais Candice, c'est la guerre au Liban ! Tu n'es pas au courant ? L'aéroport est fermé ! Il faut vous mettre à l'abri ! Regarde les infos, ils bombardent ! »

J'ouvre les rideaux : la ville brûle. Des chars roulent au loin sur le pont, en file indienne. Le ciel d'aube est noir ; même à cette distance, je respire une fumée âcre. Et, sur l'eau, des bateaux de guerre avec des tourelles, leurs canons pointés droit sur notre immeuble ! Après l'enlèvement sur sa frontière de deux de ses soldats et la mort de huit autres lors d'une attaque revendiquée par le hezbollah, Israël a décidé d'attaquer le Liban-Sud et Beyrouth. Et le hezbollah riposte à coups de tirs de roquette.

Je referme les rideaux d'un coup sec et cours jusqu'à la chambre en criant :

« Saddam, c'est la guerre, il faut que l'on parte, je ne sais pas ce qui se passe, mais il faut partir ! »

Au téléphone, Wardha nous le confirme : l'armée israélienne vient d'attaquer Beyrouth. Elle se propose de nous accueillir tous les trois dans son palais. (Une opportunité pour elle de nous faire entrer illégalement sur le sol saoudien.) Je tombe des nues devant sa gentillesse toute neuve et, dans la panique, je me laisse facilement convaincre. Je veux fuir ce pays avec ma fille, avec Saddam, et l'Arabie Saoudite n'est pas très loin.

Mais une amie libanaise m'appelle et nous conseille de ne pas partir tout de suite : c'est trop dangereux, l'aéroport étant fermé, nous risquons d'essuyer des tirs si nous prenons la voiture vers la Syrie. D'autre part, le port de Beyrouth est en plein chaos, des centaines de Français et autres expatriés ou touristes vont attendre des heures, des jours, un bateau qui les emmène loin du borborygme libanais. Elle propose de nous accueillir dans un de ses chalets, à Mzaar, dans les montagnes. Soulagée, j'accepte aussitôt.

Saddam, lui, ne comprend pas mon affolement, il est très excité, il prend des photos depuis notre terrasse au vingt et unième étage, avec vue imprenable sur la guerre. Je ne sais pas ce qui lui prend. Je pleure, je crie, et lui me regarde avec surprise.

« Mais c'est rien, ma puce, ça va pas durer ! Reste ! On dira à Haya que c'est des feux d'artifice ! »

Je le regarde, j'ai une illumination : il est fou ! Pas moi, je prépare en vitesse nos valises. Haya, mes amies libanaises et moi partons une heure plus tard, mais Saddam refuse de quitter l'appartement.

Trois semaines durant, nous allons voir la guerre... à la télé. Les premiers jours, je suis terriblement inquiète pour Saddam, resté en

ville. Mais il me rassure très vite en nous rejoignant: la route qui mène au chalet ne craint rien, il peut l'emprunter dans les deux sens sans trop de problèmes.

J'ai honte de l'avouer, mais nous, au milieu des dernières forêts de cèdres du Liban, nous passons un séjour incroyable. Les enfants jouent dans la piscine du chalet, chaque soir nous allons faire un tour au village. Tous les riches libanais qui possèdent une résidence secondaire à Mzaar sont aussi venus s'y réfugier. Il y règne une atmosphère irréelle. La tension est forte, mais nous rions beaucoup.

Saddam fait des allers-retours entre le centre-ville et la montagne. Le soir, il va prendre des photos sur les lieux des combats, il est fasciné par tous ces morts et cette guerre! Et il a l'espoir que le hezbollah vaincra Israël. Je ne l'écoute même plus, ses paroles sont insensées.

Le matin, très tôt, nous entendons les avions de chasse israéliens se diriger vers le centre de Beyrouth. Avant chaque bombardement, ils balancent des tracts pour prévenir la population, afin d'épargner au mieux les civils. Mais les images en boucle à la télévision me font frémir. Au final, il y aura 1 200 morts côté libanais, 400 côté israélien, et des centaines de milliers de déplacés dans les deux camps...

Trois semaines plus tard, nous passons la frontière syrienne, escortés par la sécurité de l'ambassadeur saoudien. Quitter le Liban en guerre est un déchirement. J'aime ce pays. Haya aussi.

Décidément, nous ne sommes pas faits pour vivre une vie de famille comme les autres... Saddam, Haya et moi nous séparons d'ailleurs à nouveau: à Damas, nous prenons l'avion pour Paris, Saddam, lui, repart pour Riyad. Très vite, la guerre libanaise se termine: fin août, nous rentrons chez nous, à Beyrouth. Car, au Liban autant qu'en France, Haya et moi nous sentons enfin chez nous. La rentrée scolaire se passe normalement, et Saddam reste avec nous tout le mois de septembre. Un mois calme, sans disputes. Les tensions de la guerre ont pour un temps apaisé celles de notre couple.

Les mois défilent tranquillement: Saddam va et vient, comme avant. Mais nous nous entendons bien. Même lorsqu'il parle des projets de mariage que sa famille a pour lui, nous réussissons à en discuter, au lieu de nous déchirer. Saddam lui-même semble ne plus prendre cette éventualité très au sérieux, c'est du moins l'impression qu'il me donne. Alors comment pourrais-je, moi, la redouter? D'autant que, pour la première fois, il réussit à nous faire inviter officiellement, Haya et moi, en Arabie Saoudite, en obtenant pour Haya un passeport diplomatique provisoire, délivré par l'ambassade du royaume d'Arabie Saoudite au Liban.

En plein ramadan, donc au plus fort d'une période importante, Haya et moi sommes reçues une semaine par la famille royale. Les oncles de

Saddam, et tout le reste de la famille, sont charmants avec moi. Ils m'appellent « princesse Candice » ! Quant à Haya, ils la traitent comme une reine. Nous sommes donc bien peut-être une famille, finalement?

Nous rentrons à Beyrouth, enchantées de notre court séjour. Saddam, de nouveau, fait des allers-retours. Mais l'atmosphère est tendue dans la capitale libanaise. En janvier 2007, une grève générale a paralysé le pays. Dans notre quartier, on ne se rend pas compte des changements, mais dans les quartiers musulmans, les sunnites et les chiites s'affrontent. En mai, la situation dégénère : l'armée libanaise attaque un camp islamiste de réfugiés palestiniens dans le nord du pays. L'école de Haya ferme avant la fin de l'année et, le soir, le couvre-feu nous empêche de sortir. Personne ne peut prévoir l'avenir : le Liban, ce petit pays merveilleux et meurtri, n'a décidément pas de chance.

C'est alors que Wardha nous conseille à nouveau de nous installer chez elle en Arabie : Haya et moi pourrions passer un mois à Riyad, avant de retrouver mes parents à Saint-Tropez, comme chaque été. L'idée est plutôt attirante, puisque l'Arabie Saoudite, maintenant, veut bien de nous. Banco : nous nous envolons pour Riyad.

Juste avant l'atterrissage, j'enfile l'abaya, la longue robe traditionnelle des Saoudiennes. Cela ne me gêne pas, je l'ai déjà portée par le passé. Je me plie facilement aux habitudes du pays dans lequel je ne suis qu'une invitée. Mais les retrouvailles avec Saddam, que nous n'avons pas vu depuis le mois d'avril, sont étranges : il est tendu, nerveux, sursaute pour un rien, et il a tout oublié de ses manières agréables. Très vite, il me fait comprendre que l'étau familial se resserre sur lui. Cette fois, la réalité nous rattrape : sa future femme a été choisie. C'est une lointaine cousine, et surtout, c'est une princesse de plus haut rang que lui. Nous y voilà, finalement : pour moi, la déconvenue est totale. Ainsi, puisque « la fiancée » a été trouvée, ce mariage auquel je ne croyais pas n'est plus un mirage. Quel choc. Pourquoi alors sa mère et lui ont-ils insisté pour que nous venions à Riyad ?

« Mais parce que ça ne change rien ! J'ai besoin de toi à mes côtés pour traverser cette épreuve... ! », ose Saddam.

Que s'est-il passé dans ma tête à ce moment-là ? Je crois que la rage m'a aidée à contrôler mes émotions. J'ai d'abord décidé, en mon for intérieur, de ne pas faciliter la tâche à Saddam : s'il veut épouser sa princesse, il devra se débarrasser de moi officiellement. Je ne céderai pas la place aussi facilement !

À partir de cet instant, évidemment, nous nous disputons pour un rien. Puis nos querelles se transforment en violents et bruyants accrochages. Wardha ne quitte pas Haya, et l'emmène souvent loin de

nous : je la laisse faire, pour éviter à notre fille d'être témoin de nos disputes. Après une journée folle de shopping avec Sultana et Asma, je retrouve Haya qui m'annonce qu'elle a été présentée au roi ! Et, surtout, sa grand-mère l'a emmenée visiter une école saoudienne... Et ma fille ajoute :

« Maman, j'en ai assez, je veux rentrer chez mamie à Saint-Tropez, j'aime pas ici. Maman, Wardha m'oblige toujours à jouer à la princesse, et moi j'aime pas ça ! »

Bien sûr, je demande des comptes à ma belle-mère concernant la visite de l'école saoudienne. Elle ne se démonte pas :

« Mais, ma chérie, c'est pour vous, pour le cas où vous ne pourriez pas retourner rapidement au Liban, si la guerre civile se prolonge, au moins Haya a sa place dans une bonne école ici à Riyad ! »

Je manque de m'étrangler :

« Tu plaisantes, j'espère ! Il n'est pas question une seconde que nous restions en Arabie ! Si nous ne pouvons pas rentrer au Liban, notre pays c'est la France ! »

Wardha ne répond pas, mais je sens que les hostilités ont repris. Par une des employées qui m'aime bien, j'apprends que ma belle-mère a abreuvé la famille royale de ragots me concernant : je suis une fille d'origine très pauvre, sans famille, et j'ai bien sûr fait un enfant à son fils par intérêt. Malgré tout, elle m'aime bien, et je lui fais pitié ! Elle fera donc tout son possible pour me garder au Palais, et m'éviter de retourner à la rue... bien que son fils et moi soyons divorcés !

J'apprends donc ainsi que mon statut est celui d'« ex-femme de Saddam ». Celle que l'on supporte, parce qu'elle est la mère de la petite princesse. Saddam ne souhaite apparemment pas être mêlé au conflit : il brille par son absence, impossible de l'attraper pour discuter. Il ne me donne même pas l'occasion de tirer au clair l'histoire des ragots me concernant. Tant pis, j'agirai comme si de rien n'était.

La situation m'agace rapidement et je ronge mon frein en silence, pas question pour moi d'affronter Wardha directement : je la sais vicieuse, je me méfie d'elle, d'autant que je ne veux pas trahir l'employée qui m'a tout raconté. Finalement, malgré mes résolutions, je n'ai plus qu'une envie : rentrer en France avec Haya. Après tout, qu'est-ce que je peux gagner à rester ici, avec un compagnon qui joue les courants d'air, et une belle-mère qui m'humilie ? Notre retour est pour bientôt, et je compte les jours.

Pour me détendre, je vais à la salle de sport de notre quartier. Et là, je découvre une Arabie Saoudite au visage surprenant : les femmes qui s'entraînent avec moi ont entre vingt et trente ans, et sont toutes issues de la grande bourgeoisie ou de la famille royale. Elles entrent dans la salle de gym en burqa. Une fois tombée l'abaya, je découvre des jeunes femmes maquillées comme si elles s'apprêtaient à tourner

dans un film! Elles font du vélo, du rameur, du step, couvertes de bijoux en or, et elles passent leurs séances à recevoir ou passer des coups de fil avec leurs portables dernier cri, et à donner des rendez-vous à leurs amis ou leurs amants...

Je me rends aussi compte de l'importance de l'homosexualité, y compris dans la famille royale. Officiellement, il n'y a quasiment pas d'homosexuels en Arabie, et ceux qui le sont passent pour des pervers et sont sévèrement punis par la loi. Dans la réalité, toutes les formes de sexualité sont pratiquées en Arabie Saoudite, comme ailleurs, mais dans le secret des alcôves et des hammams.

Ces découvertes me mettent mal à l'aise. Cela me rendait le pays plutôt familier, car, comme beaucoup de gens, je craignais qu'il ne soit totalement étouffé par la religion. Mais les buveurs saoudiens, je m'en rends vite compte, sont outranciers : là où un Français boit deux whiskys, un Saoudien en boit six.

Saddam ne s'est pas vanté de certaines autres coutumes, que la famille royale pratique au mépris de toute moralité: le vendredi, après la prière, des prostitués, hommes et femmes, attendent patiemment les hommes sous une tente. Je suis choquée que des croyants osent se comporter ainsi au sortir du lieu de culte !

L'Arabie Saoudite est décidément pour moi un mystère. Sans doute n'ai-je pas tous les codes pour comprendre ce pays et ses subtilités. Mais ce que j'en découvre, tout au moins dans le cercle privilégié des membres de la Cour royale, me laisse pantoise. Je devine que tout ce qui est interdit y est pratiqué, et même recherché. L'adultère y est non seulement répandu, mais plutôt synonyme de réussite : en petit comité, les femmes se vantent d'avoir trompé leurs maris, et donnent tous les détails de leurs aventures, y compris les plus intimes, comme si elles tenaient là une revanche.

Un soir, enfin, je parviens à voir Saddam seul, sans sa mère dans les parages. Je lui explique que, cette fois, nous allons nous quitter, puisqu'il va se marier. Mais il ne voit pas du tout les choses comme ça! Il m'aime, je suis la mère de sa fille, donc je dois rester près de lui : pour lui, l'équation est aussi simple. Il me répète encore une fois que ce mariage n'est pour lui qu'un « ascenseur social », puisque la cousine qu'il doit épouser est l'une des très nombreuses filles du roi.

Mon manque de compréhension l'énerve, ose-t-il me dire! Si je l'aime, je dois comprendre, insiste-t-il, et vouloir ce qu'il y a de mieux pour lui ! Il veut tenir un rang important, il n'a pas d'autre choix. C'est sans doute vrai : Saddam a largement compromis sa carrière potentielle d'ambassadeur, puisqu'il n'a pas fini son service militaire. En tant que prince, il ne lui a pas été très compliqué de l'interrompre quand il l'a souhaité. Mais tout se paie: il y a des règles à respecter, aussi ne pourra-t-il plus devenir ambassadeur. Épouser sa

cousine lui permettrait de rattraper ses erreurs en obtenant un poste de conseiller diplomatique.

Calmement, je lui répète que rien ne me fera changer d'avis. C'est peut-être le seul sujet sur lequel il ne réussit pas à m'influencer. Avec l'homme que j'aime, je n'ai pas beaucoup d'exigences, mais je ne tolérerai pas l'acceptable. La conversation s'arrête là, chacun campe sur ses positions mais, à partir de cet instant, son comportement change peu à peu. Il a visiblement décidé qu'il parviendrait à m'influencer.

Chaque jour, au saut du lit, il me dessine un portrait de ce que pourrait être notre vie si je restais, malgré son mariage, au Palais, avec lui. L'idée me fait horreur, et je le lui explique, très fermement, mais sans crier. Je suis absolument déterminée, lui dis-je, et s'il persiste, nous devons nous séparer ici, à Riyad.

Mon calme l'énerve au plus haut point, et nos relations empirent chaque jour. Il devient agressif, d'abord dans le ton qu'il emploie, puis les mots. Enfin, un matin, au petit déjeuner, devant Haya, il me traite de « pauvre conne », renverse son jus d'orange d'un revers de main, se lève et claque la porte. Haya le regarde partir, stupéfaite. J'ai les joues en feu, mais je me contiens. Je refuse que notre fille s'inquiète pour nous.

« Ne t'inquiète pas, bichette, papa est un peu fatigué, il n'a pas voulu dire de gros mots, c'est sorti tout seul. »

Non seulement Saddam ne s'excuse pas, mais au contraire, il devient de plus en plus odieux. Il me traite mal. Si je le lui fais remarquer, il me dit de « la fermer ». J'essaie de discuter avec lui, mais il n'y a rien à en tirer. À force, il commence à me faire peur. Même son regard a changé: dur, impitoyable. Parfois, j'ai l'impression qu'il veut en finir avec moi. Est-ce ma faute? Est-ce parce que je ne réussis pas à trouver les mots qu'il faut?

Le pire va se produire, une nuit. Jamais je n'aurais pu imaginer une telle scène entre nous. Nous nous sommes toujours merveilleusement entendu sexuellement, mais je n'ai évidemment plus aucune envie de faire l'amour avec cet homme qui me maltraite. Comme toutes les femmes, j'ai besoin de tendresse pour avoir envie d'un homme. Saddam ne l'entend pas de cette oreille.

Pour la première fois, un soir, alors que je me refuse à lui, il me giflé si fort que ma tête va cogner le bois du lit. Je suis un peu sonnée, et il en profite: la suite sera terrible pour moi. La tête me tourne, il m'écarte les jambes de force, pèse de tout son poids sur moi. Haya dort dans la chambre à côté. Je ne veux pas crier, je lutte en silence mais je ne parviens pas à le repousser. Saddam me viole.

À partir de cet instant, quelque chose en moi se brise. Je me sens sale, humiliée, anéantie. Je sais maintenant qu'il est capable de tout et



je suis incapable de trouver une solution pour me sortir de ce guêpier. Je ne mange plus, et je suis terrorisée à l'idée qu'il recommence. C'est ce qu'il fait, et je ne suis qu'une pauvre chose, incapable de me défendre vraiment. Je subis ses caprices, mais je ne participe pas aux ébats : je ne suis qu'un bout de bois, j'attends que ça s'arrête. Et ça le rend dingue. C'est ma seule façon de me révolter. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, ce qui lui arrive. Qui est cet homme? Comment ai-je pu l'aimer?

Un matin, Wardha me trouve en larmes dans la chambre. Je suis tellement perdue que je me confie à elle. Voilà ce qu'elle me répond : « En Islam, ma fille, une bonne épouse doit satisfaire tous les besoins de son mari, même ceux qu'elle ne comprend pas. »

# FUIR RIYAD

Avec les grosses chaleurs de juin, une question lancinante me taraude: que fais-je ici, aux côtés de cet homme que je ne reconnais plus? Je suis angoissée, meurtrie, épuisée: je veux rentrer en France avec ma fille. Je tente de l'expliquer gentiment à Saddam. Mais il ricane, d'un rire mauvais. Je le reconnais à peine. Son visage est fermé, il ne me regarde jamais dans les yeux. Il ne nous laissera pas partir comme ça, c'est évident, et sans son accord, je ne peux pas quitter l'Arabie Saoudite: il me faut l'autorisation royale, que lui seul peut obtenir. Si j'insiste, il s'énerve. Comme quasiment tous les Saoudiens qu'il fréquente, Saddam est armé. Et fantasque. Et tellement habitué à ce qu'on lui obéisse...

Je commence à me sentir piégée. Je me rends aussi compte que je suis de moins en moins souvent seule avec ma fille: soit sa grand-mère est présente, soit une Philippine, bref, cette situation est malsaine. Une petite lampe rouge, signal d'alerte, s'allume dans mon cerveau : Saddam a-t-il décidé de nous garder, Haya et moi, coûte que coûte ? La proximité des vacances scolaires me rassure: il est prévu que, comme chaque année, Haya et moi passions le mois de juillet en France, sur la Côte d'Azur, avec mes parents. Jamais Saddam ne s'y est opposé.

Dans cette atmosphère délétère, Wardha et moi allons aussi nous disputer très violemment. Jusque-là, même lorsqu'elle se montrait intrusive, voire agressive, je temporisais. Je ne me suis jamais permis de lui répondre: elle est la mère de Saddam et la grand-mère de Haya. J'ai été éduquée dans le respect des adultes et des personnes âgées. Je tâche donc toujours de rester courtoise. Mais à présent, Wardha se mêle trop de notre vie, et je dois vraiment me contenir pour ne pas hausser le ton.

Saddam est toujours un oiseau de nuit. Il dort en général jusqu'en début d'après-midi, et ressort vers 22 ou 23 heures. Entre-temps, il passe dix coups de fil à ses amis, pour organiser sa soirée, ou parler voitures, prochaines vacances, ou encore expliquer dans quelle soirée il a été vu... Bref, des discussions totalement futiles. Parfois, lorsque je les entends, je me demande où est passé le Saddam que j'ai connu à Londres, celui qui portait beau mais ne se prenait pas au sérieux, celui qui inventait tout le temps quelque chose pour m'épater, celui qui me faisait rire, celui qui était doux, tendre et généreux.

Un matin, mon réveil sonne vers 10 heures, et Saddam n'est pas allongé près de moi. C'est inhabituel, car il ne « découche » pas habituellement. En général, à cette heure-là, il est profondément endormi à mes côtés. Même si, depuis quelque temps, j'éprouve une colère profonde envers lui, je ne peux m'empêcher d'être un peu inquiète. À 11 heures, toujours pas de nouvelles. Wardha est également absente, et injoignable. Devant Haya, j'essaie de masquer la panique qui commence à me gagner: je ne connais quasiment personne dans ce pays, qui vais-je pouvoir appeler pour savoir où était Saddam hier soir ?

Le téléphone sonne : je me précipite sur le combiné, le cœur serré, persuadée qu'il va être messenger d'une mauvaise nouvelle. C'est Ibrahim, le secrétaire particulier de Saddam (en fait, son homme à tout faire) : il m'annonce que Saddam a eu un grave accident de moto. Il est hors de danger, mais hospitalisé dans un état sérieux. Il me demande. Mon cœur bat très fort. Mon Dieu, je l'aime encore ! Je ne veux pas qu'il meure ! Immédiatement, je l'imagine roulant à trop vive allure sur son énorme Yamaha. Il a sans doute bu beaucoup d'alcool et sûrement fumé du shit.

Je confie Haya à la nourrice en la rassurant : son père est blessé, mais il va bien. Je ne sais pas dans quel état exactement je vais trouver Saddam à l'hôpital, et je préfère éviter un trop grand choc à ma fille: elle lui rendra visite plus tard.

J'ai bien fait car, quand je pénètre dans sa chambre, Saddam a des tuyaux partout et des bandages sur l'ensemble du corps : dans sa chute, la moto l'a entraîné avec elle et il est brûlé au deuxième degré sur plusieurs parties du corps. Pour éviter qu'il souffre le martyre, il reçoit de la morphine à haute dose.

Je me penche vers lui, très émue, les larmes aux yeux, je lui caresse doucement les cheveux, et je relève la tête : dans un coin de la chambre, Wardha est assise, sans bouger. Elle me regarde fixement. J'ouvre les lèvres pour lui demander des nouvelles précises de l'état de Saddam, et je m'interromps, bouche ouverte: si elle est là, c'est qu'elle a su avant moi que son fils avait eu un accident. Et elle ne m'a pas prévenue. Brusquement, elle se lève, s'approche de moi, et siffle rageusement entre ses dents :

« Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'as rien à faire là, tu n'es pas son épouse ! »

Je suis sidérée : c'est la même qui, quelques mois plus tôt, a insisté pour que je fuie la guerre civile en me réfugiant chez elle, qui a insisté pour me loger dans leur maison au Palais, la même qui ne quitte plus Haya, ma fille. La colère m'étouffe et les paroles sortent de ma bouche sans même que j'aie conscience de les avoir prononcées.

« Jusqu'à preuve du contraire, c'est avec moi que Saddam vit ! Et

c'est le père de ma fille! Alors, maintenant, stop, reste en dehors de notre couple auquel tu veux tant de mal ! »

Je comprends vite que Wardha est tout bonnement jalouse : dans son délire, Saddam m'a réclamée, moi, et pas elle. Oui, c'est une mère abusive, et ses relations avec son fils sont très particulières. Deux jours plus tard, alors que Saddam est toujours dans un coma provoqué, elle me demande fermement de quitter l'hôpital : « La famille va venir, me dit-elle, ses oncles, ses tantes, ses cousins, tu ne peux pas rester, tu sais bien que vous n'êtes pas mariés... Haya, elle, doit rester: c'est sa fille et c'est une princesse, elle a du sang Al Saoud dans les veines. »

Je suis évidemment très énervée, mais je n'essaie pas de lutter : après tout, cela va me permettre d'organiser notre retour à Paris. J'ai bientôt mon père au bout du fil, et je lui raconte tout, enfin presque tout, ce qui se passe depuis que je suis là, deux mois seulement, mais deux mois qui m'ont paru durer deux ans.

Mon père m'écoute, sans un mot, et quand j'ai fini:

« Rentre. Tout de suite. Prends la petite et viens. C'est grave ce qu'ils te font, j'ai peur pour vous.

— Mais je ne peux pas! Je ne peux pas quitter le pays sans l'autorisation du Royaume, et Wardha a nos passeports! »

Une semaine plus tard, Saddam sort du coma. Il va mieux, mais restera plusieurs semaines hospitalisé. Sa mère continue à faire barrage à ma venue auprès de lui, et, apparemment, Saddam préfère ne pas se disputer avec elle : il me téléphone en cachette! Il me supplie de passer à certaines heures très précises... quand le défilé de princes et de princesses de sa famille s'arrête : en gros, au moment des prières et de la sieste.

« Tu me demandes de venir mais il faut que je me planque, c'est ça? Mais pourquoi ? Je ne comprends pas, ils savent très bien qui je suis, et que je suis la mère de Haya! Qu'est-ce que ça peut faire qu'ils me voient? Tu as honte de moi ou quoi ? »

Son hypocrisie m'attriste, mais je vais tout de même le rejoindre, comme il me le demande : quoi qu'il arrive, pour le moment il est dans un lit d'hôpital, il a failli mourir, il souffre. Je suis émue lorsque je le vois aussi mal en point. Est-ce à dire que je lui pardonne les viols qu'il m'a fait subir ? Non, mais je fais la part des choses : la souffrance, la mort effacent momentanément les pires moments. Et puis... j'ai intérêt, pour pouvoir partir, à me rendre aimable. Je suis aux petits soins pour lui, je lui apporte des plats que j'ai cuisinés exprès, je le fais rire. Je l'attendris. Je suis heureuse de voir qu'il a moins mal, mais, au fond de moi, je ne pense qu'à partir, à quitter ce pays, à rejoindre ma famille.

Dès que Saddam se sent mieux, je lui rappelle que mes parents nous attendent à Cannes, où ils ont loué une maison pour un mois. Nous

pourrions aller les rejoindre dès qu'il sortira de l'hôpital. Il est d'accord. Il charge son secrétaire d'établir les papiers nécessaires pour que nous puissions quitter le pays tous les trois, comme prévu, « dès qu'il sera suffisamment en forme pour nous accompagner à l'aéroport »...

La convalescence de Saddam à la maison va prendre plusieurs semaines. Ses pansements doivent être changés tous les jours et, au début, il ne veut pas d'autre infirmière que moi.

La maison de Wardha jouxte la nôtre, et je vois des femmes tout en noir, aux yeux soulignés de khôl, qui passent et repassent devant notre porte avec une sorte d'encensoir : elles jettent des gouttes odorantes en notre direction. Je comprends assez vite qu'elles sont en train de « désenvoûter » notre maison. Elles me font peur. Saddam doit aussi prendre chaque jour une cuiller d'un breuvage étrange, et il me confirme: c'est pour lutter contre « le mauvais œil ». Celui qui lui a fait avoir un accident, ou bien celui qui l'a fait me rencontrer? Sur l'insistance de sa grand-mère, Haya aussi prend cette mixture, qu'elle a tout d'abord bien du mal à avaler.

Dès qu'il parvient à marcher seul, avec une canne, Saddam perd sa gentillesse. Mais il n'est plus agressif. Il ne m'appelle plus du ton mi-chaleureux mi-plaintif qu'il utilisait jusque-là, d'ailleurs il ne m'appelle quasiment plus, il est plus froid à mon égard, s'absente souvent sans prévenir. Je sens que quelque chose se prépare.

Un matin, je lui pose la question :

« Quand partons-nous sur la Côte d'Azur? »

Il a une réponse étonnante :

« Je pars seul, tu partiras après. »

D'un coup, l'angoisse monte en moi : mon père a raison, Saddam est en train de me piéger; il veut se débarrasser de Haya et de moi car il se marie.

« Comment ça, tu pars seul ? Chez mes parents ?

— Oui, je dois aller en Italie, j'ai des choses à faire, des rendez-vous d'affaires, et il n'y a que des hommes, tu ne peux pas venir avec moi.

— Mais tu as dit à mon père que c'était d'accord pour Cannes, il nous attend depuis une semaine... »

Je bredouille. Au fond de moi, j'ai très peur. J'essaie de garder mon calme, et de lui parler gentiment :

« Appelle papa au moins, vois avec lui ? »

Je compte sur mon père pour lui tirer les vers du nez, peut-être même le faire changer d'avis. Mais, au téléphone avec mon père, Saddam semble décidé :

« Non, vraiment je suis désolé, je suis débordé, j'ai plein de gens à voir en Italie. J'ai rendez-vous avec M. Beretta, mais si vous y tenez les filles vont vous rejoindre et j'arriverai après. »

Je retiens mon souffle: Haya et moi allons-nous réussir à quitter ce pays ? C'est devenu une obsession : nous devons absolument partir, maintenant. Librement. Tant que nous ne serons pas dans un avion, je me sentirai mal. Ma mère aussi, puisqu'elle m'appelle à son tour, et je sens dans le ton de sa voix qu'elle n'affiche qu'un calme trompeur :

« Ma chérie, il faut que tu viennes le plus vite possible, je crains que ça ne se complique sinon... »

Je crois que mes parents sont plus conscients que moi de cet étau saoudien qui peut se refermer sur nous. Un éclair de génie me pousse à proposer gentiment à Saddam d'emmener sa fille avec lui à Paris avant son départ pour l'Italie. Au fond de moi, je me dis qu'elle, au moins, sera en France avec mes parents. Et moi, si je suis seule, je parviendrai peut-être à me sauver. Mais Saddam refuse d'emmener Haya. Je joue le tout pour le tout, et mime la femme folle de jalousie (femme que je ne suis plus depuis quelque temps déjà...) :

« Si tu ne veux pas l'emmener, c'est parce que tu pars te marier, j'en suis sûre! Sinon prouve-le-moi : emmène Haya! »

Le stratagème fonctionne : Saddam, sans doute flatté, tombe dans le piège. Il croit vraiment que je cherche à me rassurer en le poussant à partir avec Haya. Une semaine plus tard, ils s'en vont tous les deux sur un vol Riyad-Paris. Dès son arrivée, Saddam téléphone à mes parents pour qu'ils récupèrent Haya: il n'a donc aucune intention d'aller en Italie avec elle.

Moi, je suis rassurée : ma fille est en de bonnes mains. Mais pas moi : je suis coincée à Riyad, par 55 °C. Même la climatisation souffle de l'air chaud. Chaque jour, plusieurs fois, je harcèle Ibrahim, le secrétaire de Saddam, qui doit me donner mon passeport et un visa de sortie. Quinze jours plus tard, au moment où je commence à ne plus y croire, enfin, j'ai le sésame, et mon billet pour Paris. Ibrahim me dépose à l'aéroport.

À Roissy, je retrouve mes parents et ma fille: quel bonheur! Je revis, toutes les angoisses passées glissent sur moi et s'évanouissent. Dès que mes parents et moi nous retrouvons seuls, je leur raconte tout ce que j'ai vécu les derniers mois, dans les moindres détails. Sauf les viols... Mon père ne me laisse même pas finir et gronde :

« C'est fini, Candice, tu restes chez nous avec Haya, vous ne bougez plus d'ici ! Vous ne repartirez pas ! »

Je comprends alors à quel point mes parents se sont inquiétés pour nous.

Une semaine plus tard, comme prévu, mon père et moi descendons à Cannes. Haya a convaincu sa grand-mère de rester encore quelques jours à Paris avec elle, et d'aller faire un tour à Eurodisney. Toutes deux nous rejoindront ensuite.

Sur la côte, papa et moi passons quelques jours formidables. Nous

faisons de longues balades dans l'arrière-pays et déjeunons quotidiennement à l'hôtel Martinez. Alors que nous passons commande, le serveur nous apprend que Saddam est dans la région :

« Ah, je me disais bien que vous n'étiez pas très loin, nous dit-il gaiement, j'ai croisé M. Saddam en voiture avant-hier, il ne m'a pas vu, mais il a l'air en pleine forme! »

Mon père et moi le regardons, muets. Sur le visage d'Alex, le serveur, le sourire se crispe. Le voilà confus. La plus grande des qualités, dans son métier, c'est la discrétion.

« Enfin, je ne suis pas sûr... C'est peut-être bien plutôt quelqu'un qui lui ressemblait... un peu... », balbutie-t-il en amorçant un demi-tour.

Papa et moi nous regardons, sans rien dire. À quoi bon? Nous nous comprenons parfaitement: Saddam était donc ici il y a quelques jours, avec des « amis ». Pourquoi? Et pourquoi ne m'en a-t-il rien dit? Le soir même, il m'appelle et m'annonce qu'il est à Cannes pour affaires : sans doute Alex a-t-il vendu la mèche, en racontant sa gaffe à Saddam...

Celui-ci débarque, tout sourire, à la maison. Comme à son habitude, il se montre charmant avec mon père, à qui il raconte son accident de moto dans les moindres détails. Mais il se doute que je lui ai fait des confidences peu à son avantage, et il a vraisemblablement décidé que la meilleure défense, c'est l'attaque.

Tranquillement installés autour de la table du jardin, sous le pin parasol, devant un rosé frais, nous déjeunons, puis je me lève pour débarrasser et préparer le café. Mon père et moi nous sommes mis d'accord : je dois faire mine de quitter la cuisine pour aller aux toilettes, mais je resterai cachée dans la cuisine, sans faire de bruit. La fenêtre donnant directement sur le jardin, j'entendrai tout.

Effectivement, sur le ton de la confiance, Saddam avoue à mon père que ça s'est mal passé entre nous à Riyad.

« Tu sais, je l'adore, mais Candice nous a causé beaucoup de problèmes à ma mère et moi, affirme-t-il à mon père. Note bien que je ne lui en veux pas du tout, hein, je l'aime plus que tout au monde, enfin, avec Haya bien sûr... Mais je voulais te le dire, parce que je suis très inquiet. Depuis quelque temps, elle est très énervée, elle surveille tout ce que je fais, elle ne dort plus, ne mange plus, tu as vu, elle est maigre comme un coucou. Elle est triste, elle fait la gueule, alors que ce n'est pas son genre. Elle a même engueulé ma mère, la pauvre, alors qu'elle est aux petits soins pour nous ! Je me demande si Candice n'a pas un problème psychologique. Elle fait une fixation sur mon mariage, je sais, mais ce n'est pas ma faute, je ne peux pas y couper. Je dois épouser ma cousine. J'ai beau expliquer à Candice que ce n'est qu'une formalité, elle ne comprend pas. Mais c'est comme ça chez nous, c'est notre culture, moi je n'ai pas le choix ! C'est une

obligation : ma famille a décidé. Me marier avec la fille du futur roi d'Arabie Saoudite n'est pas négociable. Et en plus, ça me donnera plus de poids dans le Royaume. Candice devrait comprendre ça, non ? »

Mon père réagit très finement. Il joue la comédie : en apparence, il traite Saddam comme son fils. En réalité, il ne lui accorde plus aucune confiance. Mais il sait comment le manipuler, et il fait ça pour moi. Il lui répond donc tranquillement :

« Je comprends que tu t'inquiètes, mais je connais ma fille, je ne crois pas qu'elle ait un problème particulier. Elle est entière, c'est tout ! Tu sais bien qu'elle t'adore. Pour ton mariage, elle finira sûrement par accepter, si ça ne change rien à vos relations. Marie-toi, je vais essayer de lui expliquer que tu ne peux pas faire autrement, et que c'est même un plus pour Haya, et pour elle : tu auras une situation meilleure, tu seras plus libre financièrement. Cependant, Candice restera en France, c'est mieux pour son équilibre, tu verras, elle sera plus conciliante avec toi. » Saddam ne s'y oppose pas, du moment que mon père arrive à me tenir à distance le temps de son mariage.

Je reviens avec le plateau et le café. Je fais mine, bien sûr, de n'avoir rien entendu. À peine sa tasse reposée dans la soucoupe, Saddam se lève.

« Désolé, papa (oui, il appelle mon père "papa", toujours par respect), je dois partir. »

J'interviens, très surprise :

« Comment ça ? Tu viens d'arriver ! Haya n'est même pas encore là ! Je croyais que l'on passait des vacances ensemble ici, en famille ? »

— Oui, ma chérie, je sais, mais ce n'est pas possible. J'ai encore des rendez-vous à Paris, mais je redescends tout de suite après, ne t'inquiète pas. »

Mon père baisse la tête pour masquer sa colère. Saddam n'hésite pas pour autant à demander les clés de l'appartement parisien de mes parents. Une ruse, afin de savoir avec certitude quand je serai de retour à Paris. Je l'accompagne au portail.

Je meurs d'envie de lui demander ce qu'il faisait à Cannes avant-hier. Mais je me tais : au fond de moi, je crains de connaître la réponse. Et s'il était là en voyage de noces ? Et s'il était aussi pressé de partir parce que son épouse, la princesse, n'est pas loin ?



## II

### QUITTER SADDAM

Notre séjour se poursuit donc sans Saddam. Qu'importe? Je dois me résoudre: son destin et le mien sont incompatibles, et c'est sans doute mieux ainsi. Je l'aime, mais il est mon bourreau depuis trop longtemps. Mon cœur se déchire, mais la raison l'emporte enfin : il m'a trop fait souffrir. Je suis très triste pour Haya, qui ne connaîtra jamais une vie de petite fille avec deux parents qui l'élèvent ensemble. L'important, même si son père et sa mère ne s'entendent pas, c'est qu'ils l'aiment, elle, même si ce n'est pas de la même façon : entre ma fille et moi, c'est un amour fusionnel, elle est mon oxygène, et je suis prête à tout sacrifier pour son bien. Son père, lui, l'aime différemment. Haya a trop peu de souvenirs avec lui!

Cet été, nos vacances sont donc familiales, et sereines. Nous en avons toutes les deux terriblement besoin : Haya parce qu'elle a souffert de l'atmosphère très tendue à la maison, même si j'ai tout fait pour la protéger. Moi, parce que les dernières semaines avec Saddam m'ont détruite psychologiquement. Je ne pourrai jamais oublier les viols, et je me fais le serment que plus jamais il ne me touchera! Aujourd'hui, je choisis d'être libérée de lui, et mon entourage va m'aider à me reconstruire.

En général, consciemment ou inconsciemment, j'oublie aisément les moments durs. Les plus mauvais souvenirs, je les enfouis tout au fond de moi, à une telle profondeur que je suis quasi sûre qu'ils ne remonteront pas. C'est l'un de mes traits de caractère : tourner au plus vite la page pour oublier les événements désagréables. Et c'est une force, qui me permet de toujours avancer, en cherchant à voir le bon côté des choses. Mais, cette fois, il me faudra de très longs mois pour ne plus mouiller mon oreiller de larmes.

Je ne peux m'empêcher tout de même d'être intriguée par les absences de Saddam. Il est très difficile de le joindre par téléphone. Son portable sonne en général dans le vide, et quand par hasard il répond, c'est pour raccrocher au plus vite : « Je ne peux pas parler, là, je suis avec des clients. »

Mes soupçons quant à son mariage ne font que croître, j'ai sûrement pris la bonne décision en le quittant, mais je me sens très triste,

blessée, humiliée. Je vais apprendre la vérité de façon brutale. Depuis plus de quinze jours, Haya réclame son père. Impossible de le trouver. Pour ma fille, et quoique je n'aie pas très envie de parler à « ma belle-famille », j'accepte de téléphoner à l'une des cousines de Saddam à Riyad. Le haut-parleur du téléphone est branché, Haya est tout excitée.

La cousine répond immédiatement et, après les salutations d'usage, me déclare en jubilant: « Non, vous ne pouvez pas déranger Saddam, il est en pleine lune de miel avec sa femme, notre cousine, tu sais, la fille du prince héritier! »

Je raccroche doucement, sans même dire un mot, et je m'assieds, les jambes coupées. C'est donc bien vrai, seuls comptent pour lui le pouvoir et l'argent. Plus que sa fille et moi, plus que nous, les êtres humains censés être les plus proches de lui !

Haya, hélas, a tout entendu : de grosses larmes roulent sur ses petites joues. La voir aussi malheureuse me fait instantanément oublier ma propre tristesse. Je la prends dans mes bras, je la serre fort en lui murmurant à l'oreille des mots apaisants : « Ne pleure pas, ma chérie, ce n'est pas grave, ça va aller. »

Elle sanglote dans mon cou, et hoquette : « Je vais plus jamais revoir mon papa maintenant, c'est sûr, j'ai plus de papa! »

Comment rassurer une enfant qui comprend brutalement que son père l'oublie, au point de ne pas lui annoncer son mariage?

« Mais, ma chérie, quoi qu'il arrive pour ton papa tu restes son petit ange, même s'il se remarie, ça ne veut pas dire qu'il t'oublie. Ça n'a rien à voir avec toi, ce sont des histoires d'adultes. »

Je veux avant tout la réconforter, enlever ces vilaines craintes de son esprit mais, au fond de moi, je pense exactement l'inverse: Haya a raison, son père l'oublie. Comme il oublie tout ce qui ne tourne pas autour de lui, de sa position sociale. Pris dans un tourbillon, il n'a ni le temps ni l'envie de parler à sa fille.

Dans le Sud, la lumière se fait moins dure, le jour décline un peu plus tôt, l'été meurt tout doucement. J'ai réussi à détourner Haya de ses soucis : elle et moi avons fait de longues balades dans l'arrière-pays, des dînettes aux chandelles sur la Croisette; nous avons ri toutes les deux comme des folles, et passé de magnifiques journées à la plage, avec ses copines. J'aime être au milieu d'enfants, entendre ma fille éclater de rire me redonne tant de forces.

Maintenant que l'été s'achève, nous devrions en théorie rentrer là où est notre domicile, au Liban, et ma fille irait au cours préparatoire, à « la grande école des grands », comme elle dit. Mais mon père ne l'entend pas de cette oreille. Il est décidé cette fois, quoi qu'il arrive, à ne pas nous laisser repartir.

« Qu'est-ce que tu vas aller faire là-bas ? Attendre Saddam ? Il s'est

marié ! Tu veux être sa maîtresse ? Quel avenir pour toi ? Il faut que tu mettes une croix définitive sur lui. Ta famille est ici, tu dois rester avec nous, Candice. Avant même ce mariage, il a prouvé qu'il est dangereux pour toi : à chacune de vos disputes, nous te récupérons en miettes ! Il faut que ça s'arrête, nous ne te laisserons pas mourir pour cet homme qui ne te mérite pas – et Haya, pense à elle. Elle a besoin de sa maman et que sa maman soit forte ! »

D'un côté, je sais pertinemment que mon père a raison. De l'autre, je ne peux toujours pas croire que Saddam ait fait cela. Comment dire ? Je sais que c'est vrai, qu'il s'est marié... Et, en même temps, je refuse de l'admettre. Sa cousine m'a peut-être menti, juste pour me faire souffrir. Cette famille est tellement folle que tout est possible.

Car il m'aime encore, j'en suis absolument certaine, même si je ne comprends pas bien comment il peut à la fois m'aimer et me réserver une aussi maigre place dans sa vie – un strapontin. Je pêche aussi par orgueil : pour moi, notre rupture serait un échec total, cela signifierait que tout ce que j'ai supporté de lui jusqu'à maintenant aura été pure perte. Je l'ai tellement voulu, cet homme, je l'ai tant aimé... À quel prix ! J'aurais donc gâché dix ans de ma vie ? Je n'aurais pas été fichue de garder l'amour de ma vie, et surtout le père de ma fille ? Cette perspective me remplit de honte, mon amour-propre est touché.

Je me sens méprisable, comme ces femmes violées qui culpabilisent, alors que ce sont elles les victimes. Mais l'inquiétude exprimée par mon père et son bon sens me décident : si je repars, je vais faire souffrir mes parents, une fois de plus. Saddam pourrait même me détruire, à force de me faire du mal : car, maintenant, je vois plus clair. Je sais qu'il est expert en manipulation, qu'il a fait de moi sa chose, son jouet, qu'il me prend, me jette, comme il l'entend. Mon père dit qu'il est un pervers narcissique, et sans doute a-t-il raison. Je sais en tout cas que je pourrais mourir à cause de lui, et ma fille pleurerait sa mère toute sa vie. Et ça, je ne le veux pas.

Haya est donc scolarisée à l'école élémentaire du quartier, à Cannes. Il est convenu que mon père nous prenne en charge financièrement jusqu'à ce que je trouve un travail. Il prolonge la location de la villa de vacances pour nous, et nous laisse la voiture. Nous allons donc vivre dans le Sud, encore une fois, comme quand Haya était toute petite. Un retour aux sources, en quelque sorte.

J'aimerais récupérer mes meubles et toutes mes affaires personnelles, ainsi que celles de Haya, c'est une partie de notre vie après tout, mais mon père a tellement peur pour nous qu'il me convainc de faire une croix sur ces biens qui ne sont que matériels. Je n'ose pas prévenir officiellement Saddam que nous restons : il aura bien le temps de s'en rendre compte. Je ne veux plus me sentir obligée de lui raconter tous nos faits et gestes, à lui qui me ment avec un tel

aplomb. Je suis en train de prendre mon indépendance, tout doucement, mais je me sais fragile: je crains de me laisser influencer encore.

Ibrahim, son secrétaire particulier, me téléphone : « Le prince me demande de t'informer qu'il a fait réserver deux billets d'avion Paris-Riyad, pour Haya et toi. »

C'est la première fois que j'entends Ibrahim appeler Saddam « le prince ». D'habitude, il ne fait pas de chichi, surtout avec moi, et il appelle Saddam par son prénom. Il est familier avec lui, il le connaît depuis l'enfance. Le statut « du prince » aurait-il évolué ?

Je réagis prudemment :

« Mais qu'est-ce qui t'arrive, Ibrahim ? "Le prince" ? Qu'est-ce qui se passe, tu ne l'appelles plus "Saddam" ? Et je ne comprends pas de quoi tu parles : je ne vis pas en Arabie Saoudite, je vis au Liban, tu le sais. Tu as pris un Paris-Riyad pour nous, très bien, mais on ne peut pas remonter à Paris, les avions sont pleins. Donc vois avec ton prince et tiens-moi au courant! »

Je rapporte cette conversation à mon père, et je lis la crainte dans son regard. Ses appréhensions deviennent réelles. Saddam compte nous faire revenir en Arabie Saoudite et, une fois là-bas, nous serions à nouveau dépendantes de sa bonne volonté pour repartir.

Le soir même, Saddam me téléphone en personne, furieux: « Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Tu refuses de venir en Arabie Saoudite ? »

Pour une fois, je décide que la meilleure défense, c'est l'attaque : « Non, je ne refuse rien, simplement je n'habite pas en Arabie Saoudite. Tu te souviens que l'on a une maison au Liban et que je suis censée, moi, vivre là-bas avec Haya? Et que tu es censé, toi, y vivre avec nous? »

Il se radoucit aussitôt: « Ah, c'est ça, mais les billets pour Riyad sont réservés depuis longtemps et comme ce sont les billets délivrés par le Diwan, vous êtes obligées de passer par Riyad. On aura juste à acheter des vols Riyad-Beyrouth.

— D'accord. Mais alors trouve-nous des billets Cannes-Paris ou Nice-Paris, parce que moi je n'y arrive pas. Les avions sont surbookés. C'est la fin de l'été, tu sais, tout le monde remonte. »

Je ruse : en réalité, je n'ai aucune intention de retourner où que ce soit avec Saddam. Je me contente de gagner du temps. Au fond de moi, je crains sa colère, peut-être sa fureur. Et, comme je n'ai pour le moment aucune preuve qu'il s'est marié, si j'utilise cet argument, il me jurera que c'est faux. Et, je me connais, il serait capable de me convaincre!

Haya fait donc sa rentrée scolaire, sans que son père le sache, ni même se pose la question. Mon père est rentré à Paris pour le travail,

mais ma mère est encore à Saint-Tropez: tous les week-ends, Haya et moi profitons du jardin de mes parents qui fleurit bon la lavande et les aiguilles de pin.

L'alibi idéal pour rester dans le Sud va se présenter un dimanche matin, juste après le petit déjeuner : la plaque de marbre de la table de jardin s'effondre sur mon pied au moment où je débarrasse la vaisselle. Bilan : une journée aux urgences, des fractures du métatarse et de plusieurs phalanges. Je suis hospitalisée deux jours et, en rentrant à la maison, j'ai interdiction de bouger puisqu'on ne peut pas me plâtrer. Maman s'installe chez nous, pour pouvoir prendre soin de sa fille handicapée, et de sa petite-fille en pleine forme! Je n'ai jamais vu Haya aussi heureuse: avec sa mamie et sa maman pour elle toute seule !

Elle aime son école à Cannes, sa classe, ses copines, sa maîtresse, et elle sait quasiment lire toute seule dès le premier mois. De plus, elle a deux prétendants très romantiques : l'un d'eux lui offre des fleurs cueillies sur le chemin, l'autre des gomme ! Chaque matin, sa grand-mère l'accompagne à l'école, tandis que moi, je me traîne péniblement du lit au salon, et du salon au jardin, sur mes béquilles.

Pour éviter la thrombose, je dois m'administrer des piqûres d'anticoagulants tous les jours. Bref, impossible de remonter à Paris. Enfin une excuse valable à donner à Saddam! J'en suis soulagée car, décidément, même à lui, je n'aime pas mentir.

Mais lui, au contraire, est très soupçonneux. Il a tellement l'habitude de travestir la réalité qu'il pense que les autres en font autant: il ne croit pas un mot de ce que je lui explique! Pour lui, cette histoire d'accident est pure invention. Désireuse de le convaincre, je vais jusqu'à lui faxer le rapport d'hospitalisation et l'ordonnance du traitement. Je sais, je me conduis comme une petite fille sommée de rendre des comptes à son père, et je ne devrais pas. Mais j'ai tellement vécu sous sa coupe que je peine encore à me défaire de ces vilaines habitudes.

De toute façon, mes tentatives sont inutiles : il ne me croit pas. Il est paranoïaque : il m'accuse d'avoir commis des faux! Il s'énervait et, pour la première fois, me menaçait franchement : « Si tu ne viens pas à Riyad avec Haya, tu le paieras! Je vais venir vous chercher moi-même ! Je te donne quinze jours! »

Je garde mon calme: « Eh bien, viens, ça nous fera plaisir de te voir, depuis le temps que l'on t'attend! Et comme ça, tu verras que je ne peux pas bouger. »

Il éructe, en bafouille de rage :

« Tu te fous de moi ! Je vais te faire bouger! Tu risques ta peau, là! Fais bien gaffe à toi! Je vais t'envoyer une équipe, tu ne les entendras même pas arriver! Ne me sous-estime pas! Rappelle-toi le Liban et les

armes que tu as trouvées ! Je ne joue pas ! Si tu ne rentres pas, je te bute ! »

Il raccroche. Un frisson me hérisse l'échine : j'ai fanfaronné, mais je ne suis pas tout à fait rassurée. Il m'impressionne, c'est vrai, même si je me sais malgré tout à l'abri de lui : je suis en France, mes parents viennent régulièrement me voir, j'ai des amis, il ne peut pas me faire du mal comme à Riyad, dans le secret des alcôves.

Chantage, plaintes, supplications, Saddam ne recule devant rien pour tenter de me faire revenir à « la raison » : il téléphone plusieurs fois par jour, me menace puis raccroche brutalement. Au bout de quelques semaines de ce petit jeu, je n'en peux plus. Je vis dans la crainte, je ne dors quasiment pas, je ne mange plus. Ses menaces ont fait leur effet : j'ai peur, peur qu'il m'envoie des hommes de main qui me casseraient la figure et enlèveraient ma fille. Pour la première fois, je songe à me défendre, y compris juridiquement, et mon premier réflexe est d'enregistrer ses menaces.

Sur les conseils de ma mère, je finis par aller déposer une plainte contre lui au commissariat, pour harcèlement et menaces de mort. Je contacte même M. Khaled, le consul de l'ambassade du royaume d'Arabie Saoudite à Paris, afin de l'en informer et de prendre connaissance de mes droits. Il me rassure et m'explique que ces enregistrements et mon passeport sont la preuve de tous mes dires. La garde de Haya me revient de plein droit, c'est une enfant illicite pour les musulmans. S'il se passait quelque chose, au moins, j'aurais une trace en plus. Grâce aux enregistrements, ma plainte est prise au sérieux : une voiture de police stationne ostensiblement devant l'école de Haya, que j'ai également prévenue du risque d'enlèvement. À la première occasion, j'annonce à Saddam que la justice est saisie.

« Même le consul saoudien à Paris nous protège et se propose de te parler. Les lois sont de notre côté, Saddam, tu le sais très bien, Haya est une enfant illégitime ! »

Il est stupéfait. Comment ? La douce Candice, faire une chose pareille ? Je ne sais pas si c'est à cause de la surprise que ma rébellion lui cause, toujours est-il qu'il cesse aussitôt de me harceler. A-t-il passé le relais à sa mère ? Elle m'appelle à son tour et me prédit que ma vie va être un enfer, m'insulte et raccroche. Mais, un matin, tôt, sans doute pour me faire part dès le saut du lit de ses sentiments bienveillants à mon égard, elle siffle à mon oreille : « Heureusement, Saddam a une vraie épouse maintenant, digne de ce nom, une princesse, pas une pauvre fille qui lui a fait un enfant dans le dos ! »

L'attaque est sordide, mais au moins a-t-elle l'avantage de clarifier brutalement la situation : Saddam est finalement marié, sa cousine n'a pas menti. Mes soupçons étaient donc bien fondés.

J'essaie autant que je le peux de protéger ma fille chérie de ces

péripéties, mais elle comprend bien que ça va mal entre la famille de son père et moi. Saddam lui manque, et elle est inquiète car il reste plusieurs semaines sans l'appeler. Un soir, je rassemble mon courage, pour ma fille: je téléphone au numéro qu'Ibrahim m'a donné pour joindre Saddam « en cas d'urgence ». Je sais que son épouse risque de répondre elle-même au téléphone: si c'est le cas, je devrais lui dire qui je suis, et pourquoi j'appelle. Cela signifie que j'admets la réalité, à présent, et c'est un énorme changement pour moi.

Une voix de femme : c'est elle, Mishail de son prénom. Mon cœur bat un peu plus vite, et ma voix manque d'assurance quand je lui demande, très poliment, de bien vouloir me passer Saddam car sa fille veut lui parler. Elle me prie de ne pas quitter, et je note un léger étonnement dans sa voix. Mais nous sommes toutes deux bien élevées. Pas Saddam. Il est très en colère :

« Comment, tu oses m'appeler chez moi ! Tu es complètement dingue ! Tu vas le regretter ! »

Je me tais et lui passe Haya, qui attend anxieusement à côté de moi. La pauvre ne restera que deux minutes au téléphone avec son père: il raccroche en lui intimant l'ordre de ne plus l'appeler, et d'attendre que lui puisse la joindre.

Pour moi qui ai mis mon amour-propre de côté afin que Haya puisse parler à son père, pour moi qui ai serré les dents et réussi à oublier que j'avais ma « rivale » au téléphone, quelle réussite ! Ma fille pleure parce que son père l'a envoyée paître sèchement!

Des mois durant, la situation stagne, mais Saddam téléphone de nouveau régulièrement à sa fille: je le soupçonne de craindre que je n'appelle encore, ce qui ferait sans doute moyennement plaisir à son épouse. Son petit manège m'est bien égal, je crois que cette fois, ouf, ça y est: je ne l'aime plus, je suis guérie de lui. Mais ça ne loupe pas, dès que je reprends du poil de la bête, il change du tout au tout. Non seulement il ne me menace plus, mais il va plus loin – il pleurniche au téléphone, m'appelle « ma chérie », et m'assure qu'il m'aime: « Je t'en supplie, pardonne-moi, c'est juste un arrangement, tu verras, je vais avoir de plus en plus de poids et tout ira bien après ! »

Plus il geint, plus je m'éloigne de lui. Je le trouve minable, et ça me fait du bien: bientôt j'espère, j'aurai pitié de lui, et ce jour-là, c'en sera fini de mon amour pour lui, vraiment fini.

« Saddam, lui dis-je doucement, tout ce que nous pouvons être maintenant, c'est des amis. »

Les semaines passent. Et puis, sans explications, brutalement, plus aucune nouvelle, ni de lui, ni de sa mère. Leur silence m'effraie plus que les menaces.

Pour les six ans de Haya, j'organise une grande fête dans le jardin, avec tous ses copains et copines d'école. Mais quelle raison donner

à une petite fille pour expliquer le silence assourdissant de son papa? Non seulement il ne lui téléphone pas pour son anniversaire, mais il ne lui envoie pas non plus de cadeau, pas même de carte. Alors je triche: de Riyad, j'ai ramené de jolis timbres. J'achète un cadeau, je l'empaquette et le poste, oblitéré de timbres français et saoudiens. Je lui fais croire qu'il arrive d'Arabie Saoudite.

Cette fois, c'est un pieux mensonge, et Haya est folle de joie. Mais elle n'est pas sottre : un matin, au moment où nous partons pour l'école, elle s'arrête pile, son cartable sur le dos. Elle se retourne vers moi, l'air soucieux: « Maman, papa et toi vous avez divorcé ? »

La gorge serrée, je la rassure comme je peux: son père est en voyage pour son travail, très loin, dans un pays d'où il est très compliqué de téléphoner ou d'écrire. Mais il ne l'oublie pas et, même s'il a refait sa vie, elle reste sa fille chérie, elle le verra bientôt, j'en suis sûre.

En lui disant cela, je crains pourtant que Saddam ne réapparaisse jamais.



# NOTRE RELATION ÉVOLUE

Le printemps est là. Sur le chemin de l'école, les bougainvillées sont en fleur, des grappes rouges et roses escaladent les grilles des jardins, et le jasmin exhale son parfum subtil. La fin de l'année scolaire approche, et aucun malfrat saoudien n'a débarqué à Cannes. Je me moque de moi-même : Saddam est un peu « instable », certes, mais quand même pas au point d'arracher sa fille à sa mère...

Et d'ailleurs, il réapparaît, tout au moins par téléphone, et se montre à nouveau généreux et soucieux de notre confort: il nous envoie de l'argent. Pourquoi a-t-il « disparu » aussi longtemps ? Je me garde bien de le lui demander, car je considère que je ne fais plus partie de sa vie privée. Mais Haya est sa fille, elle est en droit de poser des questions.

« J'étais très occupé, ma chérie, j'ai beaucoup voyagé. »

C'est la seule réponse qu'elle obtiendra de son père, à elle de se débrouiller avec ça. Pour ma part, je suis soulagée: Saddam semble s'être calmé, il me parle sur un ton affable, demande des nouvelles de ma santé, et de mes parents. Difficile de croire que le même homme me menaçait de mort il y a quelques mois. Et, si je n'avais enregistré ses insultes et ses menaces, je croirais avoir rêvé!

Il m'apprend qu'il est à Paris, et me demande de venir avec Haya pour qu'il la voie. En effet, notre fille a vraiment besoin de voir son père, et de vérifier par elle-même qu'il l'aime toujours après ces longs mois d'absence. Je tente de persuader Saddam de descendre à Cannes. Ce sont les derniers jours d'école, et la kermesse approche : la classe de Haya doit nous présenter le joli spectacle qu'elle a répété durant tout le dernier trimestre. De plus, Haya danse en solo. Elle sera tellement heureuse si son père vient l'applaudir ! Mais Saddam refuse fermement:

« Impossible. Je ne suis pas seul, ma femme est là. Elle fait les boutiques. Hors de question que je quitte Paris quelques jours. »

Je me mords les lèvres pour ne pas lui faire remarquer que sa femme n'a pas vraiment besoin de lui pour dévaliser les boutiques de l'avenue Montaigne, vu qu'elle est bien plus riche que lui...

À nous, donc, de courir attraper un train pour Paris. Ma mère nous accompagne: cela me rassure, car bien que Saddam ait l'air calme, je ne suis pas tranquille. Par prudence, je lui ai d'ailleurs proposé que nous nous retrouvions chez mes parents, et il a accepté. Les retrouvailles sont pleines d'émotion : Haya n'a pas vu son père depuis

un an! Elle est en extase devant lui, elle ne quitte pas ses genoux.

Saddam n'est pas venu seul, mais accompagné de sa mère, et d'une amie à elle. Je ne suis pas particulièrement heureuse de me retrouver face à Wardha, qui m'a insultée lors de notre dernière conversation téléphonique! Mais je la connais : elle excelle dans l'art de l'hypocrisie, elle saura donc faire comme si de rien n'était. Effectivement, elle m'attrape et me serre fort dans ses bras, puis me claque deux baisers sonores sur les joues :

« Ma fille! Ma chérie! Il y a si longtemps! Toujours aussi belle! »

À maligne, maligne et demie, je ne serai pas en reste:

« Comment vas-tu, mama Wardha? Tu n'as pas pris une ride! »

L'amie de Wardha, Soraya, est une grande femme aux traits lourds. Elle porte un foulard qui lui recouvre les cheveux et le cou. Elle semble timide, et je me doute que Wardha doit la « martyriser »...

Mes parents sont un peu tendus, mais ils accueillent tout ce beau monde très poliment. Après les salamalects d'usage, Saddam et sa mère en viennent au fait: ils me demandent tous les deux que Haya et moi revenions vivre au Liban ! Je me retourne vers Saddam, furieuse.

« Au Liban ? Et je retrouverai mon appartement que tu as déjà vendu et toutes mes affaires, c'est ça? Tous mes meubles, tous mes souvenirs? Hein, Saddam?

— Bon, Candice, ne t'énerve pas, on a peut-être eu tort, mais tu comprends bien que l'on ne pouvait pas garder tout ça, il fallait bien s'en débarrasser!

— Mais ils étaient à moi, Saddam. Tu n'en avais pas le droit!

— Je sais, écoute, je te demande de me pardonner. Ne gâchons pas nos retrouvailles, d'accord? »

Wardha se tourne vers moi :

« Eh bien, sinon, vous pourriez venir, Haya et toi, vivre en Arabie Saoudite? Ou bien pour les vacances dans un premier temps ? »

Je n'ai pas le temps de réagir, ma mère, ulcérée, prend la parole: « Vous plaisantez, j'espère! Vous ne pouvez pas parler sérieusement! Non seulement Candice a fait une vraie dépression en Arabie Saoudite, mais en plus, Saddam, tu es marié maintenant! Il n'est plus question que vous viviez ensemble, j' imagine? »

Saddam la regarde d'un air contrit, comme un enfant qui vient de se faire disputer : « Mais non, maman, je sais bien, tu as raison, mais Candice est la mère de ma fille, nous serons toujours liés. Nous pourrions reprendre des relations sur de bonnes bases, nous n'avons pas réussi à protéger notre couple, mais nous sommes quand même très attachés l'un à l'autre, nous devons être amis! Ce sera tellement mieux pour Haya! »

Je dois me pincer pour m'assurer que je ne rêve pas : Saddam milite pour que nous soyons amis! C'est la meilleure !

Mon père n'entend pas se laisser attendre : « Saddam, nous n'en avons jamais parlé jusqu'ici, mais je pense que tu n'as pas toujours bien traité Candice par le passé, c'est le moins que l'on puisse dire. »

Je ne quitte pas Saddam des yeux. Il se prend la tête à deux mains et répond d'une voix très douce : « Tu as raison, papa, mille fois raison, et tu ne peux pas savoir à quel point je m'en veux. »

Puis il se tourne vers moi : « Candice, je te supplie du fond de mon cœur de me pardonner, d'oublier mes colères, j'ai été infernal et je m'en veux énormément. Je vivais très mal tout ce qui se passait autour de moi, le mariage, etc. (À ce moment-là, Wardha détourne la tête et regarde par la fenêtre d'un air absent.) Enfin, ça n'avait absolument rien à voir avec toi, c'est mon destin, je ne pouvais pas y échapper, mais jamais je n'aurais dû passer mes nerfs sur toi, pardonne-moi je t'en prie! »

Mon père reprend aussitôt : « C'est très bien que tu t'en rendes compte, car tu as été trop loin. Cela dit, maintenant, tu es marié. Ici, tout va bien, Haya et Candice sont tranquilles dans le Sud, heureuses, auprès de leur famille et elles ne repartiront pas. En tout cas, pas en Arabie, ni même au Liban, ce pays est constamment en guerre, c'est trop dangereux. Tu as choisi ta vie, Candice a le droit de choisir la sienne. »

Wardha embraye derrière, mais je n'écoute plus : je me lève pour aller chercher le thé à la cuisine. Saddam me suit. Il me prend gentiment par le bras, sa longue main brune est fraîche sur ma peau.

« Tu es si belle... Encore plus qu'avant. Candice, il faut me croire, je regrette vraiment. Je sais que je t'ai fait du mal, et je m'en veux. Mais je ne peux pas changer le passé! Je peux juste essayer de tout faire pour que les choses s'arrangent entre nous. Pour Haya, pour nous. J'ai changé, tu verras. Je n'espère plus te garder pour moi comme avant, mais je veux protéger le lien qui nous unit. C'est une forme d'amour! Tu sais que je t'aimerai toujours, et je suis sûr que tu es comme moi. Ce qu'il y a entre nous est indestructible! »

Pas question de me laisser attendre :

« Saddam, entre nous c'est fini, vraiment fini. Nous ne sommes plus en couple, et tu es marié, je te le rappelle! »

À son regard, je comprends que, jusqu'au bout, il a espéré que nous soyons de nouveau amants. Mais il s'adapte vite, il hausse une épaule, et reprend en souriant :

« Eh bien, alors, nous pouvons être amis! S'il te plaît, réfléchis pour Riyad. Vous pourriez venir passer une partie de l'été avec moi ? Tu sais, non seulement ça me ferait très plaisir, mais en plus ça rattraperait un peu l'humiliation que j'ai subie... »

Devant mon regard curieux, il poursuit :

« Oui, Candice, ça a été très dur pour moi vis-à-vis de la famille et

de la Cour, de me faire plaquer par ma femme! Tu n'imagines même pas... Une Française qui quitte un prince ! Pour moi et pour ma famille, ma mère et mes frères et sœurs, c'était vraiment la honte... Enfin, c'est le passé! Et je l'avais sans doute mérité... En tout cas, si vous venez, ma femme ne nous gênera pas, elle passe tout l'été en Europe, et moi je n'y resterai qu'un mois. Je te l'avais dit, elle n'a pas plus de sentiment pour moi que moi pour elle. Elle me prend même un peu pour son toutou... »

Son discours, sa façon de parler me laissent songeuse. Il est calme, tendre, sans être pressant. Et, quand il passe la main dans ses boucles brunes, je sens mon cœur chavirer : il a raison, notre lien est indestructible. C'est terrible : cet homme m'a violée, bafouée, humiliée, menacée. Et pourtant, il est, j'en suis sûre, l'homme de ma vie ; jamais je ne pourrais aimer quelqu'un aussi fort. Et lui aussi m'aimera jusqu'au bout de sa vie, j'en suis persuadée.

Pour la première fois, il ne se comporte pas avec moi comme un propriétaire. Il me parle comme à une amie très chère, et j'ai le sentiment qu'il a mûri. Il accepte mon choix de vivre en France. Il assume enfin ses décisions. Peut-être a-t-il raison, peut-être est-il enfin prêt à pacifier notre relation. Après tout, Saddam et moi nous connaissons depuis si longtemps, nous avons en quelque sorte « grandi » ensemble – même si j'ai plus grandi que lui, je crois !

Notre lien est fort et, malgré toutes les turbulences de ces dernières années, il n'a jamais été rompu. Notre histoire a été une histoire de passion réciproque, même si nous savions au fond de nous que c'était un amour impossible. Saddam le savait déjà quand il a menti pour me faire croire qu'il était juif. Et moi? Ne me suis-je pas bouché les yeux volontairement? L'un et l'autre nous savions que nos deux cultures seraient difficilement compatibles. Mais nous avons cru que nous arriverions à trouver un terrain d'entente durable. Qui sait, c'est peut-être le terrain de l'amitié? Oui... peut-être plus tard. Je me reprends : pas question d'accepter tout ce qu'il demande, au risque qu'il se croie à nouveau tout permis.

« D'accord, nous pouvons nous arranger pour l'été: puisque vous allez en Europe, tu prends Haya avec vous, et moi je la récupère après. Comme font tous les couples séparés avec leurs enfants. Moi, je ne peux pas venir avec vous, j'ai beaucoup de choses à faire. »

Il gémit:

« Oh là là! Mais je ne peux pas, ma femme ne veut pas de Haya en vacances !

— Ah bon? (La colère me reprend.) Écoute, tu ne l'as pas vue pendant un an, j'estime que tu peux faire un effort! C'est à toi de convaincre ta femme! Haya a besoin de toi ! »

Malgré mon insistance, Saddam ne s'engage pas à récupérer Haya

lors des prochaines vacances. Côté salon, la discussion entre Wardha et mes parents est terminée: pas d'animosité, mais chacun campe sur ses positions. Le petit groupe, Saddam, Wardha et son amie, repart le soir même.

Le lendemain, lundi, Haya et moi rentrons comme prévu à Cannes. Le spectacle de fin d'année de son école est prévu pour le mardi. Ma fille s'en fait une joie à l'avance. La fête se passe très bien. Haya est magnifique, déguisée en tournesol: son habit de papier crépon jaune et vert fait ressortir son teint hâlé et ses grands yeux noisette. Mais elle est un peu triste: elle n'a pas réussi à convaincre son père de rester quelques jours de plus pour la voir danser.

Wardha, en revanche, lui a assuré qu'elle viendrait en milieu de semaine. Et elle tient parole: le mercredi soir, elle débarque à la maison. Je ne suis pas franchement emballée par cette visite, mais que faire? Je ne vais pas jeter dehors la grand-mère de ma fille, d'autant qu'Haya est contente de la voir. Je la comprends: la présence de sa grand-mère comble un peu l'absence de son père, et elle peut enfin prouver à ses copines qu'elle a bien un père et même une grand-mère saoudiens.

Mais Wardha se montre assez pesante le reste de la semaine. Comme je l'imaginais, Saddam et elle ont vraisemblablement concocté un plan avant qu'il reparte à Riyad. Et c'est un plan « prise de tête »! Du matin au soir, elle essaie de me convaincre de venir à Riyad: « Allez, fais un dernier effort, rentre avec moi à Riyad, en plus tu récupéreras ton mari! Il n'a pas voulu te le dire, mais son épouse, dès qu'il le pourra, il en divorcera! Il t'aime toujours! Je suis sûre que tu le sais, ça va s'arranger entre vous, si tu ne viens pas tu le regretteras toute ta vie. »

Ainsi donc, Saddam n'aurait aucunement l'intention de devenir « mon ami »? Il semblait pourtant sincère lorsqu'il m'a parlé de ce nouveau tour que prendrait notre relation. Cela dit, je sais que Wardha est capable d'inventer tout et n'importe quoi, et je décide d'oublier aussitôt ses allusions au divorce de Saddam.

« Nana – c'est ainsi qu'Haya l'appelle –, tu n'as pas compris, je crois: on est réellement séparés. Il n'est pas question que l'on se retrouve, enfin, que l'on vive de nouveau ensemble! Nous serons toujours proches l'un de l'autre, mais comme des amis. »

Après quelques jours, Wardha semble avoir compris qu'il est inutile d'insister. C'est la fin juin, la côte est très agréable, il n'y a pas encore trop de touristes, et je l'emmène dîner sur une des terrasses de la Croisette. Ma mère nous rejoint, toutes deux papotent de choses et d'autres. Haya déguste une glace vanille chocolat avec des mines de chaton gourmand, la nuit est claire et joyeuse. Finalement, il n'est pas si difficile de passer un bon moment tous ensemble...

À la rentrée, de nouveau, Haya changera d'école primaire. Les menaces de Saddam et les craintes de ma famille nous contraignent à quitter le soleil, et à nous installer à Paris... De toute façon, aussi bien elle que moi souhaitons vivre près de mes parents. J'ai donc commencé à faire nos cartons ; nous n'avons pas grand-chose, puisque toutes nos affaires ont disparu quelque part en Arabie Saoudite, sans que j'en sois informée...

Mes parents et moi, nous nous disons que, finalement, le mariage de Saddam a eu le mérite de clarifier la situation : lui et moi avons une vie de parents divorcés. Saddam participe plus que largement aux frais et souhaite nous offrir de vraies vacances avant de rentrer à Paris.

Haya et moi nous envolons pour le Maroc. Nous allons vivre trois semaines très agréables dans un club, à Agadir. Je lis tranquillement au bord de la piscine, pendant qu'Haya s'éclate dans l'eau avec les autres enfants, fait de la poterie, participe à l'atelier cuisine avec un grand chef. Nous nous promenons dans les souks, nous nous tartinons de crème solaire sur la plage, et le soir nous faisons de longues balades, toutes les deux, main dans la main. Haya et moi ne nous ennuyons jamais ensemble.

Saddam nous téléphone tous les jours. Parfois, les yeux pleins de malice, Haya me raconte tout excitée que son père lui a demandé si des garçons venaient me parler à la piscine, et si nous dînions seules au restaurant. Elle a bien compris qu'il est un peu jaloux, et elle en est ravie : je sais qu'elle rêve que son père et sa mère s'aiment à nouveau. Mais je refuse de la laisser se bercer d'illusions :

« Ma chérie, c'est vrai, papa est très curieux, mais c'est juste par habitude. Il est marié, il n'est plus question que nous vivions ensemble lui et moi. Mais nous nous aimons beaucoup, et tu es notre petite fille chérie à tous les deux. »

Elle secoue la tête, déçue, puis file acheter une glace.

Pour ma part, je ne suis pas très étonnée que Saddam ait toujours vis-à-vis de moi des réflexes de mari jaloux : c'est en partie ma faute, car j'ai vraiment été « sa chose », des années durant. J'aurais dû me rebeller devant certains comportements inadmissibles. Mais l'amour m'a rendue aveugle, pendant plus de dix ans, et celui que j'aimais concevait la relation de couple comme un combat : il était beaucoup, beaucoup trop fort pour moi.

Comme convenu, fin août, Haya et moi débarquons chez mes parents. Ils seront très heureux de nous avoir tout près d'eux.

Saddam vient voir sa fille pour la deuxième fois à Paris. En cachette de sa femme, me confie-t-il, car elle n'accepte pas notre relation de parents divorcés. Pour elle, Saddam ne doit avoir aucun contact avec nous. Alors, comme un enfant, il ment. À sa femme, il parle de déjeuners d'affaires, pour pouvoir nous rejoindre. Comme d'habitude,

il voyage avec son chauffeur et son garde du corps, et tous trois résident dans un splendide hôtel particulier du VIII<sup>e</sup> arrondissement qui appartient à l'épouse de Saddam, la princesse Mishail.

Ça n'a l'air de rien, mais il a un comportement simple, amical et respectueux: par exemple, il me téléphone lorsqu'il quitte son hôtel pour venir chercher Haya, et il me demande si mes parents ou moi-même avons besoin de quelque chose, du pain pour le dîner, ou autre... Inimaginable il y a quelques mois seulement!

Au début, j'ai un peu de mal à lui confier Haya, à la laisser partir avec lui tout un après-midi. J'ai peur: s'il ne la ramenait pas ? Mais Haya, elle, bien sûr, est folle de joie, et je suis bien obligée de museler mes angoisses. Je suis récompensée : Saddam passe la chercher chaque jour vers 14 heures (il fait un énorme effort en se levant à midi !), et la ramène, tard certes, jamais avant 1 heure du matin, mais enfin il la ramène. Je ne fais pas de remarque à propos des horaires : il reste encore dix jours de vacances, et Haya est si heureuse de voir son père.

Un jour, en arrivant, il demande à pouvoir la garder toute la nuit avec lui : il a des invitations pour une soirée privée à Eurodisney, et Haya en profitera jusqu'au bout, car ils dormiront dans l'un des hôtels de Mickey. J'ouvre aussitôt la bouche pour refuser. La panique m'assaille: il va la kidnapper, partir avec elle en Arabie Saoudite.

Et puis Haya me supplie :

« Dis oui, maman, s'il te plaît, dis oui ! »

Après tout, s'il veut l'enlever, il peut aussi bien le faire la journée que la nuit. J'accepte donc, et je regarde le 4 × 4 s'éloigner, et la petite main de Haya qui me fait coucou à travers le pare-brise arrière. J'ai un nœud à l'estomac, et la nuit me semble bien longue.

À 10 heures le lendemain matin, je n'y tiens plus, j'appelle Saddam, et tant pis si je le réveille. Effectivement, je le réveille, mais il me répond gentiment. Et encore une fois, je me rends compte à quel point il me connaît intimement:

« Tu étais inquiète, hein ? Mais non, je ne l'ai pas enlevée, ta fille... Je te la passe !

— Maman, j'ai fait des photos avec Mickey! Et j'ai dansé avec le prince charmant! On est dans une suite toute rose ! »

Je m'en veux presque d'avoir douté : Saddam a vraiment changé. Je n'ai rien à craindre de lui, en tout cas tant qu'il sera dans de bonnes dispositions. Ce soir-là, il ramène Haya vers 19 heures. Maman a l'air assez contente de le voir. Papa, lui, est un peu moins chaleureux. Mais, comme moi, il est tellement heureux pour Haya, qui jubile parce que son père la couche et lui lit une histoire... Ce qu'il n'a jamais fait jusque-là.

Dans deux jours, c'est la rentrée scolaire. Saddam repart demain en Arabie Saoudite.

« Candice, s'il te plaît, réfléchis. Tu vois, on s'entend bien maintenant, il n'y a plus de problèmes, mais je ne pourrai pas revenir à Paris de sitôt et avec Mishail c'est compliqué. Elle me surveille, et je suis obligé de le supporter jusqu'à ce que j'obtienne ce que je veux d'elle, j'y suis presque, tu sais. Pourquoi tu ne viendrais pas, toi, avec Haya, une petite semaine? Pour qu'Haya voie mes grands-parents, tu sais, ils sont vieux, ils vont mourir... L'été prochain, ils ne seront peut-être plus de ce monde ! »

Mon père me jette un œil sceptique.

Je réagis avec un peu de retard :

« Mais... De toute façon c'est impossible, Saddam, on est mardi et jeudi, c'est la rentrée scolaire de Haya!

— Une semaine! Si elle rate quelques jours ce n'est pas grave, en plus elle est excellente à l'école, et puis il vaut mieux qu'elle soit absente maintenant, ils ne commencent pas à travailler dès le premier jour!

— Maman, s'il te plaît, dis oui! », lance Haya.

Et je cède. Je ne sais pas pourquoi, mais je cède. Peut-être est-ce tout simplement ma façon à moi de remercier Saddam d'être redevenu l'être gentil et attentionné que j'ai connu. Nous nous mettons très vite d'accord pour les dates des voyages, aller et retour en une semaine maximum.

Redwan, son secrétaire à Paris, va faire le nécessaire pour les visas et les réservations.

Mes parents sont médusés. Ils ne disent rien devant Saddam, mais je vois à leur visage qu'ils vont éclater dès qu'il sera parti. C'est ce qui se passe. Mon père est hors de lui, il hurle, ce qui lui arrive très rarement :

« Mais tu es complètement folle ! Tu crois vraiment qu'il a changé ? Et sa femme, comment elle va vous accueillir? Elle n'est pas au courant, c'est ça? Et tu trouves ça normal? Et qui te dit qu'il ne va pas garder Haya là-bas ? Les gens ne changent pas comme ça, Candice! »

Ma mère se met de la partie, sur un autre ton :

« Ma chérie, je t'en prie, ne fais pas ça. Je sais qu'il a l'air d'avoir changé, qu'il est agréable, là, mais c'est trop récent, et puis vraiment Riyad c'est trop dangereux. En outre, là-bas, il y a Wardha, on ne sait pas quel jeu elle joue! »

Bien sûr, ils ont raison. Mais ma décision est prise. Je suis tellement rassurée à l'idée que Haya ait retrouvé son père, tellement heureuse que Saddam et moi ayons une vraie relation. Mes parents et moi nous disputons toute la soirée. Pour moi, s'il avait voulu l'enlever, il avait tout le loisir de le faire durant ces derniers jours.

« Et qui te dit que ce n'est pas une manipulation pour te mettre en confiance? s'énervé mon père.



— Mais papa, quel intérêt il aurait à se compliquer la vie, alors qu'il pouvait l'embarquer comme il voulait ? Elle porte le même nom que lui et d'un claquement de doigts il peut avoir un jet privé qui vient le chercher à Paris ! Il aurait pu faire la même chose, encore plus facilement, en nous rejoignant au Maroc ! »

# L'ENLÈVEMENT

Le 12 septembre 2008, Haya et moi nous envolons pour Riyad. Je n'ai aucune appréhension : Saddam et moi avons réussi à renouer, je sens que la semaine va bien se passer. Durant tout le voyage, Haya babille, tout excitée à l'idée de revoir son père.

L'avion atterrit sur la piste brûlante. Le ciel est bleu indigo. Habituellement, dès que nous quittons l'appareil, sur la passerelle, un policier vient nous chercher et nous accompagne au salon VIP, pour nous éviter de faire la queue à la douane. Cette fois, personne ne s'avance à notre rencontre. Peu importe, après tout je connais le chemin. Nous marchons donc, Haya et moi, main dans la main et d'un pas décidé, elle avec son petit sac à dos rose, moi avec un sac en bandoulière. Nous voyons arriver Ibrahim, le secrétaire de Saddam. Nous échangeons quelques phrases banales, il prend nos billets d'avion (deux allers-retours) et nos passeports, et nous nous dirigeons tous les trois vers le salon VIP. Deuxième surprise: Saddam n'est pas là. Ibrahim s'éloigne pour faire tamponner les passeports, quand il revient, je le questionne :

« Où est Saddam ? Pourquoi n'est-il pas là ? »

— Ne t'inquiète pas, il avait un truc à faire, ça l'a mis en retard, vous allez le rejoindre, le chauffeur est là. »

Ce n'est pas le chauffeur que je connais, et c'est une nouvelle voiture. Je crains le pire: m'a-t-il fait le coup habituel? Aurait-il eu le culot de partir au Caire, ou à Beyrouth, pour affaires, après avoir autant insisté pour que nous venions ? Avec lui, tout est possible, et je regrette d'avoir imaginé qu'il ait pu changer. S'il a osé nous laisser tomber, je ne le lui pardonnerai pas. En attendant, nous montons dans la voiture. Nous sommes à trois quarts d'heure de route du Palais. Le paysage depuis l'autoroute qui relie l'aéroport à Riyad est monotone: du sable, du sable et encore du sable.

Nous sommes arrivées. Devant la grille recouverte de feuilles d'or qui s'ouvre face à la porte d'entrée monumentale du Palais, la voiture ralentit. Notre voiture pénètre lentement dans l'immense cour qui mène aux escaliers de marbre blanc. Je me retourne et regarde l'immense grille se refermer derrière nous. Ce bruit résonne encore dans ma tête aujourd'hui...

La voiture s'arrête à cinquante mètres des marches. Je vois Wardha, Talal, le frère de Saddam, et Asma, leur sœur adoptive, venir vers

nous (d'après la version officielle, Asma aurait été adoptée toute petite après que ses parents, amis de la famille Al Saoud, ont été tués dans un accident de la route. Saddam m'a confié qu'en réalité elle est la fille illégitime de son père). Je ne vois pas Saddam, mais sa sœur aînée, Sultana, qui rejoint le petit groupe.

La porte arrière gauche de la voiture s'ouvre: Haya descend, et sa grand-mère la prend dans ses bras. Ma portière, à droite, s'ouvre également: je descends à mon tour, et en me retournant je constate que Haya, sa grand-mère, son oncle et ses tantes sont déjà en marche vers le perron. On ne m'accueille pas de la façon la plus chaleureuse qui soit, c'est le moins que l'on puisse dire ! Vexée, je m'avance tout de même pour les suivre, mais une de leurs domestiques, qui sont toutes philippines, se plante devant moi : « Non, vous n'allez pas là-bas. »

Je marque un arrêt, je la regarde, et me dis qu'elle doit être folle pour oser me parler comme ça. L'incongruité de la situation m'empêche de bien comprendre ce qu'elle dit. Je continue, donc, et vais pour entrer dans le Palais à la suite de Haya et la famille. Mais Sultana se retourne brusquement, et du haut de son mètre quatre-vingts me lance un regard fou et se précipite vers moi. Elle me repousse brutalement contre le mur. Elle me crache, en anglais puis en arabe : « Toi tu ne viens pas ! Sale chienne ! Ta place n'est pas au Palais, tu dors là-bas ! »

Passés les premières secondes de stupeur, je me redresse et fais face à sa fureur : « Sultana, je ne sais pas ce que tu cherches, mais moi je reste avec ma fille ! »

Je fais un pas de côté pour la contourner et aller retrouver Haya. Mais elle m'attrape par les épaules et me secoue violemment: « Sale juive, pourriture ! Tu vas payer pour tout ce que tu as fait, dégage de ma vue ! »

Cette fois, je suis pétrifiée, déboussolée à la fois par ses insultes et par la situation. Brutalement, je comprends que mes parents avaient raison : tout ce qu'ils m'ont décrit va se réaliser. Le cauchemar commence.

Trois gardiens du Palais m'entourent. L'un d'eux caresse la crosse du pistolet qu'il porte à la ceinture. À leurs côtés, deux Philippines, une que je n'ai jamais vue, et une autre que je connais bien: Sama. Elle me regarde d'un air compatissant, pose sa main sur mon bras et me dit :

« Venez, madame Candice, votre chambre est par là. »

Je suis abasourdie. Je me laisse emmener dans un long corridor étroit, un couloir à ciel ouvert. Ses murs font au moins trois mètres de hauteur. Je suis certaine que, la dernière fois que je suis venue ici, ce passage n'existait pas, et je n'arrive pas à me repérer. Mais le boyau se fait plus étroit, et nous débouchons à l'air libre, tout au fond du parc.

Il me semble que nous sommes à l'arrière des villas, dans l'enceinte du Palais. Les gardes m'entraînent vers une chambre minuscule: je comprends qu'elle sera ma prison. Un lit, un téléphone relié semble-t-il au standard du Palais, une petite table d'appoint, une salle de bains avec un WC, un lavabo et une baignoire. C'est tout.

La Philippine que je ne connais pas s'est emparée de mon sac à bandoulière, et elle file. Je me retourne. Le garde armé s'immobilise devant moi, le torse bombé, sa main descend ostensiblement jusqu'à son arme. Ses yeux perçants me fixent méchamment. Tout son regard semble dire : « Vas-y, bouge, que je puisse faire ce qu'il faut pour t'en empêcher! »

Ma maigre tentative de révolte est étouffée dans l'œuf. Je ne peux rien faire. Seulement crier que je veux voir ma fille, et appeler Saddam... Car qui d'autre que lui me viendra en aide ? Le garde pose ma valise près du lit et tourne les talons. L'autre reste devant la porte, les bras en croix sur le torse, l'air morose. Je regarde Sama, j'essaie de trouver un peu de réconfort dans ses yeux, mais elle détourne la tête, gênée. Le garde s'adresse à elle en arabe, d'un ton sec, puis s'en va. Sama ouvre ma valise :

« Désolée, madame Candice, je dois regarder », et elle soulève vaguement les vêtements pliés au-dessus. Elle n'y met aucun zèle : visiblement, son rôle lui déplaît. C'est une information, et sans que je m'en rende compte, mon cerveau l'enregistre.

« Je reviens bientôt », marmonne-t-elle. Et elle sort. J'entends la clé dans la serrure, et là, d'un coup, ma torpeur s'évanouit, je hurle en me jetant sur la porte pour empêcher qu'elle ne la ferme à clé. Trop tard. Sama tourne la clé à plusieurs reprises dans la serrure. Je suis prisonnière.

Assise sur le lit, je regarde autour de moi. Quatre murs blanc sale, une fenêtre avec un moucharabieh en fer forgé, comme souvent dans les pays arabes : impossible de fuir par là. La seule sortie, c'est la porte. Y a-t-il quelqu'un derrière elle, qui épie mes faits et gestes ? Je me lève, je colle mon oreille au bois. Je n'entends rien. Sans doute ne suis-je pas suffisamment importante à leurs yeux pour qu'ils aient chargé quelqu'un de me garder vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Je me rassieds sur le lit, j'essaie de me calmer.

Avant tout, je ne dois pas perdre les pédales. Il y a forcément une explication logique à tout ce qui vient de se passer. Je prends le combiné et je demande à Mahmoud, le standardiste du Palais, de faire un numéro à l'international : impossible, me dit-il, il a ordre de ne me passer aucune communication. Que me veulent-ils ? Je me repasse mentalement la scène de mon arrivée : la voiture qui passe la grille, qui s'arrête, Haya qui descend par la portière arrière gauche, moi par la droite, et...

Il manque quelqu'un dans le paysage : où est Saddam ? Je caresse un espoir fou: peut-être n'est-il au courant de rien. Il va surgir, découvrir qu'on m'a enfermée, et me libérer. Sa mère est devenue folle, je ne vois pas d'autres explications. Puis la vague d'espoir qui m'a envahie cède brutalement. L'évidence me glace: l'arrivée à l'aéroport. Rien ne s'est déroulé comme d'habitude. Personne à la sortie de l'appareil. Le secrétaire de Saddam, poli, mais froid. Et les passeports ! Il a gardé nos passeports, et nos billets d'avion de retour.

Une bouffée de haine m'envahit, immédiatement suivie d'une rage terrible envers moi-même. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Aussi naïve ? Je me suis jetée dans la gueule du loup, je *nous* ai jetées dans la gueule du loup ! Stop ! Cela ne sert à rien de me flageller maintenant. Même si j'ai tous les torts du monde, je dois concentrer toutes mes facultés intellectuelles pour réussir à nous sortir de là.

Toute cette mise en scène, cette organisation sont, j'en suis sûre, le fruit du cerveau dérangé de Wardha. La colère monte, je fonce sur la porte, je hurle : « Ouvrez-moi ! » Je donne des coups de pied, de poing, je tente de faire le plus de bruit possible : ils seront bien obligés de venir pour me faire taire, sinon les visiteurs entendront et se poseront des questions. Mais rien ne se passe. Je me rassieds, j'ai peur pour Haya.

La panique m'envahit de nouveau. Je me colle à la porte et je crie de toutes mes forces : « *Help! Help me! Help!* »

Personne ne répond, je recommence. J'ai décidé de continuer jusqu'à ce que quelqu'un se manifeste. Je n'ai pas longtemps à attendre. Au loin, j'entends une porte s'ouvrir. Il me semble que c'est celle des cuisines. Une silhouette se dirige vers moi d'un pas rapide – c'est Sama – , dès que je suis à portée de voix elle s'écrie:

« Ne criez pas, madame Candice, je viens ! »

Une fois devant la porte, elle fait signe à quelqu'un : l'un des deux gardes qui m'ont traînée ici sort de l'ombre. Ainsi donc, ils ont posté un gardien pour me surveiller. Il a la clé, et il ouvre la porte de ma chambre pour la laisser entrer. Je ne bronche pas : pas question d'essayer de sortir, ce serait en pure perte. Si je dois me sauver, il faudra que ma fuite soit minutieusement préparée. Sama pose un plateau sur la petite table.

« Voilà, madame Candice, de la kebsa. »

La kebsa est un plat très courant en Arabie Saoudite, à base de riz et de viande de mouton désossée avec des épices – cannelle, cumin, cardamome, et raisins secs. Mais cette kebsa-là n'est faite que de riz froid, collant, et ne contient pas de viande : des restes, visiblement. Ça m'est bien égal, je n'ai pas faim. Je veux juste que l'on me dise ce qui se passe.

« Vous avez aussi à boire, madame Candice », me répond-elle en désignant une bouteille d'Évian. Et elle frappe à la porte pour que le gardien lui ouvre. L'émotion et la chaleur m'ont donné soif, très soif. Mais à peine ai-je bu une gorgée d'eau que je la recrache aussitôt : elle a un goût de fer très prononcé. C'est sûr, ils ont rempli une bouteille d'Évian avec de l'eau du robinet, et, si je la bois, je serai malade : l'eau courante ici n'est pas potable.

Je comprends, tout à coup, que jusque-là tout le personnel du Palais m'appelait « princesse Candice ». Aujourd'hui, plus personne ne semble me considérer comme une princesse. Je me fiche bien du titre, mais je sais pertinemment ce que cela signifie: pour tout le Palais, je suis devenue une « sans-grade ». Autant dire quantité négligeable.

Où est ma fille? Que lui font-ils ? Saddam a-t-il décidé de se débarrasser de nous à cause de notre judéité, afin de protéger son secret? La situation me rend folle de rage. Je saute du lit et j'attrape le bras de la bonne: je veux lui arracher la clé. Je lis la peur dans ses yeux écarquillés, elle hurle à son tour. La porte s'ouvre à la volée, le gardien entre sans un mot et nous sépare brutalement – d'une bourrade, il me jette sur le lit. Il parle en arabe, très vite, à Sama. Elle remet de l'ordre dans ses vêtements en me jetant un coup d'œil inquiet. Aussitôt je m'en veux: je dois en faire mon alliée, pas mon ennemie.

« Pardonne-moi! Je ne te veux pas de mal, mais je ne comprends pas ce qui se passe, tu dois me répondre, je t'en supplie! Où est ma fille? Pourquoi m'enferment-ils ici ? Pourquoi Mahmoud refuse-t-il de me donner une ligne pour téléphoner à mes parents ? Où est ma fille, où est la princesse Haya? Où est Saddam ? »

Sama me regarde cette fois d'un œil rond, hésite, puis, tout en reculant lentement vers la sortie, avec le gardien en bouclier, elle bredouille:

« Le prince Saddam est à l'étranger avec la princesse, et la petite princesse Haya est avec sa grand-mère. »

Et elle sort avec le gardien qui me lance un regard vide avant de refermer la porte. J'entends la clé tourner dans la serrure.

Cette fois, c'est sûr, Saddam m'a tendu un piège. Est-ce possible? La vérité m'apparaît comme un flash: jusqu'au bout, j'ai été d'une naïveté incommensurable. Saddam est dans le coup, depuis le début. Il m'a fait prisonnière pour enlever notre fille. Tout s'éclaire: il a joué son rôle à merveille, celui de « Saddam enfin devenu sage », pour m'amadouer. Il a tout prévu. Et je suis tombée dans le panneau.

Me voilà seule, enfermée, emprisonnée. Haya est séparée de moi, et personne ne sait ce qui nous arrive. Ils m'ont pris mon sac à main avec tous mes papiers, mon téléphone portable, mon... Je saute sur mes pieds, je me précipite vers ma valise, j'attrape les vêtements, je les

jette par terre, je fouille et... victoire. Ma trousse de toilette: Sama ne l'a pas ouverte! À l'intérieur, il y a le téléphone portable de Haya et ma seconde ligne française, un smartphone! Je vais pouvoir appeler au secours. Et, dans la poche extérieure de ma trousse de toilette, une cinquantaine d'euros, quelques riyals (la monnaie saoudienne) que j'avais conservés lors de notre dernier séjour au royaume d'Arabie et ma carte d'identité. J'ignore pourquoi je l'avais glissée ici.

Mes mains en tremblent. Un instant, avant que le téléphone s'allume, mon cœur s'arrête de battre : pourvu que la batterie ne soit pas à plat. Le téléphone s'allume avec sa petite musique de bienvenue, je sursaute et l'enfouis sous mes vêtements : surtout, ne pas éveiller les soupçons du gardien qui ne doit pas être loin. Si j'appelle, il entendra ma voix et comprendra tout de suite. Il faut que j'envoie un texto. À mon père. Lui seul peut m'aider, il peut contacter les autorités, la police mais surtout l'ambassade de France, expliquer que ma fille et moi avons été prises en otage. J'écris un message qui, je le sais, va paniquer ma famille mais je n'ai pas le choix:

« Au secours, suis prisonnière dans un coin du Palais, ils ont pris Haya m'ont enfermée préviens ambassade France. Me tel pas envoie texto. »

L'accusé de réception du téléphone m'indique que le texto n'a pas été transmis. Je réessaie à plusieurs reprises, et l'envoie également à maman. En vain : aucun texto ne passe. Surtout, ne pas paniquer: je dois absolument trouver une autre solution pour les alerter. Qui sait si je serai encore en vie dans quelques heures...

Ce sont les réseaux sociaux qui vont débloquer ma situation: j'ai un compte Facebook, et c'est lui qui va être mon porte-voix dans le monde entier. Sur mon « mur » (c'est-à-dire ma page Facebook), j'envoie un message d'alerte :

« SOS. Aidez-moi je suis séquestrée avec ma fille de 6 ans en Arabie Saoudite au Palais par le prince Saddam svp contactez ma famille au 06 05... »

Dans les heures qui suivent des dizaines de personnes appellent à ce numéro, c'est-à-dire chez ma mère.

# PRISONNIÈRES

J'ai une montre : il est 4 heures du matin à Riyad, 1 heure à Paris. Mes parents dorment sûrement. Mais je suis sûre qu'une personne charitable va les prévenir. En attendant, mieux vaut éteindre les téléphones et cacher ces seuls liens entre le monde extérieur et moi.

Je cherche des yeux un endroit où je pourrais dissimuler celui de Haya et, à force de scruter chaque recoin de la pièce, je remarque une brique légèrement descellée dans le mur blanchi à la chaux. J'achève de l'arracher: derrière elle il y a juste la place. J'entoure le portable d'une chaussette pour que les éclats de pierre ne l'abîment pas, le glisse dans le trou, et appuie de toutes mes forces sur le morceau de brique pour qu'il tienne en place. Il ne faut pas y regarder de trop près, mais ça va.

Quant à mon smartphone, jusqu'à ce que je sois sûre qu'ils ne fouillent pas la chambre, je le garderai sur moi, coincé entre ma hanche et l'élastique de mon slip : je ne crois pas qu'ils oseront me toucher.

Je m'écroule sur le lit, je suis épuisée, mais je serre les dents: pas question de craquer. Si je veux pouvoir me défendre, il faut que je dorme et que je mange, même si la nourriture est infâme. Je dois garder des forces pour nous sortir de là, Haya et moi. C'est terrible, elle doit se demander ce qui m'est arrivé, elle doit le *leur* demander!

Mais, au fond de moi, j'ai si peur...

Au matin, le soleil me réveille: à travers le moucharabieh de la porte, les rayons jouent sur les deux seuls meubles de la pièce, mon lit et la petite table. Avec l'aube le Palais s'éveille, j'entends, tout proche, le muezzin qui appelle à la prière, les portes qui claquent, le ronflement d'un moteur.

La porte en s'ouvrant me tire de ma torpeur. C'est Sama, elle me regarde d'un air étonné.

« Voici une serviette pour vous sécher. »

Je lui demande du savon, elle répond qu'elle n'en a pas, et part. Je devrai me contenter de me laver... à l'eau! À mon grand étonnement, plus que la faim, c'est ne pas pouvoir me laver qui va le plus me manquer durant les semaines suivantes. Dans ma trousse de toilette, je n'ai que du démaquillant. Et des chewing-gums.

Je vais donc passer plus de trois semaines sans savon, trois semaines à tenter de me nettoyer au démaquillant, tout en l'économisant le plus



possible, et je me brosse les dents au chewing-gum! Impossible de me faire un shampoing, je me sens sale, et découragée. J'imagine que c'est le but de mes geôliers : m'humilier. Me priver de savon et de dentifrice est une façon supplémentaire de nier ma dignité. Chaque fois que je demande au gardien, ou aux bonnes philippines de me procurer du savon, du shampoing, une brosse à dents, du dentifrice, ou des vivres ils me répondent, parfois en chœur : « On ne peut pas, madame Candice. La princesse Wardha a dit que, si vous demandiez cela, il fallait vous répondre que la famille royale a beaucoup de charges et ne peut pas dépenser d'argent pour vous... »

Pendant ce temps, mes parents ont été alertés par des inconnus, grâce à Facebook. Ils ont désespérément tenté de me joindre mais, au Palais, ni Saddam ni Wardha ne leur ont répondu. Heureusement, mon père et moi sommes parvenus à échanger plusieurs textos : il me rassure. Il a contacté le Quai d'Orsay et l'ambassade de France à Riyad. Ce qu'il ne me dit pas, et que je comprendrais bien plus tard, c'est qu'à l'ambassade comme au ministère des Affaires étrangères à Paris mon histoire ne semble émouvoir personne. Ma famille durant des semaines aura l'impression de se battre contre des moulins à vent. Mais, toujours grâce à Facebook et à mes messages de SOS, en trois semaines, six mille personnes se sont réunies autour de mon *post* et projettent maintenant d'organiser pour nous une marche blanche entre le Quai d'Orsay et l'ambassade d'Arabie Saoudite.

Autant d'inconnus, juifs, catholiques ou musulmans, qui contactent mes parents : abasourdis par l'indifférence de notre gouvernement, ils ont fabriqué une pancarte avec une gigantesque photo de Haya et de moi. C'est un véritable élan de solidarité. Voilà pourquoi, après trois semaines de silence, finalement, les fonctionnaires du Quai d'Orsay, alertés par leur réseau de surveillance, se manifestent auprès de ma famille.

Ils reconnaissent que, avant cette publicité autour de mon cas, ils n'ont pas pris nos démarches au sérieux, et pour cause : la consule de France en Arabie, Mme Xavière Moussa, leur a assuré qu'il s'agissait seulement d'un banal cas de divorce, que la jeune Française – moi – avait du mal à accepter, mais qu'à part ça tout allait bien ! Et qu'elle, Mme Moussa, avait la situation bien en main. Elle leur a aussi annoncé qu'elle mettrait fin à ce petit problème très prochainement, car elle a rendez-vous au Palais pour me rencontrer, et me faire signer des documents à la demande de la princesse Wardha et du prince Saddam.

Les fonctionnaires du Quai d'Orsay l'assurent, ils vont dès à présent tout faire pour nous sortir de là, mais à une condition : que la marche blanche n'ait pas lieu et qu'aucun média ne soit alerté. Mes parents, soulagés et confiants dans les institutions de leur pays, acceptent. « La

marche blanche pour libérer Candice et Haya » n'aura pas lieu.

Durant ces trois semaines, à part les Philippines qui m'apportent à manger ou le gardien qui me surveille, personne ne vient me voir. Je m'exhorte à tenir le coup.

Un matin, Sultana ouvre ma porte, l'air narquois: « Alors ? Tu es bien installée ? Tu ne t'ennuies pas trop ? »

Sultana, ma belle-sœur. C'est la même jeune femme avec qui j'ai partagé des moments magnifiques, en vacances au Liban. La tante de ma fille. Une femme fragile psychologiquement, très souvent sous l'emprise de drogues, je le sais. Mais est-ce que cette faiblesse justifie sa cruauté ?

Elle est venue m'expliquer « mes droits » : sortir dans le jardin, c'est-à-dire la cour qui surplombe ma prison. C'est tout! Mais, pour moi, c'est déjà énorme. Je sors donc de cette chambre de quinze mètres carrés où je me morfonds depuis des jours. Je hume avec bonheur les parfums du matin, le soleil est déjà chaud. Autour de moi, une cour fermée par trois murs de béton très hauts et une grille en fer forgé de même hauteur, sur laquelle grimpent des bougainvillées violettes. À travers la grille, je vois l'un des côtés du Palais. Au centre de la cour, il y a une fontaine avec deux lions blancs qui crachent l'eau vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et quelques palmiers. C'est donc dans cette cour que je vais passer la majeure partie des dix jours suivants. Je marche en rond autour des palmiers, et je m'assieds devant la grille, le regard rivé sur le Palais : à un moment ou à un autre, j'en suis sûre, Haya passera là, et quand elle me verra, elle essaiera de venir me rejoindre.

Mais quand ? Je me retourne brusquement vers Sultana. « Je veux voir ma fille! Vous n'avez pas le droit de faire ça!

— Ta fille? »

Elle part d'un grand éclat de rire, puis sa bouche se tord en une moue méprisante.

« Tu ne la reverras jamais, ta fille. D'ailleurs, ce n'est pas la tienne, c'est une Al Saoud, c'est la fille de Saddam! Qui es-tu, toi ? Tu l'as enlevée en France ! »

J'essaye de l'amener à un discours rationnel. Je lui réponds calmement:

« Je n'ai jamais fait ça, Sultana, et tu le sais. Et Saddam a toujours pu voir sa fille, mais il a refusé, sa femme lui interdisait d'avoir des contacts avec nous ! »

Ma tentative de dialogue échoue lamentablement. Elle se rapproche de la grille, furibonde, et d'instinct je me recule.

« On s'en fout de ta vérité! Tu n'es qu'une sale menteuse! Ta parole ne vaut rien ! »

Elle fait demi-tour et repart vers le Palais.

Je m'accroche aux grilles, désespérée, je hurle :

« Je veux voir Haya! Vous n'avez pas le droit de l'empêcher de me voir ! Je suis sa mère ! Saddam ! Laisse-moi voir ma fille! Saddam ! Saddam ! Saddam ! »

Je crie si fort, et si longtemps, que Sama, la bonne qui m'aime bien, arrive en courant:

« Criez pas comme ça, madame Candice, ils ont dit qu'ils vont vous battre si vous criez encore! Et le prince n'est pas là, ça ne sert à rien de l'appeler ! »

Si Saddam n'est pas là, Haya est donc aux mains de sa grand-mère et de sa tante.

Les journées passent. Lentement. Souvent, je perds tout espoir. Parfois, au contraire, je me persuade que, dans l'ombre, la diplomatie française se préoccupe de mon cas. Pour ne pas sombrer dans la folie, je m'oblige à pratiquer une heure de gymnastique chaque jour, dans ma chambre. Des abdos, des étirements, un peu de yoga. Je m'essaie à la méditation. De temps en temps, après avoir tenté en vain de chasser les idées noires de mon cerveau, je m'écroule en larmes. D'autres fois, après vingt minutes de relaxation, je me relève plus détendue, moins angoissée.

À l'exception de cette heure d'activité physique, je passe toutes mes journées et mes soirées dehors, dans « mon jardin », assise devant la grille ou tournant en rond comme un lion en cage, dans l'espoir de parler à Haya. D'ici, je vois une partie de la grande cour, dans laquelle les voitures entrent et sortent. Les chauffeurs s'arrêtent pour en faire descendre les passagers, ou pour les y faire monter. Quand les enfants (Haya ou ses cousines) doivent sortir, il arrive qu'elles attendent leur grand-mère ou leur tante, quelques minutes, près de la voiture. Et, dans cet intervalle, je peux apercevoir ma fille.

En dix jours, je l'entrevois ainsi, à trois reprises. Mais, bizarrement, Haya ne regarde jamais vers moi et, même si j'ai peur de me faire remarquer et d'être à nouveau enfermée dans la chambre, c'est plus fort que moi, je la hèle: « Haya! Haya! »

Je me doute, que si elle ne tourne pas la tête vers moi, c'est qu'elle ignore que je suis enfermée dans cette chambre au fond du parc. Qui sait si les Al Saoud ne lui ont pas raconté que je suis partie, que je l'ai abandonnée ?

Un matin, Wardha à son tour vient jusqu'à la grille et me menace :

« Tu as intérêt à te calmer, ne recommence pas à crier, tu n'es pas digne d'être mère, ne t'inquiète pas, Saddam va s'occuper de toi ! »

Cette fois, je ne réponds pas. Je n'arrive pas à comprendre comment Wardha, qui me connaît si bien, depuis des années, comment cette femme qui a fréquenté mes parents, que j'ai reçue chez moi, sur la Côte d'Azur, avec qui j'ai vécu dans plusieurs pays, à plusieurs

moments de ma vie, comment cette femme peut-elle me porter autant de haine ?

Pour me protéger, je me persuade qu'il ne sert à rien de lutter contre le clan Al Saoud. Je n'arriverai jamais à les faire changer d'opinion sur moi. Je risque de dépenser en vain toute mon énergie, il n'y a rien à faire contre leur hystérie. Je ne dois pas craquer, il faut au contraire que je sois totalement maîtresse de moi-même, et que j'échafaude un plan pour nous permettre de s'échapper de cette prison.

Je guette Haya dès le petit matin, dans l'espoir qu'elle sorte. J'ai de la chance : sur le coup de 7 heures, elle apparaît dans la cour, seule. Je me dresse et la hèle, une seule fois: « Haya! »

Surprise, elle tourne la tête dans ma direction... Et se précipite vers moi, folle de joie : « Maman ! Je croyais que t'étais partie! Pourquoi tu es derrière cette grille? Qu'est-ce qu'ils te font? »

Elle lève de grands yeux effarés sur moi, son petit visage est tout chiffonné, elle semble bouleversée, et je ne veux pas ajouter à son désarroi.

« Ce n'est rien, ma chérie, je vais réussir à sortir, ne t'inquiète pas. Mais toi, comment ça va? Comment ça se passe ? Tu manges bien ? Ils sont gentils avec toi ? Tu dors où? »

— Je dors avec mama Wardha, et Mudhi aussi est avec moi. Tu sais, maman ? Mudhi, ma cousine, la fille de tonton Talal! Elle aussi, elle vit seule sans sa maman ; mama Wardha lui a dit que sa maman était folle comme toi et que c'est pour notre bien que nous n'avons plus le droit d'avoir de maman. Mais moi, je ne veux pas, je sais bien que c'est elle la folle et que toi, tu es ma maman. Maman je veux être avec toi! »

— Ne t'inquiète pas ma fille, ça va aller.

— Parfois, je dors avec mama Sultana dans son lit, mais j'aime pas, la nuit elle se colle contre moi. »

Je reste interdite :

« Comment, elle se colle contre toi ? Qu'est-ce qu'elle te fait d'autre ? »

Haya baisse la tête, gênée.

« Est-ce qu'elle te touche parfois ? Il faut me le dire, ma chérie.

— Non, elle m'a pas touchée mais elle est toute nue avec sa culotte et elle veut que je sois toute nue aussi, mais moi je lui ai dit que je veux pas. En plus, elle m'oblige à la laver, mais moi j'aime pas ça... c'est dégoûtant! Tu te rends compte, maman, lui laver le corps en entier! Elle me frappe ! Mudhi et moi, elle nous frappe tous les jours, tu sais, elle est vraiment folle! »

Je déglutis. Ma fille est peut-être victime d'abus sexuels ! Je ne serais pas étonnée que sa tante ou d'autres aient un comportement

pervers avec elle: les femmes en Arabie Saoudite sont contraintes de se cacher, physiquement, et elles libèrent leurs fantasmes dans le secret des maisons.

Je dois protéger ma fille, même si je ne peux pas faire grand-chose, là où je suis. Je vais d'abord la convaincre de ne jamais se laisser faire, mais aussi éviter de la paniquer.

« Si elle recommence, tu cries, et tu lui dis "Stop", d'accord ? Tu lui dis que tu vas te plaindre à ton père, ça la calmera.

— D'accord. Et aussi, l'autre jour, mama Wardha m'a donné une gifle, parce que je disais que tu me manquais. Elle m'oblige à l'appeler "maman", et moi je ne veux pas. »

J'en ai les larmes aux yeux, mais je ne veux pas craquer devant Haya. Il faut la rassurer, elle n'est qu'une petite fille, elle ne doit pas être dévorée d'angoisse pour sa mère.

« Ne t'inquiète pas, mon ange, je vais nous sortir de là et on partira toutes les deux très bientôt. Retourne vite au Palais maintenant. Je ne veux pas que tu aies de problèmes.

— Maman, je vais te sortir de là, je vais voler les clés dans la nuit.

— Non, ma chérie, ils vont te faire du mal encore, laisse-les et ne t'inquiète pas, j'ai déjà prévenu papi, il va nous sortir de là ! »

Elle repart en courant. Au même moment, sa grand-mère apparaît sur le perron. Elle la regarde arriver vers elle, relève la tête et me fixe, immobile ; d'un geste sec, elle attrape les poignets de ma fille. J'en ai mal pour elle. Je ne saurais pas si Haya a payé le fait d'être venue me voir.

Jour et nuit, je reste au jardin : derrière ma grille, je veux la voir revenir. J'ai peur que sa famille la frappe encore, ça m'est insupportable. Quand la voiture se gare dans la cour, le chauffeur ouvre d'abord la porte de Wardha, puis fait le tour pour faire descendre Haya. Elle jette un regard vers moi et m'adresse un petit signe. Je lui envoie un baiser. Mais Wardha a surpris notre échange, je l'entends disputer Haya, puis elle se dirige vers moi d'un pas furieux.

« Arrête d'appeler Haya, si tu continues, je l'empêcherai de sortir dans la cour, elle restera enfermée, tu ne la verras plus jamais ! »

Mes résolutions s'envolent, je secoue la grille en hurlant, un long cri inarticulé, un gémissement, et Wardha, effrayée, se jette en arrière. Je suis déchaînée, je dois effectivement avoir l'air d'une folle. Hélas, dans mon excitation, j'ai oublié mon portable coincé contre ma hanche et mon jean. Et ce qui devait arriver arrive: il tombe à mes pieds, sous les yeux de Wardha.

Je cesse aussitôt de crier. Durant quelques secondes, nous nous fixons en silence, puis un petit sourire narquois se dessine sur ses lèvres, elle ouvre la bouche... Sans doute va-t-elle m'annoncer que le

gardien va se faire un plaisir de récupérer mon téléphone. Mais je ne lui laisse pas le temps de parler : sans réfléchir, d'une voix rauque que moi-même je ne reconnais pas, en détachant bien les mots, je lui dis :

« Si vous prenez mon portable, je me suicide. Vous expliquerez après à mon ambassade ce qui m'est arrivé ! »

(Bien sûr, j'enregistre en cachette cette conversation, comme chaque fois que c'est possible. Et dès que je suis sûre de ne pas être prise en flagrant délit, j'envoie ces enregistrements par mail à ma famille.)

Je n'ai pas calculé cette réplique, elle est sortie spontanément, j'en suis la première sidérée. Wardha aussi semble interloquée. Elle n'avait pas songé à cette éventualité : ma mort l'arrangerait, bien sûr, mais un suicide serait difficile à cacher. Les employés parlent beaucoup. Ce serait difficile pour elle d'empêcher les médias de s'intéresser à l'affaire ! Les Al Saoud sont tout-puissants, mais ils n'ont aucune envie d'avoir à s'expliquer.

« Ma pauvre fille, je savais bien que tu étais folle. Tu peux le garder ton portable, tu peux appeler qui tu veux, ça ne changera rien pour toi », lance-t-elle en s'éloignant. Elle se retourne une dernière fois, le sourire mauvais : « De toute façon, il ne va pas durer longtemps, ton téléphone : on a ton chargeur ! Personne ne s'intéresse à toi, tu peux crever et personne ne le saura ! »

J'ai enfin gagné sur un point. Pas tellement à cause du téléphone : elle a hélas raison, je n'ai presque plus de batterie et pas de chargeur. Mais je sais maintenant que la menace de mon suicide peut les effrayer. C'est une arme. Mais surtout, ce que j'ignore encore, c'est que Wardha me prépare un sale coup avec l'aide de la consule de France : voilà pourquoi la présence de mon téléphone lui est bien égale.

Je retourne dans ma chambre, épuisée. Malgré mes résolutions, je passe le reste de la journée sur mon lit, les yeux rivés au plafond. J'ai obtenu une petite victoire, mais je me sens dépossédée de mes moyens. Tous ceux qui peuvent intervenir pour moi sont prévenus. Ma famille est en contact avec le Quai d'Orsay, et mon père m'a informée que mes amis ont lancé une page sur Facebook pour nous venir en aide, à Haya et moi. Je n'ai donc plus qu'à attendre, et justement le manque d'action me rend folle.

Le soir, quand la bonne m'apporte l'unique plateau de la journée, elle me prend en pitié. Elle tente de me consoler, mais devant mon insistance elle me donne des nouvelles de ma fille, et les nouvelles ne sont pas bonnes : elle me dit que Haya demande régulièrement à me voir et qu'en réponse sa grand-mère ou sa tante lui hurlent dessus et la frappent. Plus elle se rebelle, plus elle prend de coups. Hélas, je sais que c'est vrai : un matin, à l'heure où tout le monde dort, elle a soulevé son T-shirt devant moi, et j'ai pu voir les marques des bleus sur son corps. Quand Sama m'explique ça, je me lève pour vomir de

dégoût, de rage, de chagrin. Ma fille est battue et je ne peux pas la défendre, moi qui l'ai toujours fait jusque-là !

Devant ma réaction, Sama regrette visiblement de m'avoir dit la vérité. Elle est vraiment émue, je crois; grâce à elle, mon enfermement va devenir plus vivable. Sama est choquée qu'on ne me donne pas plus à manger. Le lendemain matin, à l'aube, elle vient me voir et me propose de la suivre à la cuisine, en vitesse, avant que la famille ne se lève. Elle me supplie de ne pas chercher à m'enfuir : elle serait jetée en prison. Je lui promets tout ce qu'elle veut, et je la suis en silence.

Pour gagner le Palais, on peut soit traverser la très grande cour, au vu et au su de tout le monde, soit passer par un tunnel (plusieurs tunnels souterrains desservent toutes les ailes du Palais). Nous empruntons le tunnel, et arrivons dans le long couloir qui mène aux cuisines. Là, d'autres bonnes s'affairent déjà aux fourneaux. Toutes philippines, elles me connaissent et m'aiment bien : je les ai toujours bien traitées, je leur donnais de menus cadeaux. Visiblement, Sama les a mises au courant de ma venue : elles ne diront rien. D'ailleurs elles m'embrassent, et me donnent aussitôt une assiette avec des mezzehs et des gâteaux: « Il faut manger, madame Candice! Vous êtes toute maigre! »

En trois semaines j'ai perdu plusieurs kilos, je flotte dans mon jean qui était très serré à mon arrivée.

Les cuisinières me servent aussi de grands verres de la citronnade qu'elles viennent de préparer pour les petits déjeuners des princes. Je les bombarde de questions : « Haya va bien ? Où est-elle ? Elle n'est pas malade? »

L'une d'elles me répond: « Mais la petite princesse n'est pas là, madame Candice, elle est partie en vacances, elle a rejoint son père au palais de Djedda! »

En vacances? Mon Dieu! Et s'ils ne la ramenaient pas? Je n'aurais aucun moyen de la récupérer!

Les bonnes me calment: Haya et sa grand-mère doivent rentrer très bientôt.

Ce jour-là, je passe un quart d'heure à peine à la cuisine: mais c'est un premier pas vers la sortie. Je connais la typologie du Palais : il y a l'entrée principale, avec le très lourd portail électrique que deux gardiens dans des guérites surveillent jour et nuit, l'ouvrant et le fermant au gré des arrivées des princes et des visiteurs, qui tous montrent patte blanche. Impossible de fuir par là. Un autre grand portail est également surveillé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais trois portes d'entrée toutes simples correspondent à chacune des ailes du bâtiment. En théorie, elles sont fermées. Mais chaque habitant du Palais a sa propre clé, et nombreux sont ceux qui oublient de les refermer.

Je vais tenter ma chance au bout d'une semaine. Je suis désolée de causer du tort à Sama, mais je n'ai pas le choix : un matin, au lieu de la suivre en direction de la cuisine, je file à la première porte, qui est ouverte. Je traverse une cour pavée de mosaïque, et je pousse une lourde porte en bois qui donne directement dans la rue. Je ne m'arrête même pas pour choisir une direction : je cours comme une folle sur la large avenue qui longe le Palais.

Sama a déjà dû donner l'alerte, elle ne peut pas faire autrement. Heureusement, un taxi passe, je saute dedans et lui demande de m'emmener au consulat de France. Le taxi ne semble pas se poser de questions : j'ai pris soin le matin d'enfiler un T-shirt à manches longues, et d'emporter un foulard à mettre sur mes cheveux, tout l'argent en ma possession et ma carte d'identité française, seul document qui ne soit pas aux mains des Al Saoud. La circulation est animée, j'ai le sentiment que nous mettons des heures pour parvenir au quartier diplomatique. C'est un endroit protégé des attentats terroristes, et il faut passer trois *check points* avant d'y pénétrer. Les Saoudiens y vont faire leurs visas, ou acheter de l'alcool en contrebande. Quand ils pénètrent ici, les chauffeurs de taxi doivent montrer patte blanche, et quand nous stoppons au premier *check point* j'ai une boule d'angoisse à l'estomac: si un avis de recherche me concernant a été lancé, je suis fichue. Mais les policiers ne font que vaguement fouiller la voiture, et ma pièce d'identité française les décide à nous laisser passer. Personne ne nous demande rien aux deux *check points* suivants.

Enfin, voici l'ambassade de France. Le seul lieu où je vais pouvoir me sentir en sécurité dans ce pays. Nous sommes jeudi, jour de fermeture, c'est bien ma veine. J'explique au gardien que mon cas est une urgence, que je dois voir immédiatement le diplomate de permanence. Il prend aussitôt son téléphone, ma pièce d'identité à la main, et très vite la porte s'ouvre. Le vice-consul, Jean-Blanc Siat, me reçoit aussitôt et se présente. C'est un homme de très grande taille, un peu dégarni, au regard franc et direct. Je me présente, puis me lance dans un résumé de la situation, à toute vitesse, sans même reprendre mon souffle pour respirer:

« Je suis retenue en otage avec ma fille chez les Al Saoud, au Palais. C'est la fille de Saddam Al Saoud, c'était mon compagnon et c'est le père de ma fille, mais nous sommes séparés et c'est moi qui ai la garde. Ils ont pris ma fille, je suis emprisonnée, il a fallu que je me sauve pour arriver à sortir. Je soupçonne que ma fille subit aussi des mauvais traitements. Je veux porter plainte immédiatement. Les autorités françaises doivent absolument intervenir. »

Le vice-consul m'écoute attentivement. Il me pose quelques questions tout en prenant des notes sur un carnet. Il me laisse



quelques minutes dans son bureau pour téléphoner à Xavière Moussa, la consule.

En l'attendant, je discute avec l'un des agents consulaires. Pour lui faire comprendre la réalité de ma détention, je lui fais écouter les enregistrements sur la carte mémoire qui ne me quitte pas : témoignages de Haya, photos et vidéos. Et je le prie d'envoyer ces fichiers, très volumineux, à mes parents.

De retour, M. Siat m'explique :

« Bon, Madame la consule est au courant, elle prend les choses en main. Mais il faut que vous retourniez au Palais des Al Saoud puisque votre fille est là-bas.

— Comment? Y retourner? Mais... Mais non, ma fille n'y est plus! Sa grand-mère l'a emmenée à Djedda!

— Non, madame, je vais vous expliquer notre strat égie : nous allons faire les choses de façon tout à fait officielle. Ne vous inquiétez pas, nous nous occupons de tout, mais il faut que vous soyez toujours officiellement retenue au Palais contre votre gré. Si vous voulez retrouver votre fille, il faut que les choses se passent de cette manière. »

Qui suis-je pour le contredire ? Il sait vraisemblablement mieux que moi comment traiter avec le Royaume saoudien. De toute façon, je n'ai pas le choix: je suis bien obligée de faire confiance à la diplomatie française, elle seule peut m'aider ! Avant de repartir de l'ambassade, je téléphone à mon père depuis le bureau du vice-consul. Je pleure un bon coup, tout en le mettant au courant des décisions que nous venons de prendre avec le diplomate. Il est un peu rassuré, persuadé lui aussi que la France va très vite nous sortir de là, Haya et moi.

## AIDEZ-MOI !

Le cœur serré, les larmes aux yeux, je quitte le havre de paix que représente pour moi l'ambassade de France. Avec les diplomates, nous avons échangé nos numéros de téléphone, à n'utiliser qu'en cas d'urgence. Et nous avons mis au point un code: si j'appelle et raccroche aussitôt, c'est que le danger est imminent. La consule arrivera alors très vite, ils m'en font la promesse. Le chauffeur particulier du vice-consul m'accompagne et me dépose près du Palais: je fais quelques centaines de mètres à pied, seule, et je me présente devant le lourd portail de l'entrée du Palais. Les gardiens me regardent, étonnés, et m'ouvrent. Et je continue, toute seule, jusqu'à ma « geôle ».

Une heure plus tard, Sama arrive, une bouteille d'eau fraîche à la main. Elle la pose sur la table de ma chambre :

« Madame Candice! Pourquoi êtes-vous sortie sans moi? C'est pas bien ce que vous avez fait, j'ai failli être renvoyée !

— Je suis désolée, Sama, il ne faut pas m'en vouloir. Je n'avais pas d'autres moyens pour prévenir mon ambassade. Je suis contente pour toi qu'ils ne t'aient pas chassée. »

Tristement, je la regarde s'éloigner: Sama sert sans doute maintenant d'espionne à ses patrons. C'est pour elle la seule façon de se racheter. Elle était ma seule alliée ici, et j'ai dû la sacrifier. Au moins va-t-elle rapidement faire passer le message : « Mme Candice s'est sauvée pour aller à l'ambassade de France. »

Deux heures plus tard, effectivement, tout le Palais est au courant. Le soir même, à son retour de Djedda, Wardha entre comme une furie dans ma chambre : « Tu vas le payer, sale garce! Tu crois que tu vas nous faire peur avec ton ambassade! Haya n'est pas ta fille, c'est une Al Saoud, tu ne la récupéreras jamais ! Ni ton ambassade ni ton président Sarkozy ne peuvent rien pour toi, sale juive! »

Elle me gifle à la volée, m'arrache le téléphone que je pensais bien caché entre mon jean et ma hanche, devant le gardien, prêt à intervenir au cas où je me rebifferais... Dieu que j'aimerais pouvoir lui sauter dessus! Mais je ne peux qu'avaler l'humiliation.

Wardha repart sur ces mots, contente de m'avoir privée d'un lien avec l'extérieur. Quelle idée géniale j'ai eue de dissimuler le téléphone de Haya derrière une brique du mur de ma chambre !

Les jours passent, je me sens faible, nauséuse. Et pour couronner le

tout... j'ai des poux! En France, je ferais des shampoings spécifiques, je passerais le peigne à poux dans mes cheveux, et je laverais toute la literie et les vêtements à 60 °C. Ici... j'obtiens que la bonne me rase la tête. Plus de cheveux, plus de poux! Quant à la « literie »... Je lave mes draps à la main, dans la baignoire, avec de l'eau de Javel que Sama m'a apportée. Je ne suis plus à ça près.

Chaque jour, je harcèle les gardiens et les bonnes pour qu'ils m'amènent Haya, mais j'évite de demander à Sama autre chose que le strict nécessaire.

De temps en temps, ma fille vient quelques minutes devant la grille. Ce qu'elle me raconte me fait frémir : ils lui répètent sans arrêt qu'ils sont obligés de m'enfermer parce que je suis folle, qu'elle n'est pas juive, qu'elle est musulmane, et qu'en bonne musulmane elle doit respecter sa grand-mère et lui obéir.

« Ne t'inquiète pas, ma chérie, je ne suis pas folle! »

Ce que je ne lui dis pas, c'est qu'à force la famille de son père réussira peut-être vraiment à me faire perdre les pédales. Depuis ma fugue, je suis surveillée de beaucoup plus près. Chaque nuit, la porte de ma chambre s'ouvre d'un coup, me réveillant en sursaut: c'est soit le gardien, soit l'une des bonnes. Sans un mot, ils allument la lumière, me regardent, hébétée, puis éteignent et repartent en silence. Au bout de quelques nuits, je commence à perdre le sommeil. Je suis tellement stressée par leur éventuelle visite que je reste éveillée jusqu'à leur passage. Je pense à ce que l'on dit de la torture dans les prisons américaines : toutes les dix minutes, braquer une lampe torche dans la figure du prisonnier qui vient à peine de s'endormir. Les mêmes techniques que les pays en guerre utilisent pour faire craquer leurs prisonniers.

Quelques jours après ma visite à l'ambassade, mon téléphone sonne: c'est une diplomate française, Mme Sauron, et ses premiers mots sont :

« Vous êtes dans un sacré pétrin. Franchement, pourquoi êtes-vous venue ici ? Vous connaissez la mentalité et les lois de ce pays, non ? »

Je reste sans voix: si ma visite inopinée au consulat de France a servi à ça, j'aurais pu rester enfermée.

« Bon, continue-t-elle, je sais que vous vivez dans des conditions d'hygiène difficiles, je peux vous faire porter du shampoing, du gel douche, de quoi avez-vous besoin ? »

Cette fois, j'explose:

« Vous vous fichez de moi ? C'est à ça que vous servez? Du shampoing? Je suis *prisonnière*, vous comprenez? Ma fille et moi sommes *prisonnières* ! Nous sommes françaises! On est enfermées depuis plus d'un mois, ils me frappent, ils frappent ma fille, sa tante est incestueuse. Alors, votre shampoing, je m'en fous! Vous comprenez? D'ailleurs, je n'ai plus de cheveux, j'ai été obligée de les

raser à cause des poux. Vous imaginez? Sortez-nous de là! »

Mme Sauron, apparemment surprise, met quelques secondes à réagir :

« Si vous ne vous calmez pas, je serai obligée de raccrocher », me dit-elle.

Alors je baisse le ton, et j'écoute attentivement son plan: je dois réclamer des vivres au Quai d'Orsay. La diplomate m'informe qu'elle a rencontré mes parents et me passe un collaborateur, magistrat au Quai d'Orsay.

« Bonjour, Candice, je suis très heureux de vous entendre. Sachez que j'ai rencontré vos parents et que nous mettons tout en œuvre pour vous sortir de là avec votre fille. Comment allez-vous ? Vous tenez le coup ? Avez-vous des nouvelles de Haya? »

Enfin, quelqu'un qui me comprend et me croit. Je lui raconte donc nos dernières semaines passées dans cet enfer. Il m'annonce que la consule viendra demain à ma rencontre, mais me fait une étrange recommandation : en aucun cas je ne devrai lui faire confiance. Surtout, il ne faudra signer aucun des documents qu'elle m'apportera, aucun d'entre eux, insiste-t-il, même sous la pression ou la menace.

« Candice, soyez forte! Jusqu'à présent, vous nous avez montré à quel point vous l'étiez, ne lâchez pas! Je vais venir avec vos parents, ils ont d'ailleurs engagé une de nos avocates, avec qui nous collaborons sur des cas similaires au vôtre. »

En raccrochant, je me sens à la fois rassurée et inquiète : cela fait un mois que mes parents sont au courant de ma situation, un mois que le Quai d'Orsay ne bouge pas, en tout cas en apparence, et pourquoi devrais-je me méfier de la consule ?

Je commence à croire que je peux mourir ici, épuisée, amaigrie, bouffée par la vermine, sans que la France ne fasse rien pour moi. Leurs paroles sont des « paroles de sable », comme celles de Saddam.

Je suis fatiguée. Mais je continue à guetter patiemment Haya, sous un soleil de plomb ou sous la pluie, rare mais dévastatrice. Et je persiste inlassablement à enregistrer, à filmer, avec mon smartphone, pour avoir des preuves.

Dix jours ont passé depuis ma visite à l'ambassade de France. Le lendemain matin de l'étrange conversation avec le magistrat, branle-bas de combat autour de moi : plusieurs bonnes philippines et gardes viennent, retirent les grilles de la cour (« mon jardin »), la nettoient ainsi que ma chambre, parfument les allées du jardin et ma chambre avec de l'aoud saoudien et m'apportent du gel douche, des serviettes propres (depuis un mois je n'ai pas pu laver mes vêtements ni ma serviette, je les rinçais seulement à l'eau), du shampoing et du dentifrice! Le confort.

Mieux encore: ils branchent une télévision, et l'eau chaude. J'ai

même droit pour la première fois à un vrai plat chaud. Je me doute que le Quai d'Orsay y est pour quelque chose: c'est un début, mais j'attends évidemment bien autre chose de la diplomatie française. Je suis en train de manger, devant la télévision toute neuve, quand entre une femme, française, accompagnée d'un gardien : elle est très grande, maigre, haut perchée sur ses escarpins.

« Bonjour Candice, dit-elle en me tendant la main. Je suis ravie de vous rencontrer, je suis Xavière Moussa, la consule de France. Lorsque vous aurez terminé votre déjeuner, vous voudrez bien me rejoindre au Palais, dans le salon d'apparat, s'il vous plaît? Nous avons beaucoup de choses à nous dire.

— Au Palais? Mais je n'ai pas le droit d'y entrer!

— Si, si, venez me rejoindre, j'y serai, il n'y aura pas de problèmes », me répond-elle en riant.

Je la rejoins effectivement et j'appelle papa, afin qu'il puisse entendre notre conversation. Personne ne cherche à m'empêcher de rentrer dans le Palais. Assises dans le salon, en plus de la consule de France, quatre personnes m'attendent : la secrétaire de la consule, Wardha, Asma la sœur adoptive de Saddam, et... Saddam lui-même.

J'ai à peine le temps de le regarder, la consule prend la parole :

« Madame Ahnine, je suis là parce que vous avez demandé aux autorités françaises d'intervenir et que nous devons trouver le meilleur accord possible. Vous êtes d'accord? »

J'opine du chef.

« Vous êtes française, et nous défendons bien entendu les intérêts de nos ressortissants. Mais votre fille est saoudienne, elle fait partie de la famille royale, puisqu'elle est la fille du prince Saddam Al Saoud, ici présent. C'est une princesse. Or vous n'avez pas la garde de l'enfant en Arabie Saoudite. Vous savez, je suis une ancienne magistrate, je connais parfaitement les lois de ce pays. C'est pour cela que le prince a fait appel à son gouvernement et vous demande de signer ce contrat qui est une véritable chance pour vous, croyez-moi ! »

Je lis : « Je soussigné, moi, Son Altesse royale le prince Saddam fils de... déclare avoir reçu ma fille Haya, fille de Saddam fils de Al Saoud, de sa mère Candice Cohen-Ahnine, et je m'engage à ne pas empêcher ladite mère de voir sa fille dans le royaume d'Arabie Saoudite, ainsi que ses parents et c'est un engagement de ma part. »

« Faites-moi confiance, insiste Mme Moussa, signez ce document et vous pourrez rentrer en France et entamer une procédure là-bas! Je suis juriste et, croyez-moi, c'est la seule solution que vous ayez. »

Sur ce, elle se tourne vers Wardha et lui parle en arabe : « Tu sais, tu peux la laisser repartir, tu l'attaqueras en justice là-bas, l'important, c'est que tu gardes Haya. »

Je comprends assez bien l'arabe maintenant, et Wardha l'ignore.

Je suis donc absolument stupéfaite: elles se tutoient! (Grâce à Haya, je comprendrais plus tard qu'elles se connaissent bien en effet: Mme Moussa vient régulièrement au Palais prendre le thé avec Wardha. Haya l'a vue plusieurs fois, alors que j'étais enfermée dans ma geôle.)

Xavière Moussa continue :

« Je crois que vous ne travaillez pas ? Vous savez comme ça revient cher d'élever un enfant, ajoute-t-elle. La meilleure solution est que vous acceptiez la proposition de la famille royale, et que vous signiez le document que voici. »

Je dois avoir l'air ahurie. Moi qui avais mis tout mon espoir dans la visite de cette femme ! Mais je me reprends très vite :

« Attendez, je ne comprends pas ! D'abord, ma fille est française, je vous le rappelle, même si ici elle est considérée comme saoudienne. Elle n'a jamais vécu en Arabie! Ensuite, je ne savais pas que, de nos jours, il était interdit d'avoir un enfant si l'on n'est pas cadre supérieur ! Et puis ma fille est très malheureuse ici, elle est violentée par sa tante et sa grand-mère ! »

Furieuse, Wardha intervient aussitôt et demande à une des Philippines que l'on fasse venir Haya. Je m'y oppose: je veux lui éviter d'être mêlée à cette terrible négociation. On veut me faire signer un véritable contrat d'abandon! Évidemment, mon avis n'est pas respecté. Haya arrive donc au salon les cheveux encore humides de son bain.

Wardha reprend la parole : « Vous voyez bien, madame la consule qu'elle est complètement folle! D'ailleurs, Haya est soulagée depuis qu'elle vit avec nous, elle sait très bien que sa mère est folle, elle m'a même dit que sa mère lui faisait peur. La pauvre petite est perturbée par la maladie de sa mère, mais nous la conduisons chaque semaine chez un psychologue pour l'aider. »

Je bondis :

« Comment? Ma fille va chez un psychologue, je suis sa mère et je ne suis même pas au courant! C'est normal, vous trouvez? », dis-je à l'attention de la consule.

Et je me tourne vers Saddam. Je lui parle, pour la première fois depuis bien longtemps :

« C'est normal, Saddam? Tout ce que vous faites là, c'est normal ? Faire ça à une mère ? »

S'il avait l'air gêné, s'il évitait mon regard, je saurais qu'il n'est pas responsable de cet acharnement, qu'il est sous influence. Car je suis persuadée que Wardha mène la danse. Mais Saddam ne détourne pas les yeux, au contraire: il me fixe sans sourciller, une lueur de défi dans le regard. Et il ne me répond pas.

La consule poursuit tranquillement:

« Écoutez, Candice, si cela vous inquiète, je peux très bien venir voir Haya une fois par mois, pour être sûre qu'elle va bien. J'écirai un

rapport chaque fois et l'enverrai en France par fax! Je suis aussi un peu psychologue, vous comprenez? C'est votre intérêt de signer le document! »

Je me garde bien de refuser. Moi aussi, je vais ruser, en prétextant que ce document doit être transmis à mon avocate. Je profite de la visite diplomatique pour demander à ma fille de me rejoindre dehors pendant qu'ils terminent au salon leur dialogue en arabe.

Je sors de cette réunion épuisée, et Haya accourt en sanglotant :

« Maman, non! Ne pars pas, je t'en supplie! Ne me laisse pas avec eux! »

Elle se jette sur moi, agrippe mes jambes. Je la soulève dans mes bras et la serre très fort contre moi.

« Sèche tes larmes, mon amour, jamais je ne te quitterai, je t'aime trop, je ne peux pas vivre sans toi, mets-toi ça dans la tête, mais pourquoi tu n'as rien dit à Mme Moussa?

— Je pensais que c'était une copine de mama Wardha, elle vient tout le temps la voir au Palais, j'ai eu peur, maman. »

Wardha arrive derrière nous. Elle attrape violemment Haya par un bras et la traîne jusque dans le Palais. Haya, en pleurs, se débat et gesticule, m'appelle au secours. Alors je hurle, c'est trop dur de voir ma fille maltraitée: « Arrête, Wardha! »

Wardha jette alors Haya dans les bras de la nourrice, fait demi-tour et fonce sur moi.

« Va, va faire ta valise, demain tu fiches le camp d'ici ! Mme Moussa va t'apporter le document certifié par le ministère des Affaires étrangères saoudien, tu n'auras plus qu'à signer et à partir. Nous t'avons réservé une place dans le vol Riyad-Paris de 15 heures.

— J'attends que mes parents et mon avocate aient reçu le document.

— Ne t'inquiète pas, Mme Moussa et nos avocats font le nécessaire. »

Wardha repart dans le Palais.

Pour moi, c'est le coup de massue. L'ambassade de France, la France donc, est prête à m'exfiltrer, à condition que j'abandonne ma fille aux Saoudiens ! Mon père, par téléphone, a assisté à toute la scène.

Le lendemain matin, Wardha tout excitée vient dans ma chambre et me tend le contrat d'abandon.

« Voilà, c'est tamponné par le ministère des Affaires étrangères saoudien. Tu n'as plus qu'à signer ici et à parapher là, et tu seras libre, ton vol est à 15 heures ! »

Je la regarde droit dans les yeux.

« Tu plaisantes ? Tu crois vraiment que je vais partir sans ma fille? Tu rêves! Je partirai avec Haya ou pas du tout! »

Wardha éclate :

« Tu peux crever. Haya ne partira jamais d'ici. Tu t'es foutue de nous! Tu veux jouer à ce jeu? Je vais appeler la consule immédiatement. » Et comme sa fille avant elle, elle me crache à la figure avant de s'éloigner.

Victoire ! Je n'ai pas craqué !

Les jours suivants, je suis bien obligée de noter que mes conditions de vie s'améliorent à la suite de la visite de la consule. Il faut dire que je commence à ressembler dangereusement à un problème diplomatique: impossible pour la France de me laisser dépérir dans une chambre-cellule...

L'ambassade adresse donc des courriers tout à fait officiels à la famille Al Saoud, courriers dans lesquels la France fait des demandes très pragmatiques. Par exemple, me faire livrer du gel douche, du café, des gâteaux... C'est une reconnaissance implicite de mon enfermement.

Dorénavant, j'ai les produits de toilette nécessaires, je peux même donner mon linge à laver (jusque-là, je devais me débrouiller avec un bout de savon volé dans les toilettes de service de la cuisine du Palais).

Depuis ma fugue à l'ambassade, je n'ai pas pu parler librement à mes parents. Mon premier coup de fil est pour mon père et nous sommes tous deux très émus. Il lui est difficile d'admettre que j'ai pu sortir seule du Palais, et que j'ai été contrainte d'y retourner, malgré tous les sévices qu'ils nous font subir. Papa me raconte que chez eux le téléphone n'arrête pas de sonner: des gens de toutes sortes se manifestent pour « me faire libérer » ! Des enquêteurs privés, des associations bizarres, des voyants... Des voyous! Il parvient même à me faire rire. Puis il m'explique rapidement les démarches qu'il a entreprises et me donne le numéro personnel de M. Blanc, le premier conseiller de l'ambassade de France à Riyad.

« M. Blanc va t'appeler. Il a l'air très bien, ce monsieur. Je lui ai demandé de te faire parvenir de la nourriture, des feuilles de dessin, de la peinture, des pinceaux pour t'occuper l'esprit, et une corde à sauter pour te maintenir en forme. C'est important, ma chérie ! »

Mon cher papa! Il me connaît si bien, il sait que, si je reste inactive, je ne tiendrai pas le coup...

Quelques heures plus tard, M. Blanc se manifeste. Il m'explique que, suite à un debriefing avec la consule, il a pris contact avec la famille Al Saoud :

« J'ai eu votre belle-mère, me dit-il. Elle n'a pas semblé enchantée de mon appel. Je lui ai dit que dans un premier temps je souhaitais me rendre compte de vos conditions de vie. Je vais vous apporter des colis que votre père nous a fait parvenir. »

Mais M. Blanc ne réussira pas à franchir le seuil du Palais. Wardha



lui en refuse l'accès, et précise même: « Que la consule, Mme Moussa, vienne, d'accord! C'est une femme très bien, vous êtes un homme, vous savez très bien qu'ici vous ne pouvez traiter qu'avec un homme. Or le prince Saddam est actuellement en voyage pour ses affaires. »

C'est bien ma veine... Mais, dans un sens, cela me rassure : tous les fonctionnaires de l'ambassade de France ne peuvent pas être corrompus, comme Mme Moussa!

En attendant, ma belle-mère oppose bel et bien une fin de non-recevoir aux autres diplomates français : le Palais n'ouvrira pas ses portes. Par curiosité, elle accepte toutefois que le gardien du Palais réceptionne les colis qui me sont destinés : le chauffeur de l'ambassade les dépose à la guérite du gardien. Les sacs sont soumis à une fouille minutieuse de la part de Wardha en personne. Que craint-elle exactement ? Finalement, les colis me sont parfois remis...

Même si mes conditions de vie se sont améliorées, la situation me pèse un peu plus chaque jour. Les autorités françaises s'occupent enfin de moi, mais que font-elles pour Haya? J'ai peur qu'elles ne soient prêtes à beaucoup de concessions pour éviter un incident diplomatique avec le Royaume saoudien. M'aideront-elles vraiment à récupérer ma fille? Je peux peut-être les y pousser: les médias seront mes meilleurs alliés.

Depuis ma séquestration, en France, ma famille et mes amis remuent ciel et terre. Mes parents ont aussi cherché de l'aide auprès de la communauté juive. Ils ont été reçus par le grand rabbin Sitruck qui les a assurés de son appui auprès des autorités françaises. Mes amis ont monté tout un dossier sur notre affaire. Ils ont aussi contacté plusieurs médias, notamment la presse régionale et nationale.

Un journaliste de LCI a vérifié l'histoire auprès du Quai d'Orsay, et a obtenu mon numéro de portable. Il m'appelle. L'entretien dure quelques minutes à peine :

« Bonjour, je suis M. X de LCI. Je souhaite enregistrer une interview téléphonique, est-ce possible maintenant ?

— Oui. »

Il me pose de rapides questions pour vérifier certains détails, me demande comment je me porte, si je vois ma fille, et insiste pour savoir si je suis réellement « prisonnière ».

« Je suis coincée dans une pièce quasiment vide, au fond de la propriété. Je ne peux pas sortir du Palais, j'ai juste le droit, parfois, d'aller dans le jardin. Il n'y a que là que j'arrive à voir ma fille Haya. Quand quelqu'un vient me voir, en général, c'est pour me menacer. Comment appelez-vous ça? »

LCI doit donc diffuser un court reportage avec un extrait de cette interview par téléphone, et des photos de Haya et moi. Le journaliste ne m'a pas donné de date de diffusion, mais je vais très vite la

connaître : les chiens de garde du Royaume font bien leur travail. Le lendemain même de la diffusion du reportage, la famille Al Saoud me le fait payer. Cher.

Assise sur mon lit, je suis en train d'écrire un texto à mon père, quand la porte s'ouvre très brutalement sur Wardha. Elle se jette sur moi, m'arrache mon téléphone en hurlant. Je me lève aussitôt et tente de le lui reprendre, mais la porte s'ouvre de nouveau à la volée, et le visage tout rouge de Saddam surgit. Je n'ai pas le temps d'esquisser un geste de défense, son poing fonce sur moi à la vitesse de l'éclair. J'ai juste le temps de me jeter sur le lit pour l'éviter. Saddam a un rictus de haine sur le visage. Sa mère hurle après lui :

« Non ! Non ! Pas le visage ! Saddam, ne la frappe pas ! Ne lui fais pas de marques ! »

Et elle me repousse violemment sur le lit. Je me jette en boule, la tête au creux de mes bras, tremblante, dans l'attente des coups qui risquent de tomber encore. D'autres personnes entrent, tous crient en arabe. Je ne sais pas ce qui se passe, je suis terrorisée. Il faut que je me protège, mais comment ? Une seule idée me vient, à mon tour je respire profondément, je me souviens des paroles de M. Abib et, sans m'arrêter, dis :

« Je veux parler à mon ambassade, appelez mon ambassade, je veux parler à mon ambassade ! »

J'entends que l'on secoue ma valise et les sacs qui m'ont été apportés. Mon siddour et un livre de psaumes qui ne me quittent jamais sont jetés sur moi. Une main me relève durement, maintient ma tête vers le haut et me force à la tenir droite. Je lève les yeux, effrayée : un homme me filme avec une petite caméra, Saddam me regarde plein de haine, et Wardha hurle :

« Alors ! Tu es contente, sale petite pute ! Comme ça, tu crois que la télé française va faire quelque chose pour toi ? Ah tu es une prisonnière du désert ! Tu veux foutre le bordel, sale juive ? Eh bien, tu vas l'avoir, le bordel ! Vous êtes une sale race ! Toutes tes petites affaires, tu peux leur dire au revoir ! Tu vois ton téléphone ? C'est fini, t'en as plus ! Maintenant, tu es une vraie prisonnière ! »

Pendant qu'elle crie, deux bonnes philippines ramassent toutes mes affaires et sortent. Wardha et deux hommes leur emboîtent le pas. Ma chambre est encore plus nue qu'à mon arrivée. Ils n'ont pas laissé le moindre bout de savon, et tous mes vêtements ont disparu. Dans la pièce, il n'y a plus que Saddam et moi. J'ai peur de lui, mais je lutte contre moi-même : il ne doit pas s'en rendre compte, je ne veux pas lui faire ce plaisir.

J'avale ma salive, j'ai la bouche sèche, j'essaie de parler d'une voix que j'espère la plus douce et calme possible :

« Pourquoi tout ça, Saddam ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? On s'est vus

à Paris, tout allait bien! Même si tu me détestes, comment tu oses faire ça à ta fille? » Il me regarde d'un air étrange, un air que je ne lui ai jamais vu.

« Tu vas regretter ce que tu as fait. Tu n'aurais jamais dû aller à l'ambassade. Tu vas payer pour ce qui est passé dans la presse et à la télé. "Prisonnière du désert", ils t'ont appelée ? Je vais te montrer, moi, ce que c'est, qu'une prisonnière du désert. Tu vas crever, ici. Et la petite, tu ne la reverras plus jamais!

— Mais qu'est-ce qui te prend, Saddam? Pourquoi tu es comme ça, qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Il me regarde froidement.

« Le gentil Saddam, c'était avant! Maintenant que tu as foutu la merde, tu vas voir qui je suis! Tu m'as humilié! Tu dois payer pour ce que tu as fait.

— Mais qu'ai-je fait?

Ma voix commence à chevroter.

« Ce que tu as fait ? Tu m'as quitté.

— Mais c'est toi qui t'es marié ! Tu as refait ta vie! On est amis maintenant, on était amis à Paris! Tu as vu toute ma famille! Il n'y a plus de problèmes entre nous! »

Des sanglots montent dans ma gorge.

« Non, tu ne comprends pas, Candice – c'est la première fois depuis le début de cet échange qu'il prononce mon prénom, mais il le fait d'un ton tellement haineux que cela m'effraie –, tu m'as humilié aux yeux de toute ma famille et tu vas payer pour ça. Et, en plus, tu as tout raconté à des étrangers ! Ah, tu as mis les médias français au courant! Ton Nicolas Sarkozy, tu crois qu'il en a quelque chose à faire de toi ? Mais ton président, il était avec mon roi il y a une semaine ! Ah, ça fait mal, hein ! De savoir qu'il en a rien à foutre de ta gueule ! Il est venu essayer de nous vendre du nucléaire civil, tu crois que tu pèses quelque chose, toi ? Tu n'existes même pas, tu es un moucheron pour les Français! Tu peux contacter des journalistes, ça ne changera rien! Ils m'ont assuré que ton affaire sera étouffée ! Et ton Mossad, hein, tu crois qu'on n'est pas au courant que tes parents lui demandent de l'aide ? Tu crois vraiment qu'il va faire quelque chose pour toi, le Mossad? Tu crois quoi, qu'un agent secret va entrer dans le Palais pour te sauver? Tu as vu trop de films, ma pauvre! Ils vont te laisser crever comme une chienne ! Parce que tu ne mérites pas plus ! »

Je suis pétrifiée. Que puis-je répondre ? Il n'y a plus rien à dire. Cet homme que j'ai aimé plus que tout s'est métamorphosé en diable.

Au moment où il se lève, la porte s'ouvre à nouveau: Wardha entre. Elle se plante à côté de son fils, me regarde droit dans les yeux et me dit :

« Regarde. »

Elle soulève doucement sa jupe et la remonte lentement sur ses cuisses. Je suis tellement surprise par son geste que je fais un pas en arrière.

« Tu vois ce que tu m'as fait ?

— Quoi?

— Les bleus!

— Mais quels bleus, il n'y a rien !

— Mais si, je vais dire à tout le monde ce que tu m'as fait! C'est toi qui m'as fait ça, car tu es folle. Et tout le monde va le savoir! Je vais dire que tu me cours après dans le Palais avec un couteau! Et tous diront comme moi, n'est-ce pas, Sama ? lance-t-elle à la bonne qui baisse timidement la tête. Et moi, je vais venir la nuit avec une seringue et je t'injecterai des drogues jusqu'à ce que tu crèves! Je vais te montrer, moi, ce que l'on fait à des gens comme toi », ajoute-t-elle en redescendant sa jupe d'un coup sec.

Et elle sort, avec Saddam.

Cette fois, c'est la fin. Je n'ai plus rien, plus de téléphone, plus de contact avec l'extérieur, pas même de slips ni de chaussettes. Je n'ai que ce que je porte sur moi : un jean, un T-shirt, et un pull, heureusement, car il fait froid. Rien. Je sens l'angoisse monter : et si Saddam avait raison ? Si la France n'avait plus rien à faire de moi ? Si Sarkozy est venu et n'a rien tenté pour moi, c'est sans doute parce qu'il ne veut pas avoir de problèmes avec le Royaume. Et si Wardha avait raison, s'ils me prenaient tous pour une hystérique? Si je ne devais jamais revoir Haya? Si mon avenir s'arrêtait ici? Ils vont gagner, je vais mourir ici, seule, sans même embrasser ma fille. Ils vont attendre que je dorme et ils vont me faire une injection d'héroïne. Ils diront que je me droguais. Ou bien ils feront disparaître mon corps. Si ça se trouve, personne ne le saura.

Plus tard dans la nuit, alors que je suis dans le noir, allongée sur le matelas, le bruit de la clé dans la serrure me fait sursauter. C'est Wardha, et elle me tend son téléphone: « Parle! »

Je la regarde hébétée. Je prends le téléphone avec méfiance. Mais, au bout, il y a la voix chaude et rassurante de M. Blanc, le premier conseiller de l'ambassade de France.

« Bonsoir, Candice, dit-il. J'ai exigé et obtenu de votre belle-mère qu'elle vous donne un téléphone. Je pense qu'elle a parfaitement compris qu'il est hors de question que votre ambassade ne puisse pas être en contact avec vous quand elle le souhaite. »

J'apprendrais plus tard que, depuis le début de la soirée, M. Blanc a tenté de m'avoir au téléphone. N'y parvenant pas, de plus en plus inquiet, il a réussi finalement à joindre lui-même Wardha et lui a expliqué que, s'il ne me parlait pas dans les minutes qui suivaient, il serait hélas forcé d'en déduire qu'il m'était arrivé quelque chose...

Une heure plus tard, effectivement, Wardha m'apporte un nouveau téléphone: un simple combiné, pas d'enregistreur, pas d'appareil photo, pas de Net. La famille Al Saoud a compris à quoi elle se risquait en me donnant un portable. Mes vêtements, mes sacs, mes shampoings, mes crayons d'aquarelle... Tout réapparaît. Je n'ai jamais été aussi contente de retrouver un téléphone! Et, surtout, la porte de ma chambre n'est pas refermée à clé.

Le lendemain matin, M. Blanc me téléphone à nouveau. Il m'informe qu'il va demander à la « princesse Wardha » de me laisser sortir le lendemain. Il passera me chercher et me ramènera le soir. M. Blanc n'entre peut-être pas au Palais, mais il semble avoir un don pour réussir à m'en faire sortir: Wardha accepte. J'ignore la teneur de l'échange – sans doute ne pouvait-elle pas faire autrement sans apparaître effectivement comme une geôlière, surtout après la diffusion du reportage. Et puis, somme toute, mon sort ne les intéresse pas suffisamment pour qu'ils s'attirent les foudres de qui que ce soit. Le lendemain, donc, la voiture de l'ambassadeur vient me chercher devant le Palais. Sous l'œil impassible du gardien, je franchis la grille, et monte dans le véhicule. Direction: l'ambassade... La France, en quelque sorte.

# NÉGOCIATIONS

Au cours de l'entretien à l'ambassade, je découvre comment se déroulent les négociations me concernant.

M. Blanc a obtenu de Wardha un « laissez-passer », qui me permet de sortir du Palais pour me rendre à l'ambassade (évidemment, Wardha n'a cédé que contrainte et forcée pour des raisons diplomatiques). Ainsi, depuis l'ambassade, je peux contacter mes parents, mon avocate, et élaborer une stratégie pour notre libération.

Et ainsi, le ministère des Affaires étrangères français peut me « coacher », m'apprendre à faire face au harcèlement moral utilisé par les Al Saoud comme une arme, comment résister aux privations, aux humiliations, aux menaces, en gardant mon calme, pour ne pas me mettre plus en danger... Autant de techniques de commando! J'ai parfois l'impression d'être un soldat prisonnier des troupes ennemies.

Dès que je peux parler avec Haya, je lui raconte toute notre stratégie en détail. Notre complicité fait notre force, elle nous aide toutes les deux à tenir. Il faut dire que ma fille a parfois pris des risques pour moi, en me ramenant de l'eau potable, ou des gâteaux. Nous regardons alors ensemble la lourde grille du Palais, et nous imaginons le jour où la police de l'ambassade la fera ouvrir, et où nous sortirons, toutes deux, main dans la main. M<sup>e</sup> Ville m'a dit que ce jour arrivera bientôt.

M. Blanc me présente à l'ambassadeur, à qui il a visiblement donné un résumé assez précis de ma situation. À mon tour, j'apprends quelles réponses la famille Al Saoud a fournies aux questions posées par les diplomates français : selon eux, je ne suis absolument pas retenue de force au Palais, je peux en sortir dès que je le souhaite! La preuve, personne ne s'oppose à ce que j'aille à l'ambassade. Évidemment, l'argument ne convainc personne, puisque M. Blanc est l'instigateur de cette autorisation exceptionnelle. Il a visionné les vidéos et photos de mes conditions de détention, et il prend ma protection très au sérieux dans ce pays où les droits de l'homme ne sont pas respectés.

Wardha affirme aussi que je suis bien entendu tout à fait libre de partir définitivement. Mais seule. Pas question que j'emmène Haya, qui est une princesse saoudienne, mais je pourrai venir la voir quand je le souhaiterai ! Quant à l'interdiction de voir Haya plus de quelques minutes par jour, ce dont je me plains, elle est selon elle tout à fait fantaisiste. Bref, je suis traitée selon les règles de l'hospitalité

saoudienne, comme une invitée, et avec tous les égards qui me sont dus. D'ailleurs, Mme Moussa s'en est bien rendu compte lors de son passage au Palais !

Heureusement, le premier conseiller et l'ambassadeur ne semblent pas aussi conciliants que Xavière Moussa vis-à-vis de Wardha. Ils savent pertinemment qu'elle ment et ne doutent pas une seconde que Saddam puisse être dangereux. Mme Moussa a d'ailleurs droit à une mise au point musclée de l'ambassadeur, en ma présence. Cette femme est étonnante. Voici ce qu'elle ose répondre « pour sa défense » :

M. l'ambassadeur: « Votre attitude est scandaleuse, votre rôle est de défendre, soutenir et protéger nos compatriotes, pas les Saoudiens ! »

Mme Moussa: « Mais, monsieur l'ambassadeur, la famille royale, ce n'est pas n'importe quel Saoudien, ses membres sont tout-puissants, et j'aime beaucoup cette branche familiale, c'est vrai, la princesse Wardha est d'origine syrienne, comme moi ! »

M. l'ambassadeur: « Vos amitiés ne doivent pas quitter la sphère privée, vous êtes consule de France, pas de Syrie ou d'Arabie ! »

Finalement, Xavière Moussa écope d'un blâme.

Devant l'insistance de M. Blanc, les Al Saoud lâchent du lest : Haya obtient le droit de venir me voir au moins une fois par jour. Enfin, c'est la version officielle. En réalité, elle ne reste que dix minutes et encore, pas tous les jours: l'atmosphère est tendue, car j'ai refusé de signer le document par lequel j'accepte d'abandonner ma fille...

Lorsque Haya me rejoint, je la serre dans mes bras, de toutes mes forces. Elle ne veut pas me lâcher non plus. J'embrasse sa peau brunie, je hume le parfum naturel de ses cheveux soyeux : elle est mon petit bébé ! Mais ce que ma fille raconte me fait froid dans le dos. Dès qu'elle se rebiffe, elle reçoit des claques, voire des coups de poing, de la part de Wardha ou de Sultana.

Impliquée involontairement dans les histoires folles des adultes, Haya tente surtout d'éviter les chaussetrapes et traquenards que la famille de son père lui tend. Souvent, elle pleure dans mes bras. Wardha surtout la tyrannise. Haya parvient de temps en temps à s'enfuir de sa chambre, à l'aube, et elle me rejoint pour me raconter toutes ces terribles nouvelles qui me meurtrissent autant qu'elle.

La famille se venge sur ma fille afin de m'atteindre, et, effectivement, cela m'anéantit... Je me reprends très vite, je sèche mes larmes car je ne veux pas qu'elle lise le désespoir dans mes yeux. Haya ne mérite pas ça. Et puis, c'est moi qui l'ai entraînée dans cette galère, c'est à moi de l'en sortir. Je m'efforce de maquiller ce drame quotidien en un jeu, je rassure ma fille avec de pieux mensonges.

« Ma poupée, ne t'inquiète pas, papi a appelé son grand copain Nicolas.

— Nicolas Sarkozy ? Papi connaît Nicolas Sarkozy ?

— Oui, ma chérie, et il a dit que le prince Saddam va avoir de gros problèmes s'il ne nous laisse pas rentrer chez nous. »

Comment pourrait-elle vivre normalement? Elle a interdiction absolue de parler de moi, encore moins de dire qu'elle m'aime, interdiction aussi de parler de sa grand-mère maternelle (Wardha déteste ma mère), y compris, et surtout, à l'école où Wardha se déclare être la mère de Haya ! Pour s'assurer de son silence, sa grand-mère et son père se livrent à un odieux chantage qui la terrifie : « Si tu parles, on sera obligés de tuer ta mère. »

Comment la rassurer ? En lui disant que cette sombre menace n'est qu'une douteuse plaisanterie? Je lui dis que bientôt la police va venir nous sortir de là. Elle m'oblige à fermer les yeux et à m'imaginer que nous sommes à Saint-Tropez, dans le jardin, au milieu des lavandes. Parfois, elle me pose des questions si innocentes que j'en reste muette.

« T'as appelé les pompiers, maman ? Et les militaires, ceux qui sont en vert ? Ils peuvent pas venir ? Il faut leur dire qu'on est enfermées chez des fous et qu'on veut rentrer chez nous, maman. »

Je lui répète aussi qu'il ne faut pas écouter sa grand-mère ou ses tantes lorsqu'elles disent du mal de moi, ou de son papi, sa mamie, son oncle ou notre famille en général.

« Mais pourquoi est-ce que tout le monde ici te déteste, maman ? »

Devant son regard soucieux, je fonds.

« Ils ne me détestent pas vraiment, ma chérie, ils sont juste... un peu mécontents que... je ne sois pas comme eux, une vraie princesse saoudienne!

— Mais c'est pas ta faute, maman !

— Non, ma chérie, ce n'est pas ma faute... » Haya a aussi pour obligation d'oublier son passé: elle doit prétendre être saoudienne et musulmane. Tout son entourage, et pas seulement la famille, lui fait un lavage de cerveau permanent:

« Allah est ton créateur et Allah ne te pardonnera pas si tu dis que tu as une mère, car ta mère est juive. »

C'est ce que lui répètent toute la journée les Philippines, le chauffeur et les gardiens chargés de s'occuper d'elle ! Apparemment, c'est la mission que leur a personnellement confiée Saddam. C'est un véritable embrigadement, très poussé. Ils l'obligent même à regarder des images horribles et révoltantes sur Internet : des vidéos de propagande qui montrent les Israéliens prétendument en train de maltraiter des enfants palestiniens. Ils poursuivent toujours un même but terrible: entraîner Haya à renier sa famille et à haïr les juifs comme eux les haïssent.

En plus du français, Haya parle et surtout comprend l'anglais et l'arabe, les deux langues que nous avons toujours parlées avec Saddam. Elle est scolarisée à Riyad dans une école coranique



saoudienne, mais j'ignore où exactement. Tout ce que je comprends, d'après ce qu'elle m'en dit, c'est qu'elle est en maternelle : elle fait des dessins et des coloriages, alors qu'elle devrait être en CE1, et elle apprend le Coran par cœur. Pendant ses cours, on lui répète que les Européens et Américains ne sont pas fréquentables, qu'ils sont des *kouffars*, des mécréants, des impurs. Après quelques semaines, elle m'annonce qu'elle se retrouve finalement au cours préparatoire, et qu'elle s'ennuie... Elle qui sait lire et écrire depuis plus d'un an !

Un matin, assise comme d'habitude dans le petit jardin devant ma chambre, je vois arriver Asma, la petite « sœur adoptive » de Saddam. Je crois que cette fille est encore pire que les autres membres de la famille. Elle passe son temps à surveiller Haya, à la suivre. Haya n'a pas le droit de sortir du Palais sans Asma, son *bodyguard* miniature qui passe son temps à la martyriser, à la pousser, à la pincer.

Lorsque je la vois débouler, je m'attends donc au pire. Elle vient me voir, et elle a effectivement une bonne raison: elle veut me raconter que son grand frère a divorcé « par ma faute » ! J'apprends ainsi que, jusque-là, Saddam et sa femme ont vécu au palais de Djedda, voilà pourquoi je ne l'ai pas vu plus souvent à Riyad. Ainsi donc, comme je m'en doutais, Haya n'est en réalité pas du tout élevée par son père.

L'épouse de Saddam, la princesse Mishail, me dit Asma, a appris par la presse étrangère que je suis retenue prisonnière avec Haya au Palais de Riyad, depuis déjà plusieurs mois. Tout ça, elle l'ignorait, et sans doute l'aurait-elle ignoré longtemps encore si je ne le lui avais pas involontairement révélé. Elle est entrée dans une colère folle, me dit Asma, et a exigé que je sois libérée et que je parte avec Haya.

Saddam aurait mal réagi, lui expliquant que cette histoire ne la concernait pas, et que Haya et moi resterions au Palais. Elle aurait donc demandé le divorce, affirme Asma, et je veux bien la croire : il y a énormément de divorces en Arabie Saoudite, dont bon nombre à l'initiative des femmes. Le coup de sifflet sonne donc la fin du mariage arrangé qui devait permettre à Saddam d'obtenir une place au soleil...

Raison supplémentaire pour la famille Al Saoud de m'en vouloir et de me le faire payer, m'affirme méchamment Asma, d'autant que Wardha, choquée par la nouvelle, a été hospitalisée après un malaise.

« Tu vas souffrir bien plus que jusqu'à présent! Saddam va prendre Haya et va habiter définitivement à Djedda, tu ne la verras plus. »

Cette dernière nouvelle m'angoisse encore un peu plus : si Saddam éloigne Haya, et s'il pense vraiment que son divorce est lié à moi, nous pouvons craindre le pire. Sa rage n'aura pas de fin, car ses espoirs de conquête du pouvoir auront du plomb dans l'aile.

Alors que l'ambassade de France est censée avoir pris nos destins en

main, Haya et moi sommes de plus en plus sous pression. La pauvre chérie a encore plus peur que moi d'être frappée et punie. Dès que nous pouvons parler, j'essaie de l'entraîner, comme on m'entraîne moi-même, à garder confiance, mais je vois bien qu'elle est perdue : sa grand-mère alterne les gestes de tendresse et les claques, ses tantes parfois jouent avec elle, parfois la bousculent et lui hurlent dessus. Son père la terrorise: il l'oblige à s'exercer... à tirer! À balles réelles, contre un mur. Haya elle-même me montre les impacts dans la paroi en béton, et les douilles qui traînent encore à terre. Je photographie le tout pour le transmettre au Quai d'Orsay.

Souvent, je sors dans le jardin vers 5 heures du matin, et j'attends Haya. Parfois, je reste deux heures, sans bouger, à la guetter, et à m'assurer que sa grand-mère ou ses tantes ne sont pas déjà debout... Il arrive aussi que Saddam, à cette heure-là, ne soit pas encore couché: je sais qu'il risque de voir Haya traverser le jardin en courant pour venir me retrouver. Dans ce cas, je me prépare à faire signe de loin à Haya, pour la stopper dans son élan. Nous sommes convenues d'un code: si je monte sur le banc en marbre dans la petite cour, elle doit vite rentrer se coucher. Si je reste assise, c'est qu'a priori la voie est libre. Elle arrive alors en courant le plus silencieusement possible, dans son pyjama, ses petits pieds nus bondissant sur le sol. Je la serre dans mes bras pour la réchauffer, et je la fais rire, en lui disant que nous sommes deux vraies James Bond girls.

Dès que je suis à nouveau seule, mon masque souriant se fissure. Cette situation m'est intolérable. Je me demande si ma petite fille aussi, quand elle rentre dans le Palais, se laisse aller au désespoir.

Comme toute mère qui aime son enfant, je rêve chaque matin d'embrasser ma fille avant qu'elle parte pour l'école avec un chauffeur. Mais cela nous est interdit, comme tous les gestes de tendresse, ou les paroles d'amour. Pis, pour éviter qu'elle s'échappe, sa grand-mère ou Asma la tient solidement par le coude et la fait monter brutalement dans la voiture. Le chauffeur a ordre de démarrer illico et de rouler vite jusqu'à la grille. Parfois, je cours après la voiture en hurlant: « Haya, je t'aime. »

Mais la grille se referme, emportant ma fille, qui se tortille sur le siège arrière pour tenter d'apercevoir sa maman encore quelques secondes. Saddam descend alors les marches, un sourire narquois aux lèvres, et me jette, ironique:

« Eh bien voilà, ça y est, tu l'as vue ta fille! Alors arrête, de te plaindre ! »

Face à cette cruauté-là, je ne suis pas armée. Le « stage commando » ne peut rien contre les blessures de mon cœur. Et j'ai peur, tellement peur, qu'à force ils parviennent à éloigner Haya de moi. Un matin, le

pire matin du monde pour moi, Haya, en venant me voir, me dit :

« Bonjour, Candice !

— Qu'est-ce qui t'arrive, ma poupée? Pourquoi m'appelles-tu par mon prénom ? »

Elle rougit un peu, puis avoue :

« Je n'ai plus le droit de t'appeler maman. Mama Wardha dit que c'est elle ma maman. »

Bien sûr, je lui dis et redis que l'on n'a qu'une seule maman sur terre. Mais je suis torturée: si elle ne prononce plus le mot « maman », elle aura moins de coups. Mon rôle n'est-il pas d'abord de la protéger au maximum de ces fous qui la maltraitent ?

Un soir, à la nuit tombée, je suis assise au pied d'un palmier, et je vois Saddam sortir. Il se dirige vers moi, sans me voir. Il s'assied sur un banc moussu, à une cinquantaine de mètres de moi. À ses pieds, il pose une sorte de long objet noir que je n'identifie pas, sort un paquet de cigarettes et en allume une. À la lumière rapide de la flamme, je l'observe : il est vêtu très simplement, un *battle-dress* kaki, un T-shirt et des baskets blanches.

Un homme, jeune, sûrement séduisant aux yeux de qui ne connaît son vrai visage. C'est l'homme que j'ai aimé follement. C'est le père de ma fille. Cette façon qu'il a de plisser les yeux en tirant sur sa cigarette, je la connais par cœur. Il est d'ailleurs, avec ma fille et mes parents, l'être humain que je pensais le mieux connaître au monde. Et, pourtant, j'ignorais tout de lui, même après tant d'années. En relevant la tête pour cracher la fumée de sa cigarette, son regard croise le mien.

Devine-t-il une lueur d'espoir qui brille dans mes yeux? Car, à ce moment-là précis, moment de grâce, je me dis que, même s'il a fait de moi sa prisonnière, je vais peut-être réussir à l'amadouer, pour tenter au moins de savoir ce qu'il envisage de faire dans un proche avenir. Après tout, Sama m'a confié que ce n'est pas Saddam, mais Wardha, qui est à l'origine du piège dans lequel Haya et moi sommes tombées. Elle pense même qu'il m'aime toujours, et l'a entendu se disputer avec sa mère à mon sujet...

Mais Saddam détourne la tête, termine tranquillement sa cigarette en regardant droit devant lui, se lève, jette le mégot, et ramasse l'objet à ses pieds que je distingue alors : c'est un long fusil de chasse. L'espace d'un instant, il le pointe dans ma direction, avant de le placer contre sa hanche. Mon sang se glace. Et il s'en va, sans un autre regard pour moi. J'ignore s'il a fait exprès de me viser pour me faire peur.

Quelques semaines plus tard, je comprends que Saddam est devenu mon pire ennemi. L'ambassade de France a obtenu une médiation internationale entre le Quai d'Orsay et le ministère des Affaires étrangères saoudien. Mes parents y sont conviés, et nos retrouvailles

ont lieu à l'ambassade.

Quand ma mère pénètre dans le bureau de l'ambassadeur, je me jette dans ses bras en sanglotant. Mon père est juste derrière elle, et lui aussi pleure. Cela fait quatre mois que nous ne nous sommes pas vus, quatre mois que mes parents se rongent d'inquiétude. Ils sont effrayés par mon apparence : j'ai perdu dix kilos, moi qui n'étais déjà pas grosse, et mes cheveux sont toujours très courts, bref: la fille qu'ils retrouvent aujourd'hui est très différente de celle qu'ils ont quittée.

Passées les premières effusions, nous allons discuter toute la soirée et une partie de la nuit pour préparer la médiation. Impossible de dormir de toute façon, nous sommes tous très nerveux. D'abord, je raconte en détail à mes parents et à la délégation (l'avocate, le magistrat du Quai d'Orsay, l'ambassadeur et le premier conseiller) les conditions de ma captivité. Leurs questions portent surtout sur les raisons et les circonstances de notre venue à Riyad, alors que j'avais porté plainte contre Saddam un an auparavant.

Même s'ils savaient approximativement ce que nous avons enduré, mes parents ignoraient les détails les plus sordides : ils sont choqués. Maman essuie discrètement une larme. Puis nous étudions les différentes voies possibles pour la négociation.

L'ambassadeur nous a invités à loger dans sa résidence, et nous offre un repas digne d'un très bon restaurant: sous les lambris dorés de l'ambassade, si l'heure n'était pas aussi grave, ce serait un conte de fées. Mais je suis si angoissée par la réunion du lendemain que je ne ferme pas l'œil de la nuit, moi qui dispose d'un vrai lit pour la première fois depuis quatre mois !

Le lendemain matin, M. Blanc nous donne le signal du départ pour le ministère des Affaires étrangères du royaume d'Arabie Saoudite, l'équivalent de notre Quai d'Orsay. Nous pressentons tous que la rencontre risque de durer.

Dans le salon d'apparat, nous sommes treize: le prince (l'oncle de Saddam), Saddam, ses deux avocats (ce qui montre qu'il prend cette réunion au sérieux), deux fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères saoudien, M. Tarek Habib, magistrat au Quai d'Orsay venu spécialement pour l'occasion, M<sup>e</sup> Sandrine Ville, l'ambassadeur de France Paul Devert, le premier conseiller de l'ambassade M. Blanc, mes parents et moi. Wardha n'est pas là, sans doute n'a-t-elle pas été conviée... Elle appelle son fils tous les quarts d'heure.

Je suis très tendue, c'est mon avenir qui se joue ici, et avant tout mon avenir de mère. Je sais que les négociations vont être âpres, d'autant que je connais le prince. Au temps où mon existence était tolérée au côté de Saddam, je l'ai vu à plusieurs reprises, et surtout, j'ai fait la connaissance de sa femme Noura.

Or, un soir, la princesse Noura, bouleversée, m'a téléphoné en France: elle cherchait à savoir si je pouvais l'aider à trouver une filière qui lui permette de faire rapatrier rapidement ses pierres précieuses d'Afrique du Sud ! Question saugrenue, à laquelle je n'avais évidemment pas de réponse. Noura m'a tout expliqué, très vite. Elle venait de se rendre compte que les bijoux de grande valeur, tous les diamants qu'elle avait au Palais, avaient disparu, tout simplement pris par son mari, qui ne s'en était même pas caché ! Or, Noura souhaitait quitter le prince, et mettre le plus possible de kilomètres entre l'Arabie Saoudite et elle. Pour y parvenir, elle comptait vendre ses bijoux...

Le premier jour, les Saoudiens nous accueillent autour d'un thé à la menthe. Les va-et-vient des serveurs agacent les diplomates français – une ruse, je suppose, comme au poker, pour déstabiliser leurs adversaires. Ils fument de gros cigares et s'adressent à nous comme si nous étions des touristes invités à visiter le ministère. Je sais que c'est l'habitude des Arabes, que les salamalecs sont obligatoires et peuvent prendre du temps. Mais, cette fois, il est clair qu'ils se moquent de nous.

Les premiers mots de Saddam nous prennent de court:

« Nous ne voulons pas entendre prononcer le nom de la princesse Mishail, fille du futur roi, mon ex-épouse, car nous sommes divorcés et elle n'a absolument rien à voir avec ce dossier. »

Visiblement, Saddam a reçu ordre de faire en sorte que la branche Al Saoud de son ex-femme ne soit en aucune façon éclaboussée par le problème « franco-saoudien » lié à mon existence (d'après Asma, Saddam a été congédié brutalement par la princesse). Saddam n'a rien pu faire : elle est la fille du futur roi d'Arabie, dauphin du roi Fahd. Le dauphin n'a jamais aimé Saddam. Il conseillait à sa fille de se méfier de ce lointain cousin qui avait épousé une Française et n'en avait vraisemblablement pas divorcé. La polygamie, d'accord, à condition d'être la première épouse ! Dès que la princesse Mishail a su que j'étais retenue au Palais de Riyad, elle en a conclu que j'étais toujours présente dans la vie de son mari, et a donc choisi de s'en séparer.

Après quelques heures de « discussions », les propositions des Saoudiens me confortent dans mes craintes : dans sa grande mansuétude, la famille saoudienne reconnait qu'en tant que mère j'ai le droit de voir ma fille. Elle m'autorise donc à venir voir Haya trois fois dans l'année: je passerai chaque fois une heure avec elle, en présence d'un tiers ! Je ne suis même pas étonnée: je ne m'attendais pas à mieux.

Mais mes parents, eux, sont sidérés. Ils ne se faisaient pas d'illusions sur des gens qui ont été capables de nous enlever, Haya et moi, et de nous séquestrer, mais ils pensaient que cette médiation avait réellement un sens. Il leur faut un peu de temps pour s'adapter ! Ils

viennent à peine de descendre de l'avion, ils arrivent directement au ministère des Affaires étrangères saoudien, ils retrouvent leur fille en piteux état, après de longs mois passés à se ronger les sangs pour elle, et ils n'ont pas encore vu leur petite-fille. Sans doute n'imaginaient-ils pas possible que la famille royale serait aussi arrogante.

Ma mère est en larmes. J'ai mal pour elle.

Dans un premier temps, l'ambassadeur de France prend la parole. Il explique calmement à quel point les relations franco-saoudiennes sont fortes et précieuses, et comme il serait dommage qu'elles se dégradent. Et que, dans l'intérêt de l'enfant, qui est française, le devoir de tous est de trouver un arrangement qui convienne à toutes les parties. Que, donc, la proposition qui vient d'être faite va à l'encontre des droits de la mère, de la libre circulation et des droits de l'enfant, en somme de la Déclaration des droits de l'homme.

Le prince réplique:

« Monsieur l'ambassadeur, vous savez combien l'amitié avec la France nous est chère. Mais je dois vous informer que vous faites erreur: la petite Haya est la fille du prince Saddam, elle est donc saoudienne. Cela dit, nous ne nous opposons absolument pas à ce que la princesse Haya rencontre sa mère régulièrement, et nous comprenons que trois visites puissent sembler trop peu. Pour vous prouver notre bonne foi, je propose que Candice vienne voir sa fille à Riyad non pas trois fois dans l'année, mais cinq. Trois fois à nos frais et les deux autres fois à ses frais, bien entendu. »

Des visites d'une heure, et toujours sous surveillance...

À tour de rôle chacun prend la parole, mais le ton de la médiation a déjà été donné, le clan Al Saoud a pris sa décision.

Je prends conscience que nous n'arriverons à rien. Je demande une interruption de réunion.

« Saddam, j'aimerais que nous discussions quelques minutes ensemble. »

Il détourne la tête et ignore ma requête.

Étonnamment, son oncle, le prince, lui ordonne d'accepter.

Saddam et moi nous isolons au fond de la salle. Il me regarde d'un air dur et méfiant. Je vais essayer de lui tenir un discours de raison, en me contenant, pour ne pas laisser la colère m'emporter.

« Saddam, tu te rends compte où nous en sommes ? Négociateur, au ministère des Affaires étrangères, en présence de l'ambassadeur de France ? Du secrétaire du prince Salman ! Négociateur... Notre fille! Mon père est là ! Ma mère est là ! C'est très grave, ce que nous faisons là. Haya n'a rien demandé, elle. Tu ne peux pas continuer comme ça, tu dois la laisser rentrer avec moi. Elle a besoin de sa mère, elle a toujours vécu avec moi, tu es bien placé pour le savoir! Tu ne peux pas chambouler sa vie comme ça et nous garder prisonnières ! »

Un petit sourire méprisant aux lèvres, il réplique aussitôt :

« Tu crois que je vais laisser ma fille vivre avec des juifs, toi et ta famille? Tu perds la boule! Tu crois que je vais te laisser lui apprendre tes saloperies? Tu crois que je vais te laisser lui présenter tous les mecs avec qui tu vas coucher? »

Ne pas réagir à ses insultes. Le flatter pour l'amadouer.

« Je ne sais pas de quoi tu parles, Saddam, parce qu'à l'heure actuelle, tu as refait ta vie, pas moi. Et tu vois, moi, je n'en ai pas l'intention, tu as trop compté pour moi, je n'aimerai jamais quelqu'un d'autre. Je ne vivrai plus jamais avec un homme... Mais toi, tu t'es marié, tu auras sûrement d'autres enfants.

— Non, c'est faux, je suis divorcé. »

Le désespoir m'envahit, mais je me concentre pour ne rien laisser paraître.

« De toute façon, ça ne change rien : tu sais très bien que Haya est française, tu dois me la rendre, je suis sa mère, c'est une enfant. Saddam, c'est encore un bébé, elle a besoin de sa mère. Toi et moi, on sait très bien ce que tu as fait, tu m'as embrouillée pour l'enlever, et Haya l'a bien compris aussi.

— Tu peux parler, ça ne changera rien. S'il le faut, j'irai encore plus loin!

— Très bien... Ça va donc continuer, jamais je ne laisserai ma fille, jamais je ne l'abandonnerai. Je suis sa mère, toi et moi sommes à égalité, Saddam, c'est notre fille, je fais partie de sa vie autant que toi ! Au moins, là, laisse mes parents la voir, ça fait près d'un an qu'ils ne l'ont pas vue ! C'est leur petite-fille! »

Il ne répond pas, me tourne le dos et retourne s'asseoir à la table des négociations.

À mon visage, livide, ma mère comprend que Saddam n'a rien voulu entendre. Je vois une première larme rouler doucement sur sa joue, puis les autres suivent. Saddam ne lui jette même pas un coup d'œil. Son visage est de marbre. Il ne ressemble en rien au jeune homme que mes parents ont connu.

Nous nous séparons sans avoir trouvé d'accord. Un nouveau rendez-vous est pris pour le lendemain. Les diplomates, mes parents et moi retournons à l'ambassade. Nous voilà à nouveau presque tous réunis : nous tentons d'imaginer une solution, une contre-attaque.

Mes parents semblent désespérés après avoir vécu la première réunion dans une atmosphère de fausse courtoisie, typique des relations diplomatiques; et avoir Saddam en face d'eux, le père de leur petite-fille qu'ils connaissent depuis plus de dix ans, les a décontenancés.

Je vois qu'ils souffrent, et je me sens coupable de leur faire vivre cet enfer. Impossible pour moi de leur remonter le moral, je suis moi-

même désespérée. Mon seul recours est la justice française: l'avocate affirme que j'ai la garde de Haya en France. De mon côté, je lui précise qu'elle est un enfant illégitime au regard de la loi saoudienne<sup>1</sup>, puisque je ne suis pas mariée avec son père !

« J'entends bien, Candice, me répond-elle, mais il va me falloir un maximum de preuves. Voyez-vous, d'après ce que j'en sais, la famille Al Saoud affirme que vous viviez à Riyad, et que c'est vous qui avez enlevé Haya pour l'emmener vivre à Cannes...

— Mais c'est faux! Nous vivions à Beyrouth, et nous sommes retournées en France, là où nous habitions auparavant! Beyrouth était en guerre, nous n'y avons vécu que quelques mois. J'ai des documents qui le prouvent, ainsi que l'attestation de changement de résidence pour Beyrouth ! »

La deuxième réunion a lieu à l'ambassade. Nous sommes donc sur notre territoire, en France, mais l'ambassadeur nous prévient de faire très attention à ne pas vexer la famille royale.

Saddam arrive, uniquement flanqué de ses deux avocats. Cette fois, il salue mes parents, comme lorsque tout allait bien entre nous :

« Bonjour, maman, bonjour, papa! »

L'atmosphère a changé. Je vois mes parents d'abord très gênés se détendre, déjà pleins d'espoir.

Tarek Habib, le magistrat du Quai d'Orsay, discute longuement avec Saddam, à l'écart.

« Votre Altesse, vous devez hélas savoir que, si vous ne coopérez pas maintenant, nous serons dans l'obligation de lancer un mandat d'arrêt international contre vous.

— Ah oui ? Comme pour Oussama Ben Laden ? On voit ce que ça donne: vous ne l'attraperez jamais! (À l'époque, personne ne pouvait savoir que Ben Laden serait tué par les Américains, trois ans plus tard.) Moi aussi, j'irai me cacher dans les montagnes de Abha !

Saddam tient un discours incohérent, et il a les yeux très rouges.

Un peu plus tard, discrètement, Tarek Habib me dit :

« C'est un gros fumeur de haschisch, il n'est pas vraiment dans un état normal, mais il semble prêt à négocier. Je le sens fragile sur ses positions. »

Saddam lui a expliqué que Haya appartient en quelque sorte à la famille royale, et que lui, son père, n'est pas décideur : c'est sa mère, Wardha, qui a autorité sur la petite. Il s'est engagé à user de son influence pour faire évoluer la situation... Cependant, il n'a pas dit dans quel sens !

Les journaux français, nous dit-il, ont écrit noir sur blanc qu'il avait fait shabbat avec nous.

« Même si c'est vrai, comprenez, toute ma famille et sûrement d'autres membres du Royaume, ont lu cet article qui est absolument



insupportable pour moi. C'est une très grave atteinte à mon honneur. »

Ma mère doit donc témoigner par écrit qu'il n'a jamais fait shabbat avec nous, et demander pardon au Royaume pour les propos tenus par les journaux français !

« En échange, dit-il à mes parents, je vous laisserai voir Haya. »

Brutalement, je comprends : Saddam a accepté l'idée d'une médiation pour récupérer ce bout de papier. Cette requête est ridicule, mais si elle permet une rencontre entre mes parents et leur petite-fille... Une heure durant, mon avocate et maman rédigent donc la fameuse lettre. Nous avons bien conscience qu'aux yeux de Saddam elle est une arme, puisqu'elle représente une menace. Nous pesons chacun de nos mots afin qu'aucun d'entre eux ne se retourne contre nous.

Une fois la lettre écrite, M<sup>e</sup> Ville, mon avocate la saisit, et se dirige vers l'un des avocats de Saddam, M<sup>e</sup> Hussen, qui parle très bien français. Pendant ce temps, Saddam contacte sa mère afin de lui annoncer l'accomplissement de sa mission. Tarek Habib lui parle à son tour et demande à ce que Haya nous attende dans un quart d'heure exactement.

Mais Wardha lui répond que Haya n'est pas encore là, qu'elle est à l'équitation, qu'elle va bientôt rentrer... L'avocat de Saddam est déjà monté dans sa voiture, il tend la main par sa fenêtre pour saisir la lettre que M<sup>e</sup> Ville lui tend. Au moment même où les doigts de l'avocat se referment sur le papier, Tarek Habib surgit et crie :

« Non! Ne donnez pas la lettre, c'est un piège, la petite n'est pas au Palais ! »

M<sup>e</sup> Ville fait un bond en arrière et tente d'arracher le papier de la main de l'avocat. Mais la voiture accélère, la lettre se déchire, un morceau de papier volette, que mon avocate réussit à la récupérer.

L'avocat de Saddam est furieux, il nous accuse tous, avocate, magistrat, ambassadeur, d'outrepasser nos droits et de très mal nous conduire. Il affirme que cela ne restera pas impuni...

M<sup>e</sup> Ville lui lance :

« Mais, cher maître, vous êtes inscrit au barreau de Paris si je ne m'abuse ? Et vous traitez ainsi l'ambassadeur de France? »

L'avocat blêmit, bredouille des excuses, assure que l'on va s'arranger.

La conciliation aura bien lieu: Saddam, sans doute confus que son stratagème ait été découvert, obtient de Wardha que mon père puisse venir au Palais, voir Haya, sans lettre d'excuses. Mais elle se venge de ma mère, peut-être tout simplement parce qu'elle ne supporte pas que Haya puisse avoir une autre grand-mère, et lui interdit de nous accompagner. Ma pauvre mère reste donc à l'ambassade, et me donne les deux sacs remplis de cadeaux pour Haya. Mon père, Tarek Habib,

M. Blanc et moi-même nous rendons au Palais.

Une surprise nous y attend : d'abord, interdiction aux voitures de l'ambassade de France de pénétrer dans la cour du Palais ! C'est un premier affront pour les diplomates, qui l'ignorent. Nous passons donc à pied la grande grille. Une tente blanche a été montée dans un coin du parc, et c'est là que l'on nous conduit. Comportement quelque peu cavalier vis-à-vis des deux diplomates qui nous accompagnent, et cela en dit long sur l'inflexibilité de la famille royale...

Haya arrive sur le côté du Palais, en même temps que nous, une main dans celle d'une des Philippines. Ma fille et moi ne nous sommes pas vues depuis plusieurs jours, et je suppose que personne ne l'a informée de l'endroit où je me trouvais. Qui sait si elle n'a pas cru que je l'avais abandonnée ? Elle n'a pas revu son grand-père depuis septembre : en théorie, elle devrait donc se précipiter dans nos bras. Mais elle n'en fait rien. Elle reste à côté de la Philippine, la tête basse. Quand elle la relève, c'est pour jeter à son père un regard triste et interrogatif : il est clair qu'elle attend son accord pour nous embrasser.

Cet instant est terrible : je me rends compte à quel point ma fille est victime de son entourage, à quel point elle est dépendante des états d'âme de son père, et plus encore de ceux de sa grand-mère. Haya n'a plus de libre arbitre. Elle est comme une bougie dont on éteint la flamme. Elle a perdu son enthousiasme et sa gaieté de petite fille.

D'un coup, à son arrivée, l'atmosphère s'est faite pesante. Mais mon père, heureusement, rompt le charme maléfique :

« Ben alors, poupée, tu ne viens pas me voir ? »

D'un signe de tête, Saddam autorise Haya à courir vers son grand-père. Son visage s'éclaire et se fend d'un immense sourire quand il la lève à deux bras jusqu'à son visage, et l'embrasse tendrement sur les joues.

Saddam nous dirige vers la tente, sous laquelle sont dressés une grande table et des sièges typiques des tentes bédouines, sur un lourd tapis. Au moment de s'asseoir, Haya se glisse entre son grand-père et moi, et durant toute la réunion se colle à moi et passe ses petits bras autour de mon cou. Elle me serre très fort, je suis aux anges. Tarek Habib, M. Blanc, Saddam, sa jeune sœur et Wardha s'installent également. La bonne reste un peu en arrière. Une des domestiques sert le café saoudien et des dattes. Les discussions reprennent mais, cette fois, Saddam est bien plus agressif.

Haya se penche vers mon oreille et chuchote :

« Maman, je peux dire que je veux rentrer en France avec toi ? »

J'entends vaguement Saddam hausser le ton, sans vraiment prêter attention à la conversation, tout à la déclaration d'amour de ma fille. Je sais que Saddam, et plus encore Wardha, mais aussi ses tantes maltraitent Haya dès qu'elle parle de moi ou de la France. Alors, parce

que j'ai peur pour elle, parce que je veux lui éviter les coups, je lui fais cette réponse terrible, que je regretterai toute ma vie :

« Non, ma chérie, il vaut mieux que ce ne soit pas tout de suite, attends un peu. »

Mon cœur saigne. Haya comprend-elle que j'agis ainsi par amour pour elle ? Maintenant encore je culpabilise, et je me dis que j'aurais peut-être dû la laisser parler, même au risque de lui voir payer pour ses paroles.

Son grand-père lui offre les cadeaux que maman lui a ramenés de France. Haya est ravie mais, entre deux ouvertures de paquets, elle demande :

« Mais où est mamie? Pourquoi ne vient-elle pas? »

Mon père et moi nous regardons d'un air navré et inventons une excuse:

« Mamie voulait absolument venir, mais elle est très fatiguée de son voyage, elle est couchée, elle t'embrasse très très fort et elle t'aime énormément... »

Haya s'inquiète, et me regarde d'un air de doute. Elle adore sa mamie, et je pense qu'elle a bien compris que Wardha la déteste. Les enfants sentent ces choses-là.

Grâce à une demande toute simple de Tarek Habib, les diplomates français vont prendre réellement conscience de la gravité de ma situation : il demande à Saddam et Wardha de lui montrer le lieu exact où je vis. Non pas qu'il m'ait soupçonnée de mentir, mais il n'avait pas encore pris la mesure exacte de l'emprise physique et psychologique de la famille Al Saoud. Deux incidents ont lieu.

Le premier, apparemment bénin, concerne l'aménagement de ma chambre. Lors de la visite, Ibrahim, le secrétaire de Saddam, nous précède. Comme par miracle, durant mon absence, ma chambre a été entièrement nettoyée, les murs lessivés, les draps changés, une couette neuve est posée sur le lit, et la chambre est même succinctement décorée : une grande glace au mur, un paravent devant les toilettes... Dans la salle de bains, il y a du shampoing, une brosse à dents toute neuve, du dentifrice.

Seul hic : le réfrigérateur. Le secrétaire de Saddam en ouvre la porte, et s'efface pour que tous voient comme il est bien pourvu. Raté: il est totalement vide! La Philippine qui avait pour mission de le remplir avant notre arrivée a oublié ! Tarek Habib, M. Blanc et mon père regardent fixement l'appareil ménager flambant neuf et qui visiblement n'a jamais servi. Le secrétaire de Saddam rougit et referme rapidement la porte du réfrigérateur, très contrarié. Personne ne bronche, mais je vois les sourcils de M. Habib se froncer. En apparence, il ne s'agit là que d'un détail sans importance. Mais celui-ci prouve que Saddam et sa mère ont organisé une mise en scène pour

les Français.

Le second incident est plus grave : Saddam a accepté que Haya et moi passions quelques minutes seules dans ma chambre. Enfin seules ! Je lui pose des questions sur l'école, sa maîtresse, ses copines, bref, nous discutons tranquillement, comme n'importe quelle mère et son enfant. Haya est ravie de me faire partager les petits événements de sa vie quotidienne.

Mais, une fois de plus, Asma va gâcher ces moments si précieux: la porte s'ouvre, elle entre.

« Que veux-tu, Asma ?

— Rien. Juste te surveiller. »

Mon sang ne fait qu'un tour, la rage monte, mais je me contrôle et lui réponds froidement:

« Ne t'inquiète pas, je ne vais pas m'enfuir avec Haya sous le bras en passant devant ton frère et ta mère! Laisse-moi seule avec ma fille pour une fois !

— Ah! C'est comme ça? », me répond-elle avec un sourire ironique.

Une lueur mauvaise brille dans ses yeux. Elle prend une grande inspiration, nous lance un regard triomphant, sort et referme la porte à toute volée : le chambranle manque d'éclater.

Et je l'entends hurler:

« Saddam, Saddam, viens vite, Candice raconte des horreurs à Haya! Elle m'a chassée pour que je n'entende pas! »

Haya me regarde et conclut tristement :

« Elle fait tout le temps ça avec moi, elle dit à papa que je l'ai insultée, et papa est furieux après moi. »

Haya est inquiète, je le sens : que fera son père, quand elle sera seule avec lui ? Il faut prendre les devants. Nous regagnons la tente, tranquillement, toutes les deux.

Asma est assise à côté de son frère, elle sanglote. Les diplomates la regardent d'un œil rond. Mon père se tient un peu en retrait, et Saddam se lève et fonce sur nous :

« Qu'est-ce que tu as raconté à Haya? Et tu te prends pour qui pour parler à ma sœur comme ça? Fais gaffe, Candice! »

Je reste très calme, Haya saute à mon cou et cache son visage au creux de mon épaule.

« Je n'ai rien raconté à personne, et j'ai juste demandé à ta sœur de nous laisser. Je peux passer dix minutes avec ma fille sans que ça déclenche une crise d'hystérie, non ? »

Saddam se tient debout devant moi, je lis dans ses yeux qu'il brûle d'envie de me gifler, mais impossible pour lui de se laisser aller devant les Français. Il passe donc sa rage sur sa fille.

« Haya, viens ici, tu restes avec moi! », tonne-t-il, en attrapant le poignet de Haya et en la tirant brutalement vers lui.

La scène n'a duré que quelques secondes, mais c'en est trop pour le magistrat français. Il s'approche de Saddam, et lui dit vertement :

« Calmez-vous, Votre Altesse, vous n'avez pas à parler à Candice de cette façon ! Quant à la petite, Candice est sa mère, elle a au minimum autant de droits que vous sur sa fille. Et, en France, vous le savez, elle a beaucoup plus que ça. Je ne vois pas au nom de quoi elle ne devrait pas rester seule avec sa fille, d'autant que nous sommes chez vous, dans votre palais, à Riyad. »

Sa réaction me donne envie de sauter de joie : ça y est, il a compris qui était Saddam ! Et la réponse de Saddam va achever de le convaincre :

« Monsieur, je suis dans mon pays, ma fille aussi, elle est saoudienne et je suis prince. Je vous remercie de votre visite, je crois qu'il est l'heure pour vous de partir... »

Le message est clair. Les diplomates français sont donc proprement congédiés, ce qui n'augure rien de bon pour l'avenir. Heureusement, Saddam n'ose pas s'opposer à ce que je retourne avec mon père à l'ambassade de France.

Nous partons donc, mais ni mon père ni moi ne dirons au revoir à Haya: elle a disparu, emmenée par sa tante durant la discussion. Dans la voiture, je pleure. Mon père serre ma main. Personne ne parle.

---

1. La loi saoudienne accorde la garde à la mère jusqu'à l'âge de neuf ans (pour une fille).

# LA STRATÉGIE

Le lendemain, à la résidence de l'ambassadeur, où nous avons passé une nouvelle nuit, avec Tarek Habib et mon avocate, M<sup>e</sup> Ville, nous affinons notre plan :

« Candice, me dit Tarek, nous avons évidemment pris hier la mesure du problème. Hélas, votre ex-compagnon, le prince Saddam, a raison : nous ne sommes pas chez nous, et nous ne pouvons pas lutter directement contre l'un des membres du clan Al Saoud. Il nous faut donc mettre au point une stratégie très construite pour résoudre ce conflit. C'est très compliqué : pour eux, Haya est saoudienne; pour nous, elle est française; ça ne peut pas se régler d'un coup de baguette magique. En premier lieu, Candice, je pense que vous devez retourner vivre au Palais auprès de votre fille.

— Quoi ? »

Je bondis de mon siège.

« Écoutez, tout ce que dit Saddam est faux: Haya n'est pas saoudienne, son passeport est un faux! Elle est française, comme moi, sa mère! Et c'est une enfant illégitime ! En Arabie, c'est une honte, un enfant illégitime! Tous les documents qu'ils se sont procurés sont des faux. M<sup>e</sup> Ville, vous êtes notre avocate, vous devez faire quelque chose ! Saddam a utilisé les autorités française, libanaise et saoudienne afin d'obtenir ce passeport! »

M<sup>e</sup> Ville tente de me rassurer : dès son arrivée à Paris, elle déposera plainte contre Saddam, et demandera que soit lancé un mandat d'arrêt international contre lui et ses complices, c'est-à-dire sa mère et ses deux sœurs. (Hélas, dans la réalité, elle ne tiendra pas ses promesses. Par sa faute, nous perdrons plus d'un an de procédure.)

La mort dans l'âme, je regagne donc le Palais. Quelle étrange situation : alors que la prisonnière peut s'échapper, elle choisit de retourner dans sa prison ! La raison, évidemment, en est simple, elle s'appelle Haya: jamais je ne partirai sans ma fille!

En restant auprès d'elle, je n'ai qu'un but: attendre le moment où nous repartirons ensemble. C'est un vrai cauchemar.

Cette fois, mon arrivée au Palais dérange toute la famille. Sans doute Saddam et Wardha pensaient-ils avoir réussi à se débarrasser de moi, qui suis devenue un fardeau encombrant. Wardha me demande carrément :

« Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas partie avec ton père ?

Qu'est-ce que tu veux encore ?

— Wardha, je ne peux pas partir, puisque Haya est ici. De toute façon, même si je le voulais, je ne le pourrais pas, c'est toi qui as mon passeport. »

Wardha me regarde sans rien dire, et finalement lâche :

« Eh bien, tu connais le chemin de ta chambre! »

Elle fait demi-tour et me laisse là, plantée dans l'immense hall d'entrée. Un peu étonnée, je regagne effectivement ma geôle. Personne ne me suit pour m'enfermer. Les jours défilent, très étonnants : je suis quasiment libre d'aller où je veux dans le Palais, je peux même aller chercher à manger à la cuisine. Personne ne me demande rien. Si je veux sortir, je suis soumise à l'autorisation de Wardha par le biais des autorités. Ma seule obligation est de rentrer avant 20 heures.

Trois fois par semaine, l'ambassade m'envoie une voiture afin que nous poursuivions nos réflexions communes avec le Quai d'Orsay et les avocats. Le but est de rétablir l'équilibre des forces, de montrer que nous avons autant de pouvoir que le clan Al Saoud.

Durant cette période, le gouvernement français remue ciel et terre pour trouver une solution. Le ministre des Affaires étrangères, Bernard Kouchner, écrit deux fois à son homologue.

À la suite de toute cette agitation diplomatique, le prince Salman, qui gère les litiges, propose une nouvelle médiation à l'ambassadeur de France. Tous, diplomates, ambassadeur, mes parents et moi-même sommes agréablement surpris. Nous attendons donc le bon vouloir du prince. Malgré tout, nous demeurons confiants. Les diplomates se félicitent d'avoir retenu l'attention du prince, notre histoire le touche. Oui, sauf qu'un soir Wardha m'appelle pour me dire qu'un homme va venir le lendemain m'apporter une lettre et que je dois donc être prête vers 8 heures du matin. Je suis intriguée : chaque fois qu'une bonne nouvelle s'annonce, une tempête se lève! Je contacte immédiatement le Quai d'Orsay qui, visiblement, est au courant. M. Habib m'enjoint de ne surtout rien signer, de ne pas accepter cette lettre et, s'ils insistent, de leur répondre simplement que c'est au ministre des Affaires étrangères saoudien de la transmettre à notre ministre des Affaires étrangères *via* l'ambassade de France à Riyad. Ils doivent suivre le protocole. M. Habib tente de me rassurer pour cette nouvelle épreuve.

La nuit est longue. Le matin, Wardha envoie une bonne me chercher: un monsieur m'attend devant la tente, où M. Habib, le premier conseiller, mon père et moi avons été reçus. En fait, ils sont deux, en complet gris et cravate. Le premier est huissier, le second traducteur. Ils me demandent de signer sur-le-champ les documents qu'ils me présentent. Je refuse, comme M. Habib me l'a conseillé. Une

fois, deux fois, trois fois. L'huissier s'énerve, me menace :

« Tu vas prendre ce document!

— Non ! Non, je suis ressortissante française et je vous demande donc de respecter le protocole. Vous devez remettre cette assignation au ministre des Affaires étrangères.

L'huissier, fou de rage, crie et m'apostrophe:

« Je reviens avec la police, dans une heure, on va voir si tu ne signes pas ! »

Je remercie ces messieurs et je quitte la tente. Mon cœur bat très vite, j'ai très peur mais mon courage l'a emporté. J'appelle M. Blanc et lui raconte mon entrevue avec l'huissier. Il envoie la voiture de l'ambassade me chercher, sans même demander l'autorisation de Wardha. Affolée, je suis donc réfugiée à l'ambassade. Je suis déchirée de l'intérieur, je n'ai même pas pu dire au revoir à ma fille, ni lui expliquer la situation.

À peine arrivée à l'ambassade, on me conduit au bureau de l'ambassadeur, Paul Devert. Lorsque j'entre, il se lève et vient m'embrasser : la lutte crée des liens !

Il m'explique d'entrée de jeu :

« Candice, j'ai été très sensible à votre crainte de tomber dans un piège, un de plus. Et si je vous accueille, c'est justement pour assurer votre protection: je crois effectivement que vous êtes en danger. »

Il me tend deux feuilles : la photocopie d'un document, écrit en arabe, et qui porte le sceau officiel du Palais, et sur l'autre page, sa traduction, en français.

« Moi, Son Altesse royale le prince Saddam, fils de... Al Saoud, ai invité Mme Candice Ahnine à séjourner au Palais... Nous découvrons ce jour que la dénommée Candice Ahnine, fille de..., de nationalité française, a renié la religion musulmane pour se convertir au judaïsme... inculquant des préceptes juifs à notre fille Haya... Sa présence au Palais nuit à l'éducation de notre fille... »

Je tombe des nues. Je peine même à comprendre ce que ces écrits signifient: non seulement je n'ai jamais été musulmane, mais Saddam sait bien que je suis juive. « Juive » : en Arabie Saoudite, cette seule épithète suffit à vous faire très mal voir. Ici, les juifs sont haïs et méprisés, ils sont même interdits de séjour. Alors, que dire de ceux, s'ils existent, qui renient le Coran pour la Torah! Ce sont des *kouffars* (c'est-à-dire des mécréants), des fils de chiens! Dans ce pays, un musulman qui se convertit au judaïsme encourt la peine capitale et est exécuté en place publique.

J'explique immédiatement à l'ambassadeur que ces papiers sont des faux grossiers, que je n'ai jamais été musulmane, que ce n'est pas ma signature et que la famille Al Saoud le sait bien.

« Je m'en doute, Candice, répond l'ambassadeur, mais, vrai ou faux,



ce n'est pas le problème. Ce document vous met de toute façon dans une position très délicate en Arabie Saoudite: vous pouvez être jetée en prison, ou pis, s'ils font un peu de publicité autour de cette affaire. Ils peuvent vous faire arrêter dès maintenant s'ils le souhaitent, voilà pourquoi l'huissier est venu vous chercher avec les policiers. Vous n'avez plus le choix, Candice, vous devez quitter ce pays. Ce n'est plus votre liberté, c'est votre vie qui est en danger. Et, en attendant, je crains que vous ne puissiez quitter l'ambassade, sauf accompagnée de nous.

— Mais... Haya? Nous sommes toujours dans l'attente de la médiation avec le prince Salman.

— Nous ne pouvons rien faire pour le moment, Candice. Il va falloir être patiente. L'urgence est vraiment de partir d'ici. Si vous le souhaitez, avant de quitter le pays, et s'il n'y a pas de danger, nous vous accompagnerons au Palais pour que vous puissiez dire au revoir à votre fille. Nous allons tout faire pour trouver un avocat qui accepte de vous défendre et tenter d'obtenir une date pour la deuxième médiation avant la procédure. »

J'éclate en sanglots. C'est fini? Je vais quitter ma fille? Je vais la perdre? Ils auront réussi à nous séparer, à me détruire ?

Les mises en garde de l'ambassadeur m'inquiètent énormément. Je dois voir Haya, je veux lui expliquer que je suis contrainte de partir, que ce n'est pas mon choix, que je ne la quitte que momentanément, que je reviendrai la chercher, quoi qu'il arrive...

Mais j'ai très peur de retourner au Palais, même accompagnée de diplomates français. Pourtant, c'est la seule manière d'atténuer le choc que Haya va ressentir, et c'est aussi la seule possibilité de lui dire au revoir.

Trois jours plus tard, M. Blanc m'accompagne en personne, comme pour s'assurer personnellement qu'aucun mal ne me sera fait: avec une voiture française, immatriculée CD, corps diplomatique, je ne risque quasiment rien.

Haya fond en larmes quand je lui explique que je dois retourner en France, et que je ne peux pas l'emmener avec moi. Cette scène est terrible. Je suis dévorée de culpabilité, de souffrance, de rage. Comment expliquer à ma fille que Saddam et Wardha vont me faire du mal si je reste, que je suis obligée de les fuir, eux? C'est déjà assez difficile pour Haya d'admettre que ses parents sont en guerre. Pas la peine qu'elle se rende compte brutalement que son père et sa grand-mère n'ont qu'un désir: m'éliminer! Je ne veux pas qu'elle se révolte contre eux.

J'ai longuement réfléchi à la manière dont je vais pouvoir garder le lien avec Haya, afin de savoir où elle est, et ce qu'elle fait. Il faut absolument, par exemple, que je sois tenue au courant de ses voyages

à l'étranger: dans un autre pays, je pourrai plus facilement agir pour la récupérer. Nous mettons donc toutes les deux au point un code : si elle quitte l'Arabie, elle me dira que « le soleil est rouge ». Si elle va au Liban, elle me dira qu'il est vert. Et jaune pour Djedda. Et si elle se rend en France... le soleil sera bleu.

Mais les jours se suivent, et rien ne se passe. Impossible de revoir Haya. La situation semble si tendue que même un courrier du président de la République française au roi d'Arabie Saoudite ne change rien. Mais la famille Al Saoud a toujours mon passeport, car Wardha fait traîner les choses.

Je comprends que je représente un risque, une fois libre, en France. Quelles procédures vais-je lancer? Il est plus sécurisant pour eux de me garder sous la main, enfermée, incapable de me rebiffer, et c'est bien pour cela qu'ils ont tout de suite mis la main sur mes papiers d'identité. Mon passeport, comme celui de Haya, est au Palais.

Par l'intermédiaire de son ambassade, la France demande alors officiellement à Saddam, ou plus exactement à Wardha, de lui rendre ce document qui est la propriété de l'État, comme tous les passeports français. Wardha répond qu'elle ne l'a pas, qu'elle ne l'a jamais eu. L'ambassadeur s'en étonne, et je réitère mes accusations : la famille Al Saoud me l'a confisqué dès mon arrivée.

Plusieurs semaines durant, Wardha tente de me faire passer pour une menteuse, une femme hystérique, qui invente cette histoire de papiers d'identité volés, comme elle exagère tout le reste. M. Blanc, lui, ne doute pas: il me fait confiance, d'autant qu'il sait pertinemment de quoi est capable la famille royale. La situation s'enlise. Je ne peux pas quitter le territoire saoudien, je suis une raison d'État, comme disent les diplomates, mais cela fait maintenant plus de quinze jours que je n'ai pas vu ma fille.

M. Blanc va en quelque sorte décider de mon avenir. Pour lui, l'équation est simple : je ne suis plus en sécurité en Arabie Saoudite, même si je ne végète plus au Palais, enfermée dans une chambre. Il prend donc une décision : la famille Al Saoud ne veut pas me rendre mon passeport? Il saisit le ministère des Affaires intérieures saoudien, et demande très officiellement à ce que l'on m'établisse une « sortie du territoire » exceptionnelle.

Chose incroyable, même avec la demande insistante d'un diplomate français, le ministère refuse ! L'argument? « Mme Candice Cohen-Ahnine est entrée avec un passeport français, elle doit sortir avec le même numéro de passeport. »

L'attente va durer plus de deux mois, et il faudra toute l'habileté de M. Blanc pour convaincre la famille de remettre le fameux passeport au ministère saoudien. Il appelle directement l'oncle de Saddam, le prince, et très courtoisement, lui fait comprendre qu'il serait fort

dommage de se fâcher, d'autant que je suis française à 100 %, que mon père n'est pas saoudien, contrairement à celui de Haya, et que, de plus, la presse française, et donc la presse européenne, s'intéressent de plus en plus à mon sort...

Quelque temps plus tard, le ministère des Affaires étrangères saoudien oblige Saddam à rendre mon passeport.

Nous sommes en juin 2009. Je roule sur la route de l'aéroport de Riyad, dans une voiture diplomatique, escortée du premier conseiller de l'ambassade de France. M. Blanc et son garde du corps resteront à mes côtés jusqu'au dernier moment. Nous passons la police corps diplomatique. Je suis dans un état second, terrifiée – si les diplomates français prennent autant de précautions, c'est parce que le danger est réel. Jusqu'au dernier moment, je peux être arrêtée et jetée en prison.

Mes anges gardiens m'accompagnent jusque dans la cabine de l'avion d'Air France, et n'en descendent qu'au dernier moment, quelques minutes avant le décollage. Avant de reprendre la passerelle, M. Blanc m'embrasse sur les deux joues, et me glisse :

« Ne vous inquiétez pas, Candice, nous ferons tout notre possible pour que vous retrouviez votre fille. Et nous verrons ça dès cette semaine, au Quai d'Orsay. »

L'avion décolle, et je pleure pendant tout le vol. Je suis en train de m'éloigner de l'être qui m'est le plus cher au monde, ma vie même. Tout en sanglotant, je me fais la promesse de l'avoir bientôt à nouveau près de moi.

Par le hublot, j'aperçois la tour Eiffel, l'Arc de Triomphe, la tour Montparnasse. Ce devrait être un grand moment: c'est le pire de ma vie. Je retrouve mon pays, mais à quoi cela sert-il ? J'ai laissé ma fille. C'est ce qui pouvait m'arriver de plus triste.

À l'aéroport Roissy-Charles-de-Gaulle, je tombe dans les bras de mon père en sanglotant. Je suis si fatiguée, si malheureuse. Je m'endors dès mon arrivée chez mes parents, à peine ma mère et mon frère embrassés. Je veux me reposer, car une autre épreuve m'attend dès le lendemain : j'ai rendez-vous au ministère des Affaires étrangères.

J'y retrouve M. Blanc, arrivé la veille comme moi, mais par le dernier avion, Bruno Trappat, conseiller au Quai d'Orsay, Tarek Habib, et mon avocate. Ma mère m'accompagne.

Bruno Trappat m'accueille avec chaleur.

« Candice, je suis très heureux de vous voir enfin de retour chez nous. Vous avez été très courageuse. Dans votre situation, d'autres auraient craqué, se seraient suicidés, vous non. Mais vous nous avez fait très peur! Bravo pour votre sang-froid. Maintenant, j'ai une question très importante à vous poser: souhaitez-vous que nous

lancions un mandat d'arrêt international contre le prince Saddam et contre sa mère, Wardha Al Saoud? Nous pouvons le faire. Bien entendu, vous devez savoir que si vous choisissez cette solution, c'est une déclaration de guerre. Vous n'aurez vraisemblablement plus de contacts avec votre fille. »

Je n'hésite pas une seule seconde.

« Je vous demande de lancer immédiatement ce mandat d'arrêt. Peu importe combien de temps je devrai me passer d'entendre la voix de Haya, je veux qu'elle revienne définitivement.

— Bien. Ne vous inquiétez pas, nous allons tout faire pour que la situation se dénoue et que votre fille revienne dans son pays. Nous avons tout tenté avec l'ambassade sur place. Hélas, nous avons échoué, comme vous le savez, mais vous pouvez compter sur nous, nous ne lâcherons pas. Vous savez, vous avez le soutien du président de la République Nicolas Sarkozy, du ministre Bernard Kouchner, bien sûr, et des personnes se sont même mobilisées en Israël et en Afrique du Nord pour votre dossier. Dès que le prince Saddam franchira les frontières, il sera arrêté grâce au mandat d'arrêt international. Même s'il est aux États-Unis, il sera extradé. Je veillerai personnellement à ce que lui et ses complices purgent leur peine de prison en France. »

Avant de quitter la pièce, il s'adresse à M<sup>e</sup> Ville et moi :

« Maître, il faut que vous prépariez la requête pour le mandat d'arrêt international. »

Et il nous salue. M<sup>e</sup> Ville semble hésiter quelques secondes, puis se tourne vers maman et moi. « Pour le mandat d'arrêt, il me manque des pièces.

— Ah bon ? s'étonne maman. Je vous ai déjà fourni beaucoup de choses, mais dites-moi ce qui manque et bien sûr nous vous les apporterons. »

M. Habib se tourne vers nous :

« Vous avez beaucoup de chance, Candice, j'espère que vous vous en rendez compte. M. Trappat s'implique entièrement dans votre affaire. Et je ferai tout mon possible encore une fois pour parvenir à négocier avec la famille saoudienne. Je retournerai très bientôt en Arabie Saoudite. »

Je sors de l'entretien rassurée et remontée à bloc: M. Habib est magistrat, il va faire encore une tentative de conciliation et, même si je ne crois pas vraiment à son succès, je ne doute pas que la justice internationale rattrapera Saddam et ses complices, quelque part dans le monde, à un moment ou à un autre.

Arrivée à la maison – durant toute cette période, j'habite chez mes parents –, je m'effondre en larmes. Je pense à Haya à chaque minute. Je suis anéantie. La douleur m'épuise, mais je n'ai pas le droit de me laisser aller, sinon ma fille restera otage.

Dès mon retour, j'ai entrepris une offensive de séduction envers... Wardha! Je lui téléphone, et elle accepte de me parler. Elle aussi, sûrement, espère obtenir des informations, en particulier sur les procédures judiciaires que j'entends mener.

« Mais, mama Wardha, je te jure que j'ai laissé tomber cette idée! Je regrette tellement que les choses se soient finies ainsi! Quoi qu'il arrive, pour moi, tu restes ma belle-mère, je ne veux me souvenir que des bons moments passés ensemble et oublier tout le reste. »

Son ego est si démesuré qu'elle semble « gober » cet énorme mensonge. Et, quand bien même elle ne me croirait pas, il va de soi qu'elle est, comme moi, pragmatique. Tout ce qui m'importe, c'est de garder un lien avec Haya, donc de pouvoir lui parler. Je suis prête pour cela à toutes les compromissions, quelle importance? Quant à Wardha, elle souhaite que l'État français ne vienne pas lui mettre des bâtons dans les roues, que les médias ne s'intéressent pas trop à mon cas. Elle a tout intérêt à ce que je garde mon calme.

Elle accepte donc très vite de me passer Haya au téléphone, à plusieurs reprises. C'est tout ce que je demande, pour le moment. Je sais que cela ne va pas durer.

Un matin, j'appelle Wardha et, après les salutations d'usage, elle me passe Haya. Nous parlons tranquillement quelques minutes, de l'école, de ses copines, de Paris, et puis Haya me dit calmement :

« Maman, le soleil est rouge aujourd'hui. Et après je crois qu'il sera vert. »

Je traduis aussitôt: elle va quitter le territoire saoudien, pour partir à Beyrouth. Mais je dois absolument en être sûre. Je vais me fier à mon instinct: je dois parler à Wardha. Elle me mentira, et il me faudra réussir à interpréter ses propos. Si elle parle de Djedda, ce sera en réalité pour une autre destination, et je parie pour le Liban.

Le lendemain matin, juste avant de me rendre au Quai d'Orsay, j'appelle sur le portable de Wardha qui répond aussitôt. En fond sonore, les bruits caractéristiques d'un aéroport.

« Oh! Wardha, tu pars quelque part avec Haya?

— Oui, nous allons rejoindre Saddam à Djedda », me répond-elle du tac au tac.

Je lui demande de me passer ma fille.

« Ma chérie, je te souhaite un bon voyage, nous verrons toutes les deux le soleil vert. »

Pour moi, l'affaire est réglée : elles vont à Beyrouth. C'est ce que j'explique au Quai d'Orsay le lendemain, devant Tarek Habib et maître Ville.

Aussitôt, le diplomate m'explique son plan :

« Candice, vous allez nous donner un maximum d'informations concernant le séjour de Haya et de sa grand-mère au Liban : vous

allez nous décrire très exactement l'immeuble où elles sont censées loger, le quartier, vous allez nous donner les marques de leurs voitures, etc. Vous prendrez l'avion après-demain pour Beyrouth. Dès que vous arriverez à Beyrouth, vous vous présenterez au consul. »

Sur place, je bénéficierai de l'assistance d'un garde du corps, d'une voiture de l'ambassade avec chauffeur, afin de pouvoir filer très rapidement avec Haya, dès que je l'aurai retrouvée.

# TE PERDRE À NOUVEAU

Recommandé par le Quai d'Orsay, un homme, M. Bénichou, suit mon affaire dans l'ombre depuis le début. Il m'accompagnera tout au long de la « mission », à Beyrouth. Il me rejoindra directement sur place.

Deux jours après avoir eu Wardha et Haya au téléphone, je prends donc l'avion à Roissy, seule. M. Bénichou, que j'ai eu au téléphone, est en Éthiopie. Les deux billets d'avion Paris-Beyrouth sont à ma charge. Sur les conseils de mon accompagnateur, je me suis habillée de façon la plus neutre possible: un jean, un T-shirt blanc, une veste noire, et dans ma valise, deux petites bombes lacrymogènes (j'ignore pourquoi il m'a conseillé cet achat), et deux perruques: une châtain clair, pour Haya, une blond platine pour moi.

Mes amis de Beyrouth m'accueillent à l'aéroport. Heureusement qu'ils sont là, car ils vont m'éviter de me ronger les sangs. Le soir, chez eux, j'attends le coup de téléphone de M. Bénichou: il est censé me contacter dès son arrivée, vers 22 heures. Mais j'ai beau attendre, aucune nouvelle. Je passe une partie de la nuit à tenter de le joindre.

Dans l'appartement de mes amis, je tourne comme un lion en cage. À 2 heures du matin, enfin, il répond. En provenance de Rio de Janeiro, il a loupé la correspondance à Paris! Je m'interroge: puis-je vraiment lui faire confiance? Je me demande qui est exactement ce monsieur, et quel est son rôle. Est-il missionné avec le souci de me protéger, ou bien celui de me « contrôler »? Doit-il informer le Quai d'Orsay sur ce que je vais tenter pour récupérer Haya?

Je me suis crue protégée, en réalité, je suis peut-être surveillée.

Après d'interminables palabres, il finit par prendre un avion et me rejoindre. Nous devons nous retrouver le lendemain au consulat de France. Comme prévu, je téléphone le matin à la consule, Mme Martinet, pour convenir de l'horaire de notre rendez-vous et mettre au point les derniers détails concernant la façon de récupérer Haya.

C'est un cauchemar : Mme Martinet n'est au courant de rien, elle n'a jamais entendu parler de moi ! Non seulement elle n'a reçu aucune consigne du Quai d'Orsay, mais elle n'a jamais entendu parler de M. Bénichou. Résultat: sans doute persuadée d'avoir affaire à des farfelus, elle refuse de nous recevoir.

Je suis absolument décontenancée par la tournure que prennent les événements. Qu'est-ce que cela signifie? Que fait le Quai d'Orsay? Est-

il possible que Tarek Habib me fasse marcher depuis le début? Sinon, pourquoi la consule n'est-elle pas prévenue de notre arrivée? Comment vais-je faire pour « exfiltrer » Haya, si le consulat ne nous aide pas?

Il y a de quoi devenir dingue, mais je n'ai pas le temps d'attendre les réponses à ces questions, car Haya ne va pas rester éternellement au Liban. Je vais agir, quitte à le faire sans l'appui de la France. Je contacte un avocat libanais, je dois me protéger, je n'ai aucune confiance en mon gouvernement. Cet avocat m'explique donc mes droits et m'affirme que j'ai la garde de plein droit de ma fille. Rassurée, je peux donc agir, et même si l'on a voulu me tendre un piège, la loi libanaise est de mon côté!

M. Bénichou et moi nous retrouvons dans Beyrouth. Avec ma perruque platine, je ressemble à une Libanaise excentrique. Et il y en a beaucoup dans cette ville! Nous louons une voiture – pour protéger mes amis d'éventuelles conséquences, j'ai refusé qu'ils me prêtent leur voiture. M. Bénichou et moi allons passer des heures à « planquer » en bas de l'immeuble de Sultana. Comme des malfrats, ou des tueurs! Sauf que les véritables bandits, sans scrupules, cruels et prêts à tout, ce sont Saddam et Wardha...

Nous surveillons les allées et venues de l'ensemble des personnes qui vivent là. Nous les voyons entrer ou sortir, ensemble ou séparément: Saddam, Wardha, Asma et Haya. Quand je vois la silhouette de ma fille, ma vue se brouille. Je reste immobile. Ils ne peuvent pas voir notre voiture, dissimulée derrière un gros camion. Je me reprends en pensant que, bientôt, je vais serrer ma fille contre moi, et que nous partirons ensemble, enfin.

Au bout de quarante-huit heures de planque, nous avons une idée assez précise des horaires de sortie de la famille, de leurs habitudes dans le quartier. Saddam ne semble pas dormir dans l'appartement avec sa mère et sa fille, mais dans un hôtel tout proche. J'ignore pourquoi. Peut-être a-t-il une nouvelle « fiancée »...

Ce matin-là, nous sommes garés à cinquante mètres de l'immeuble. Une berline grise passe, sur son flanc est écrit: « Hachem. » En hébreu, « Hachem » est l'un des noms de Dieu. M. Bénichou me regarde d'une façon étrange, et déclare :

« Tu as vu, Candice? Hachem, c'est un signe. Nous allons agir aujourd'hui. »

Haya sort juste à ce moment-là, accompagnée d'une jeune fille, sans doute une bonne. Elles s'éloignent toutes les deux, à pied, en direction du centre commercial tout proche. Après deux minutes d'attente, M. Bénichou descend de la voiture, et commence à les suivre de loin. À son tour, il pénètre dans le centre commercial. Je me rapproche et me gare quasiment au pied de l'entrée du centre, prête à démarrer sur



les chapeaux de roues. Mais mon « collègue » réapparaît, se penche par la fenêtre côté passager, et me dit :

« Ça y est, c'est le moment, Candice, elle est seule avec la nourrice. Elles sont entrées dans le cinéma, pas de Wardha ni de Saddam en vue, il faut y aller maintenant. »

Je descends de la voiture, que je ne ferme pas à clé, toujours au cas où... Et je le rejoins. J'ignore comment il compte s'y prendre. Allons-nous nous asseoir tranquillement au cinéma, et l'attirer à la fin du film? Ou bien, au contraire, nous manifester tout de suite? À la suite de M. Bénichou, je pénètre dans le hall du centre commercial. Je suis tellement stressée que j'ai la sensation d'évoluer dans un univers ouaté. J'entends vaguement des sons autour de moi, tout semble déformé. Et tout à coup, elle est là, à une dizaine de mètres de moi. Haya. Ma fille. Mon amour. Elle est sortie de la salle de cinéma pour acheter des pop-corn. Elle m'a vue, elle aussi. Et son visage s'illumine, elle crie :

« Maman ! »

Mais la femme qui l'accompagne réagit aussitôt. Elle attrape Haya par le poignet, et la serre très fort, trop fort: je le devine au rictus de douleur de la petite. De l'autre main, elle ouvre son téléphone mobile, et commence à composer un numéro. En deux enjambées, je suis devant elle, j'attrape son téléphone, et je tends la main à Haya. Mais la bonne l'entraîne en arrière, elles reculent un peu, j'avance un peu, avec, juste derrière moi, M. Bénichou. La bonne crie, je crie, et je vois l'expression du visage de Haya changer. Son sourire se crispe, une lueur de crainte s'allume dans ses yeux. Elle regarde fixement M. Bénichou. La bonne ne la lâche pas. J'implore Haya:

« Viens, ma chérie, viens me voir, viens faire un bisou à maman ! »

La bonne continue à l'entraîner en arrière.

Avant de venir à Beyrouth, quand nous étions au Quai d'Orsay, Tarek Habib m'a fait promettre de ne pas faire de scandale quand je serai au Liban, de ne pas user de violences, afin qu'il ne soit pas à nouveau contraint d'intervenir pour me faire sortir de prison. Est-ce cette recommandation insistante qui m'empêche d'arracher ma fille des griffes de la nounou? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je devrais jeter la nounou à terre, et m'enfuir avec Haya. J'en suis incapable, je suis comme tétanisée devant ma fille, à quelques mètres de moi.

La nounou se rend sûrement compte de mon désarroi, elle en profite et se met à hurler de toutes ses forces :

« *Please ! Leave me alone !* Au secours! Laissez-nous tranquilles ! »

Haya se met à pleurer.

C'est alors qu'Asma surgit du cinéma, accompagnée d'un homme que je n'ai jamais vu. Ils se mettent à hurler, Haya pleure, Asma la

récupère et s'enfuit avec elle par une sortie de secours. Tout est fini!

Elle m'a donné le code, elle m'a parlé du soleil rouge, du soleil vert. Je suis en état de choc. C'est un cauchemar.

Les gardiens de la sécurité s'en mêlent. Trop tard, Haya est partie, et je suis là, tétanisée.

« C'est bon, Candice, il faut partir, vite. C'est raté. »

Et je lui obéis. M. Bénichou et moi faisons demi-tour. Je monte dans la voiture, côté passager, je m'écroule sur le siège. Je me sens immensément fatiguée. Je suis lessivée. La vie ne m'a jamais paru aussi absurde.

Tout ce que je viens de faire, le voyage, la planque, tout est réduit à néant. Comme je m'en veux. Pourquoi me suis-je laissé influencer par M. Habib? J'aurais dû rester, faire un scandale, m'agripper à ma fille. Quelle importance, si j'avais créé un incident diplomatique? J'aurais peut-être réussi à la récupérer! J'aurais dû pousser la nourrice et attraper le bras de Haya, j'aurais dû l'entraîner avec moi, de force. Une fois avec moi, je lui aurais expliqué, elle aurait compris que son père mentait, que jamais je ne l'empêcherais de le voir, ou de voir sa grand-mère. Je ne l'ai jamais fait! Le lendemain, M<sup>e</sup> Ville m'envoie un mail : Saddam porte plainte contre moi pour tentative d'enlèvement de notre fille... Le monde à l'envers.

Heureusement, l'avocat libanais chez qui je me précipite fait annuler la plainte de Saddam en moins d'une heure. Mieux: il obtient une interdiction de sortie élargie pour Saddam et Haya à tout le territoire libanais.

Prévenue, la France va donc m'aider à récupérer ma fille? Eh bien, non. Alors qu'elle en aurait largement eu le temps, la France ne fait rien. Et Saddam, en usant de bakchich, parvient à s'enfuir avec Haya par la Syrie.

# ÉPILOGUE

## LA VIE SANS MA FILLE

Depuis... Depuis ce jour terrible, je me débats dans les arcanes judiciaires français et internationaux. Je multiplie les procédures auprès des tribunaux français, libanais, saoudiens. Toutes les cours de justice m'ont accordé la garde de Haya, y compris le tribunal de la Cour islamique. Ce dernier affirme par ailleurs que Haya, enfant illégitime, n'a pas le droit de porter le nom de son père.

Il règne dans ma vie une tristesse infinie. Haya, ma fille, ma princesse, l'amour de ma vie, je ne t'ai pas vue depuis juin 2009. Ils nous ont déjà volé plus de deux ans de notre vie.

Deux ans sans voir ton sourire, sans pouvoir te serrer dans mes bras, sentir ton odeur. Deux ans durant lesquels tu as dû tellement changer, physiquement et moralement. Je le sais, je me tiens au courant des moindres détails de ta vie.

Enfin, j'essaie. Car j'arrive, parfois, à te parler au téléphone. Ah! le téléphone! Instrument de bonheur, instrument de torture. Je passe, chaque semaine, des heures à tenter de t'avoir au bout du fil. J'appelle le numéro du Palais. Je me doute que tu n'y as pas accès, la preuve: tu ne me réponds pas.

À moins que Wardha ne soit tout près de toi à ce moment-là, et qu'elle t'interdise de répondre ? Ils sont si manipulateurs, si pervers, ils veulent me persuader que tu n'as pas envie de me parler, je le sais. Quand je ne parviens pas à te joindre, je compose le numéro de ta grand-mère, Wardha.

Elle décroche, je lui dis :

« Bonjour, comment ça va ce matin, Wardha, il fait chaud ? Oui ? Non ? Comment va la santé ? Inch'Allah, tout va bien pour toi, Wardha! Puis-je parler à Haya, s'il te plaît? »

Je me mettrais à genoux s'il le fallait pour pouvoir entendre ta voix, mon amour. Quand elle est de bonne humeur, ta grand-mère me répond :

« Oui, comment vas-tu, ma belle ? Il fait beau à Paris ? Je te passe Haya. »

Je l'entends marcher dans les longs couloirs du Palais. Puis te héler :

« Haya ma chérie ! Viens mon cœur ! Ta maman veut te parler! »

Ses mots d'amour pour toi me hérissent le poil en même temps qu'ils me font du bien: elle tente de me rendre jalouse, je le sais. Mais je préfère qu'elle te traite ainsi, pourvu qu'elle soit vraiment gentille avec toi, qu'elle ne te frappe pas... J'en doute, hélas. Mais je sais aussi que si je me rebelle, la prochaine fois, elle me raccrochera au nez.

J'écoute tes pas, rapides, qui se rapprochent. Ton souffle, quand tu tends la main pour prendre le téléphone. Je savoure ces instants si précieux. Tu m'es à cet instant à la fois si lointaine, et si proche.

Parfois, Wardha enferme le combiné dans sa main ; je n'entends alors rien d'autre que les battements sourds de mon cœur qui s'affole : que te dit-elle ? Que t'interdit-elle ? Que n'as-tu pas le droit de me révéler? Le lieu où tu vas bientôt voyager? Et puis, enfin, c'est toi. Ta voix chaude et claire. Tes mots.

« Bonjour maman ! »

Un baume. Une source rafraîchissante à mon cœur desséché. Mon cœur, muscle bien entraîné, se regonfle aussitôt : il n'est pas question que tu entendes l'angoisse souterraine qui m'habite depuis bientôt trois ans.

« Ma chérie! Comment vas-tu, mon amour? »

Et tu me parles. Et je t'écoute. (De tous mes sens. Je sais bien que tu essaies malgré tout de me faire passer certains messages, sache que je comprends tout, ma fille.)

Nos propos sont légers en apparence :

« Es-tu en forme ? Qu'as-tu mangé au petit déjeuner ? Est-ce que tu protèges bien ta tête du soleil ? Il n'y a pas d'école aujourd'hui. Que vas-tu faire? Tu accompagnes ta grand-mère? Où ça? Chez tata Sultana? »

Je m'emplis de la musique de tes mots. Je t'aime si fort que mon cœur défaille. Parfois, des larmes me surprennent, roulant lentement sur mes joues. Je les essuie d'un revers de la main, ces importunes. Jamais ma voix ne tremble: c'est l'essentiel. Je ne veux pas gémir, me plaindre, soupirer. Car je refuse que tu t'inquiètes pour moi. Simplement, je te répète :

« Comme tu me manques, mon amour. »

Et toi, tu me réponds :

« Toi aussi, maman, tu me manques ! J'aimerais te revoir un jour. J'aimerais bien que tu voies comme j'ai grandi. »

Moi aussi, mon amour, j'aimerais bien voir comme tu as grandi.

Je sais que tu es forte, ma fille: bientôt, ce sera le moment.